Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

ROMAN

NOUVELLES

RUBRIQUES

Présentation de nouvelles de J. Bergier et A. Dorémieux
Dessin de couverture de Jean-Claude Forest illustrant la nouvelle « La fenêtre ».

6e Année — N° 61 Décembre 1958
Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France, 140 frs ; Belgique, 20 frs ; Suisse, 1 fr. 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs. (Recom.,* 1.030 *frs.)*
1 an : — — 1.480 *frs. (Recom.,* 2.020 *frs.)*

Une porte sur l'été

(*The door into Summer*)

par ROBERT HEINLEIN

Le chat dans la science-fiction joue un rôle reconnu. Il a déjà donné naissance à plusieurs nouvelles, comme par exemple « Langue de chat », *de R. Bretnor* (« *Fiction* » *n°* 9) *ou* « Le sourire du sphinx », *de William Temple* (*dans l'anthologie* « Escales pour l'infini », *au Rayon Fantastique*).

Pete, le chat qui est un des héros de ce roman d'aventures à travers le temps, sera apprécié par tous les amis des chats. Il existe bel et bien, et un certain nombre d'épisodes qui lui sont attribués sont réellement arrivés.

Mais le nouveau roman de Heinlein ne s'adresse pas uniquement aux amis des chats. Il reprend d'une façon tout à fait nouvelle l'éternel sujet des voyages dans le temps, dans une direction d'abord, dans les deux directions ensuite.

Et surtout, sur le plan de la science-fiction, l'intérêt de ce livre est dans le fait que le personnage principal avec Pete est un ingénieur. S'il y a eu un grand nombre de savants, fous et normaux, en science-fiction, il n'y a eu que peu d'ingénieurs véritables. Ingénieur lui-même, Heinlein apporte des précisions sur ce beau métier qu'il appelle très justement « l'art du possible ». Il explique en particulier comment l'ingénieur moderne résout des problèmes et arrive à faire des inventions « sur commande ».

Ajouterons-nous enfin qu'un attrait supplémentaire et majeur de ce roman est la façon charmante dont il est conté ? Après « Transfuge d'outre-ciel » *(publié dans nos numéros* 47, 48 *et* 49*) et le récit* « Oiseau de passage » *(n°* 58*), nos lecteurs y retrouveront avec plaisir le ton si vivant qui est la marque de Heinlein, et qui console de trop de livres de science-fiction fabriqués avec une évidente sécheresse.*



PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Par un des hivers qui précéda de peu la Guerre de Six Semaines, j'habitais avec mon chat de gouttière, Petronius le Sage, une vieille ferme dans le Connecticut. Je doute qu'elle s'y trouve encore ; elle était située en bordure de la zone qui fut soufflée, à laquelle Manhattan échappa de peu. Ces vieilles baraques flambent comme du papier de soie. Fût-elle encore debout, elle ne constituerait qu'un logis guère enviable, en raison du voisi-

nage actuel. Pourtant, à l'époque, nous l'aimions bien, Pete et moi. Le manque total de confort nous permettait de bénéficier d'un loyer modeste. Ce qui avait été une salle à manger donnait au Nord ; je jouissais donc d'un éclairage adéquat lorsque je travaillais sur ma planche à dessin.

Toute médaille a son revers ; cette maison avait un défaut : ses onze portes de sortie.

Douze, en comptant la chatière de Pete.

J'ai toujours essayé, partout, d'aménager une chatière pour Pete : en l'occurence, une planche remplaçant la fenêtre d'une chambre à coucher inoccupée avait été percée d'un orifice de la largeur de ses moustaches. De trop nombreuses heures de ma vie ont été passées à ouvrir des portes aux chats. Depuis l'aube de la civilisation, 978 siècles de temps humain ont été employés au total à ce geste ; j'en ai fait le compte, les chiffres sont là pour vous le prouver.

Donc, habituellement, Pete utilisait sa chatière, sauf s'il parvenait à m'obliger à lui ouvrir une porte, ce qui le comblait d'aise. Mais il *refusait* d'employer la chatière par temps de neige.

Durant son enfance de chaton, alors qu'il n'était encore qu'une boule duveteuse et bondissante, Pete s'était élaboré une philosophie toute personnelle : j'étais en charge du logis, de la nourriture et du temps. Lui était chargé du reste. Il me rendait, en particulier, responsable du temps qu'il faisait. Les hivers du Connecticut ne sont agréables que sur les cartes de Noël. Cet hiver-là, très régulièrement, Pete allait jeter un coup d'œil à sa chatière, et, se refusant à emprunter ce chemin recouvert d'une déplaisante matière blanche — il n'était pas fou — venait me tanner jusqu'à ce que je lui ouvre une porte.

Il avait la conviction inébranlable que l'une d'elles, pour le moins, devait s'ouvrir en plein soleil — s'ouvrir sur l'été. Il me fallait donc, chaque fois, faire le tour des onze portes en sa compagnie, les lui ouvrir l'une après l'autre, et lui faire constater que l'hiver y sévissait également, tandis que ses critiques sur mon organisation défectueuse s'élevaient crescendo à mesure que grandissait sa désillusion.

Il s'obstinait ensuite à ne pas sortir tant qu'il n'y était pas absolument forcé par ses propres contingences internes.

Lorsqu'il rentrait, la glace collée à ses petites pattes silencieuses faisait *floc* sur le plancher. Il braquait sur moi un regard foudroyant et refusait de ronronner jusqu'à ce que tout fût léché, séché. Alors seulement, il me pardonnait... jusqu'à la sortie suivante.

Mais il n'abandonna jamais sa recherche de la porte ouvrant sur l'été.

Le 3 décembre 1970, je la cherchais, moi aussi.

Ma quête était à peu près aussi désespérée que l'avait été celle de Pete en ces mois de janvier du Connecticut. Le peu de neige existant en Californie du Sud ornait les montagnes pour les skieurs, non loin de Los Angeles. Elle se serait d'ailleurs pas parvenue à traverser le brouillard

de fumées qui planait sur la ville. Cependant, l'hiver était dans mon cœur.

Non que je fusse malade (mise à part une gueule de bois permanente) : j'étais du bon côté de la trentaine pour quelques jours encore, et loin d'être dans la dèche. Ni police, ni mari outragé, ni plaignant d'aucune sorte ne me recherchait. En fait, je n'avais rien qu'un peu d'amnésie n'eût guéri. Mais l'hiver était dans mon cœur, et je cherchais la porte qui eût donné sur le soleil.

Si je vous fait l'effet d'un homme s'apitoyant sur son sort, vous êtes dans le vrai. J'aurais pu me dire qu'il existait sur cette planète plus de deux milliards de gens en plus mauvaise forme que moi ; néanmoins, je cherchais cette porte sur l'été.

La plupart de celles que j'avais essayées dernièrement étaient des portes de bar, du genre de celle qui se dressait précisément devant moi à ce moment-là.

« *Grill-Bar Sans Souci* », disait l'enseigne. J'entrai, repérai une table dans un box vers le milieu de la salle, posai soigneusement sur la banquette le fourre-tout que je portais, me glissai à côté et attendis le garçon.

— « *Ouonné,* » souffla le fourre-tout.

— « Vas-y doux, Pete, » répondis-je.

— « *Mnan !* »

— « Pas question ! Tu viens d'y aller. La ferme, voilà le garçon. »

Pete se tut. Je levai la tête.

— « Un double scotch maison, un verre d'eau fraîche et un ginger ale. »

Le garçon sembla contrarié

— « Du ginger ale, monsieur ? Avec du scotch ? »

— « En avez-vous, oui ou non ? »

— « Bien sûr, monsieur, mais... »

— « Dans ce cas, apportez-le. Je ne le boirai pas, c'est pour la vue... Et apportez également une soucoupe. »

— « A vos ordres, monsieur. » Il donna un coup de torchon sur la table. « Que diriez-vous d'un bon petit steak, monsieur ? Je vous recommande également nos coquilles Saint-Jacques. »

— « Ecoutez, mon ami, je veux ce que je vous ai commandé, rien de plus. Et n'oubliez pas la soucoupe. »

Il n'insista pas et disparut. Je recommandai encore à Pete d'y aller tout doux, et lui promis qu'on allait se régaler. Le garçon revint, portant fièrement le ginger ale sur la soucoupe. Il l'ouvrit pendant que je mélangeais le scotch et l'eau.

— « Voulez-vous un autre verre pour le ginger ale, monsieur ? »

— « Merci, je suis un vrai de vrai. Je bois à même la bouteille. »

Il se tut et encaissa son dû.

Dès qu'il eut tourné le dos, je versai le ginger ale dans la soucoupe et tapai légèrement sur le fourre-tout.

— « A la soupe, Pete ! »

Je ne fermais jamais la fermeture à glissière du fourre-tout lorsque Pete s'y trouvait. Il écarta l'ouverture à l'aide de ses pattes, passa la tête et lança un coup d'œil circulaire avant de sortir son train avant et de poser ses pattes sur le bord de la table. Je levai mon verre et nous échangeâmes un regard complice.

— « A la santé des femmes, Pete. Trouvons-en, et oublions-les aussi vite ! »

Il acquiesça des oreilles, ma réflexion étant l'expression même de sa philosophie personnelle. Puis, penchant délicatement la tête vers le ginger ale, il se mit à laper.

— « C'est-à-dire, si on le peut, » ajoutai-je avant d'ingurgiter une longue goulée de scotch.

Pete ne répondit pas. Oublier une compagne ne représentait pas un effort pour lui : c'était un célibataire né.

De l'autre côté de la rue, clignotait une publicité lumineuse. Elle changeait sans cesse : « TRAVAILLEZ EN DORMANT » disait-elle ; « OUBLIEZ VOS ENNUIS EN RÊVANT » poursuivait le texte, qui doublait de dimensions pour conclure :

MUTUAL ASSURANCE COMPANY

Je lus ces annonces plusieurs fois sans y prêter attention. J'en connaissais aussi peu que tout un chacun sur le « sommeil conditionné ». J'avais lu différents articles de vulgarisation lorsqu'on avait commencé à en parler, et je recevais deux ou trois fois par semaine des prospectus de maisons d'assurances à ce sujet. Habituellement, je les jetais sans les regarder, ils ne me concernaient pas plus que les publicités pour rouge à lèvres.

En premier lieu, jusqu'aux jours précédents, je n'aurais pas eu les moyens de m'offrir le Long Sommeil. C'était abominablement cher. Deuxièmement, pourquoi un homme aimant son travail, gagnant bien sa vie et ayant la garantie de la gagner de mieux en mieux, amoureux et à la veille de se marier, pourquoi cet homme-là eût-il songé à un semi-suicide ?

Si l'on était atteint d'une maladie incurable destinée obligatoirement à vous tuer, mais qu'on gardât l'espoir que la médecine aurait, en une génération, progressé au point de vous sauver, et si l'on avait de quoi s'offrir ce luxe afin d'attendre que le progrès vous rattrapât, alors le Long Sommeil pouvait être valable. Ou si l'on avait l'ambition de faire un voyage sur la planète Mars et que l'on crût qu'en sautant une génération, il serait possible d'acheter son passage, j'admettais là aussi une logique. Il circulait même une histoire, au sujet d'un couple très mondain qui s'était marié pour partir en droite ligne du Bureau des Mariages au Temple du Sommeil de la Western World Insurance C°, en laissant des instructions pour qu'on ne les réveillât que lorsque serait garantie la possibilité de passer leur lune de miel à bord d'un navire interplanétaire. Mais je soupçonnais là un gag publicitaire combiné par la compagnie d'assurances, et, sans doute, le couple s'était-il enfui sous un faux nom par une sortie

secrète. Passer sa nuit de noces à la manière des harengs congelés, cela sonne un peu faux.

Bien entendu, il y avait l'attrait d'un avantage financier, sur lequel les compagnies d'assurances insistaient : « TRAVAILLEZ EN DORMANT ». Vous n'avez qu'à rester tranquille pendant que vos épargnes se transforment en une véritable fortune. Si vous avez 55 ans, et que vous encaissez 200 dollars par mois de retraite, pourquoi ne pas dormir quelques années et vous réveiller, ayant toujours 55 ans, pour toucher 1 000 dollars par mois ? Pour ne rien dire de l'avantage de s'éveiller dans un monde nouveau qui vous permettrait, sans doute, une vieillesse plus longue et mieux portante pour jouir des 1 000 dollars mensuels ? C'était là le véritable cheval de bataille des compagnies. Chacune prouvait, chiffres en mains, que son choix de placement apportait la fortune plus rapidement que ceux de ses concurrents. TRAVAILLEZ EN DORMANT !

Cela ne m'avait jamais tenté. Je n'avais pas 55 ans, je n'avais pas envie de prendre ma retraite, et je n'avais aucun dégoût pour l'année 1970.

Jusqu'alors, du moins. Mais à présent, j'étais à la retraite, que cela me plût ou non (cela me déplaisait foncièrement !) ; au lieu d'être à goûter ma lune de miel, je me trouvais dans un bar de deuxième ordre, m'anesthésiant au scotch ; à la place de ma femme, j'avais pour compagnon un chat de gouttière à multiples cicatrices, nanti d'une tendresse immodérée pour le ginger ale ; quant à aimer cet aujourd'hui, j'étais prêt à le troquer contre une caisse de gin et à en ingurgiter toutes les bouteilles.

Mais je n'étais pas dans la dèche.

Je plongeai la main dans une de mes poches, en extirpai une enveloppe et l'ouvris. Elle contenait deux documents. Un chèque dont le montant représentait plus d'argent que je n'en avais jamais possédé à la fois, et un certificat de possession d'actions de la Société « *Robot Maison & Cie.* » Ils commençaient tous deux à se défraîchir ; ils n'avaient pas quitté ma poche depuis le jour où on me les avait remis.

Pourquoi pas ?

Pourquoi ne pas me défiler et oublier mes ennuis en dormant ? Ce serait plus réjouissant que de rejoindre la Légion Etrangère, moins salissant qu'un suicide, et cela me séparerait totalement des gens et des circonstances qui m'avaient rendu l'existence si amère. Pourquoi pas, en vérité ?

Je n'étais pas tellement intéressé par la possibilité de faire fortune. Oh ! bien sûr, j'avais lu « *Le dormeur s'éveille* », de H. G. Wells. Je l'avais lu bien avant qu'il fût distribué gratuitement par les compagnies d'assurances. A l'époque, c'était déjà un roman classique. Je savais ce que l'intérêt composé, l'échelle des primes et la capitalisation pouvaient produire. Mais j'ignorais si j'avais de quoi m'offrir le Long Sommeil, en même temps qu'entreprendre une affaire qui en vaudrait la peine. L'autre argument me séduisait davantage : aller au dodo et me réveiller dans un monde nouveau. Un monde meilleur, comme celui auquel les compagnies d'assurances essayaient de nous faire croire, ou... peut-être bien pire ? De toute façon, un monde différent.

En tout cas, j'étais assuré d'un changement à mes yeux primordial :

je dormirais assez longtemps pour avoir la certitude que ce serait un monde sans Belle Darkin ni Miles Gentry, mais surtout sans Belle. Si Belle était morte et enterrée, je pourrais l'oublier, oublier ce qu'elle m'avait fait, l'effacer de ma mémoire, au lieu de me ronger le cœur en sachant qu'elle était à peine à quelques kilomètres de là.

Voyons, combien de temps cela ferait-il ?... Belle avait 23 ans, ou prétendait les avoir (je me souvins d'une occasion où elle avait laissé échapper qu'elle se souvenait de Roosevelt comme Président). Bon, de toute façon, c'était moins de trente. Si je dormais soixante-dix ans, elle serait nonagénaire. Disons 75 pour plus de sûreté.

Subitement, l'idée me revint des progrès faits en gérontologie ; on parlait d'arriver à une longévité moyenne de 120 ans ! Peut-être me faudrait-il dormir cent ans ? Je me demandai si les compagnies allaient jusqu'à pareil chiffre ?

Il me vint alors une idée doucement monstrueuse, née du rayonnement chaleureux du scotch. Il n'était pas nécessaire de dormir jusqu'à ce que Belle fût morte ; il suffisait, et voilà une vengeance parfaite contre une femme, de me retrouver *jeune* tandis qu'elle serait vieille. Avoir assez d'années *en moins* pour la faire bisquer... disons une trentaine.

Une patte, légère comme un flocon de neige, se posa sur mon bras.

— « *Mmiieu !* » lança Pete.

— « Sale gourmand ! » murmurai-je en lui versant une nouvelle soucoupe de ginger ale. Il attendit un bref instant, en guise de remerciement poli, puis se remit à laper.

Mais il avait interrompu la chaîne si agréablement méchante de mes pensées. Que diable ferais-je de Pete ?

On ne peut donner un chat comme on le fait d'un chien ; ces animaux ne le supportent pas. Parfois, il arrive qu'ils fassent partie d'une maison, mais ce n'était certainement pas le cas de Pete. Depuis qu'on l'avait enlevé à sa mère, neuf ans auparavant, j'étais l'unique élément stable de son univers changeant. Même dans l'armée, j'étais parvenu à le conserver près de moi, et cela exige des combinaisons inimaginables ! Il était en parfaite santé et susceptible de le demeurer encore longtemps malgré ses innombrables cicatrices. Qu'il parvînt à corriger sa droite un peu faible, et il gagnerait des batailles et des paternités de chatons pendant au moins cinq ans encore.

Voyons. Je pouvais le mettre dans une pension de chats jusqu'à sa mort. Impensable. Le faire chloroformer. Egalement impensable... Ou l'abandonner. Voilà où on en arrive, avec un chat : ou on s'astreint à faire honneur à cette obligation, qu'on s'est imposée... ou on abandonne la pauvre bête à un sort de sauvage, on détruit sa foi en la bonté humaine.

Comme Belle avait détruit la mienne.

Ainsi donc, Danny, mon gars, tu n'avais qu'à oublier ton projet. Ce n'était pas parce que ta vie avait tourné à l'aigre que tu en étais quitte pour te dédire de tes obligations envers ce chat trop gâté.

A l'instant où j'atteignais à cette vérité philosophique, Pete éternua, les bulles de ginger ale lui chatouillant les narines.

— « A la tienne, » lui dis-je, « et cesse de boire à cette vitesse. »

Pete fit le sourd. Ses bonnes manières à table étaient meilleures que les miennes, et il le savait.

Le garçon, depuis un moment, rôdait autour de la caisse, faisant la causette avec le caissier. C'était l'heure creuse d'après déjeuner, les rares clients de la maison se trouvaient rassemblés au bar. Comme je disais : « A ta santé ! » le garçon me lança un coup d'œil et se pencha vers le caissier. Ils regardèrent tous deux dans notre direction, puis le caissier sortit de derrière le bar et se dirigea vers nous.

— « Vingt-deux ! » soufflai-je.

Pete lorgna les environs et plongea dans le fourre-tout. D'une main distraite, j'en rassemblai les bords. Le caissier s'approcha de la table et examina les deux banquettes.

— « Excusez-nous, l'ami, » dit-il, « va falloir faire sortir ce chat. »

— « Quel chat ? »

— « Celui que vous avez fait boire dans cette soucoupe. »

— « Je ne vois pas de chat, moi. »

Il se pencha, et regarda sous la table. Puis, d'un ton accusateur :

— « Vous l'avez dans ce sac ! »

— « Sac ? Chat ? » fis-je, perplexe. « J'ai l'impression, mon ami, que vous essayez de faire de l'esprit ? »

— « Hein ? Ne vous payez pas ma tête, vous avez un chat dans ce sac. Ouvrez-le. »

— « Avez-vous un mandat de perquisition ? »

— « Comment ? Ne dites pas de sottises ! »

— « C'est *vous* qui dites des sottises ! Demander à voir l'intérieur de mon sac sans mandat de perquisition ! Quatrième Amendement... et la guerre est terminée depuis des années. Bon. Maintenant que nous sommes d'accord, voulez-vous demander au garçon de me remettre la tournée, ou bien, apportez-la vous-même. »

Il prit un air peiné.

— « Ecoutez, monsieur, ne croyez pas que j'aie quoi que ce soit contre vous personnellement, mais j'ai une licence dont je dois tenir compte. Voyez : « *Pas de chats. Pas de chiens.* » C'est dit là, regardez... Nous sommes tenus de suivre les instructions. Les règles d'hygiène doivent être respectées dans cet établissement. »

— « Votre règlement ne vaut rien. »

Je ramassai mon verre.

— « Vous constatez ces traces de rouge à lèvres ? Vous feriez mieux de surveiller celui ou celle qui lave votre vaisselle plutôt que de chercher noise à vos clients. »

— « Je ne vois pas de rouge, moi. »

— « Je l'ai essuyé. Mais si vous voulez que nous l'emportions à la Commission de la Santé Publique, afin de faire faire un constat de bactéries ? »

— « Vous êtes mandaté ? » questionna le caissier en soupirant.

— « Non. »

— « Alors nous sommes quittes. Je ne fouille pas votre sac, et vous ne m'emmenez pas à la Commission de la Santé Publique. Maintenant, si vous voulez boire un autre verre, veuillez le prendre au bar. C'est la maison qui vous l'offre. Seulement, pas ici, monsieur. »

Il me tourna le dos et revint à sa caisse.

— « Nous allions justement nous en aller, » fis-je en haussant les épaules.

Comme je passais devant le bar en sortant, il leva la tête.

— « Sans rancune ? »

— « Sans rancune. J'avais projeté d'amener boire mon cheval, mais puisque c'est comme ça, vous n'aurez pas notre clientèle. »

— « Comme vous voudrez. Notre règlement ne mentionne pas les chevaux. Mais, permettez, encore une petite chose : ce chat boit-il vraiment du ginger ale ? »

— « Quatrième Amendement, vous vous rappelez ? »

— « Je ne demande pas à voir l'animal, je voudrais simplement savoir. »

— « Il le préfère avec un peu de bitter, mais quand il y est forcé, il le boit pur. »

— « Il va complètement s'abîmer les reins. Tenez, regardez là, mon cher monsieur. »

— « Que voulez-vous que je regarde ? »

— « Penchez-vous un peu, que votre tête soit au même niveau que la mienne. Et maintenant, regardez le plafond au-dessus des boxes. Vous voyez les miroirs dans la décoration ? Je *savais* que vous aviez un chat... Je l'avais *vu.* »

Je me penchai et regardai. Le plafond était décoré de motifs baroques parmi lesquels s'incrustaient des fragments de miroir. J'en aperçus un certain nombre, camouflés parmi les dessins, et inclinés sous un angle qui permettait au caissier de s'en servir comme périscope sans quitter son siège.

— « Ils nous sont nécessaires, » dit-il, sur un ton d'excuse. « Si vous pouviez imaginer ce qui se passerait dans ces boxes, si nous ne les surveillions pas ! Ah ! c'est un triste monde, monsieur ! »

— « Amen, » dis-je en sortant.

Sur le trottoir, j'ouvris le fourre-tout et le portai par une seule poignée. Pete sortit la tête.

— « Tu as entendu ce qu'a dit cet homme, Pete ? C'est un triste monde. Pire que triste, lorsque deux amis ne peuvent s'asseoir ensemble et prendre tranquillement un verre sans être espionnés. A présent, ma décision est bien prise. »

— « *M'nnan ?* »

— « Si tu veux. Puisque nous allons le faire, inutile de tergiverser. »

— « *'nnan !* » répondit Pete avec emphase.

— « A l'unanimité ! Il n'y a qu'à traverser la rue, c'est là. »

*
* *

La réceptionniste de la Mutual Assurance Co. était un ravissant exemple de beauté fonctionnelle. Malgré sa ligne effilée, elle déployait des aménagements frontaux montés sur radar et tout ce qu'il fallait pour sa mission de base. Je réclamai un vendeur.

— « Asseyez-vous, je vous prie. Je vais voir si un des représentants est libre. »

Avant même que j'eusse le temps de m'installer, elle ajouta :

— « Mr. Powell va vous recevoir. Par ici s'il vous plaît. »

Le bureau qu'occupait Mr. Powell me convainquit du fait que la *Mutual* était une compagnie florissante. Il me serra moitement la main, m'installa, m'offrit une cigarette et tenta de m'enlever mon fourre-tout. Je m'y agrippai de toutes mes forces.

— « En quoi pouvons-nous vous être utile, monsieur ? »

— « Je désire prendre le Long Sommeil. »

Ses sourcils s'élevèrent et ses manières se firent plus respectueuses. La *Mutual* se chargeait, sans doute, de fournir des placements pour sept dollars, mais le Long Sommeil donnait la possibilité de disposer du capital entier du client.

— « Très sage décision, » fit-il d'une voix pleine de révérence. « Que j'aimerais pouvoir en faire autant !... Malheureusement, je ne suis pas libre... vous comprenez... les responsabilités familiales, n'est-ce pas ?... » Il tendit la main vers un formulaire. « Les amateurs du Sommeil sont généralement pressés. Permettez-moi de vous aider en remplissant ceci pour vous. Ensuite, nous procéderons à l'examen médical. »

— « Un moment, je vous prie. »

— « Comment ? »

— « Une question, d'abord. Avez-vous l'équipement nécessaire pour faire hiberner un chat ? »

Il eut un air étonné qui se mua en contrariété.

— Vous plaisantez, » dit-il.

J'écartai le haut du fourre-tout. Pete sortit la tête.

— « Nous sommes deux inséparables. Ayez la bonté de répondre en toute sincérité à ma question. Si c'est non je me dirigerai de ce pas jusqu'à la *Central Valley Liability*. Leurs bureaux sont dans le même immeuble, n'est-ce pas ? »

Cette fois, il fut horrifié.

— « Monsieur... Heu ! Je n'ai pas compris le nom ? »

— « Dan Davis. »

— « Lorsqu'on passe notre porte, Mr. Davis, on se trouve placé sous la protection bénévole de la *Mutual*. Je ne *puis* vous permettre d'aller à la *Central Valley*. »

— « Qu'envisagez-vous pour m'en empêcher ? Le judo ? »

— « Je vous en prie, monsieur ! Notre compagnie a des règles de morale ! »

— « Ecoutez, Mr. Powell, nous perdons notre temps. Est-ce que la *Mutual* acceptera mon ami, oui ou non ? Si c'est non, je ne suis resté que trop longtemps dans ce bureau. »

— « Vous voulez donc, vraiment, *payer* pour que cet animal soit gardé vivant en état d'hypothermie ? »

— « J'entends que nous prenions tous deux le Long Sommeil. Et ne traitez pas mon ami d'animal. Il a un nom : Petronius. »

— « Excusez-moi. Je poserai ma question en d'autres termes. Seriez-vous disposé à débourser *deux* dépôts de sécurité afin que vous-même et... heu... Petronius fussiez admis dans notre sanctuaire ? »

— « Oui, mais pas deux dépôts standard. Il est normal que je paye un supplément, mais vous pouvez nous fourrer tous deux dans le même cercueil. Vous ne me demanderez pas pour Pete le même tarif que pour un homme ? »

— « Ceci est tout à fait inhabituel, monsieur. »

— « Bien entendu. Mais nous discuterons des questions d'argent plus tard... ou je discuterai avec la *Central Valley*. Ce qui m'intéresse avant tout est de savoir si vous êtes disposé à accepter Pete ? »

— « Hem ! » Il tambourina sur son bureau. « Un moment, s'il vous plaît. » Il décrocha le téléphone. « Opale, passez-moi le docteur Berquist. »

La suite de la conversation ne me parvint pas, car il avait branché le dispositif silencieux. Quelques instants plus pard, il raccrocha en souriant comme s'il venait d'apprendre la mort de l'oncle-à-héritage.

— « Excellentes nouvelles, monsieur ! J'avais momentanément oublié que les premières expériences favorables furent effectuées précisément sur des chats. La technique et les facteurs critiques sont donc entièrement établis pour ces animaux. Il y a même, actuellement, au *Naval Research Laboratory* d'Annapolis un chat qui dort depuis plus de vingt ans, en état d'hypothermie. »

— « Je croyais que le NRL avait été anéanti en même temps que Washington ? »

— « Seulement les immeubles de surface, monsieur, pas les souterrains. Ce qui est un tribut à la perfection de la technique, n'est-ce pas ? L'animal n'a été soigné, pendant plus de deux ans, que par des machineries automatiques ; néanmoins, il vit, inchangé, n'ayant absolument pas vieilli d'un jour dans son apparence. Comme vous vivrez, monsieur, durant la période où vous vous confierez aux soins de la *Mutual.* »

Je crus qu'il allait se signer.

— « Bon. Très bien. Passons à la question argent. »

Il y avait quatre facteurs à résoudre.

Primo : comment se ferait le paiement de nos soins pendant que nous hibernerions ?

Secundo : combien de temps désirais-je dormir ?

Tertio : comment investirait-on mon capital pendant mon séjour en glacière ?

Enfin, quelles étaient mes instructions, au cas où je passerais l'arme à gauche et ne me réveillerais pas ?

J'optai finalement pour l'an 2000, joli chiffre rond à peine distant de trente ans. Je craignais, si je prolongeais davantage mon absence, d'être complètement perdu à mon réveil. Les changements survenus durant les

trente précédentes années, la durée de ma vie, étaient suffisants pour faire perdre la tête à un homme : deux grandes guerres et une douzaine de petites, la chute du communisme, la Grande Panique, la transformation due à la force atomique... Songez, quand j'étais enfant, les cas de multimorphisme n'existaient pas encore !

Oui, il était à prévoir que l'an 2000 me comblerait de stupeur. Seulement, si je ne bondissais pas aussi loin, Belle n'aurait pas le temps de s'adorner d'un treillis de rides.

Quant à la question de l'investissement de mon fric, je me refusai à des placements en Bons d'Etat. Notre système fiscal porte en lui l'inflation. Je décidai de conserver mes titres de la Société « Robot-Maison » et d'utiliser l'argent liquide à l'achat d'autres actions dans différentes branches susceptibles, d'après moi, d'extension. L'automation, par exemple, prendrait obligatoirement de l'importance. Je choisis également une firme de fertiliseurs de San Francisco où je savais qu'on expérimentait différentes levures et algues comestibles ; avec le nombre des êtres humains augmentant chaque année, le beefsteak deviendrait de plus en plus cher. Quant à la somme qui pouvait rester encore inemployée, je leur dis de la placer en Bons de la Compagnie.

Mais la grande affaire consistait à savoir ce qu'il adviendrait si je mourais dans l'intervalle.

La compagnie maintenait qu'il y avait plus de sept chances sur dix que je vive au travers de ces trente ans de sommeil. Ils étaient prêts à jouer sur les deux tableaux.

Je décidai que tout mon avoir irait à la *Mutual* en cas de décès — ce qui donna à Mr. Powell l'envie de m'embrasser et me fit spéculer sur le degré d'optimisme des sept chances sur dix. Mais je m'y tins malgré tout, car cet arrangement faisait de moi, à condition que je vécusse, l'héritier, si elle mourait, de toute autre personne ayant pris les mêmes dispositions. Comme à une roulette russe où le survivant ramasserait les jetons... la compagnie, comme toujours, ratissant une commission.

Quand tout fut arrangé, Mr. Powell était en état de m'offrir un compromis pour Pete. Il accepta de me compter 15 % du tarif humain pour son hibernation, et remplit un contrat à part pour conclure l'affaire.

Il nous restait à passer l'examen médical. Celui-ci s'avéra être l'éternelle routine agaçante, sauf sur un point : vers la fin, le praticien me lança un regard sévère.

— « Depuis combien de temps êtes-vous dans cet état d'ébriété, jeune homme ? » demanda-t-il.

— « Ebriété, docteur ? »

— « Parfaitement. J'ai dit : en état d'ébriété. »

— « Comment pouvez-vous dire cela, docteur ? Je suis aussi à jeun que vous. Ecoutez : « Si pensant, passant tu passes par ce passage, passant tu n'es pas sage. »

— « Ne plaisantez pas. Répondez-moi. »

— « A vrai dire... environ deux semaines... Peut-être un peu plus. »

— « Je vois. Buveur de force. Vous vous adonnez souvent à ce genre de sottises ? »

— « Eh bien, c'est-à-dire que c'est tout à fait récent. »

Et je commençai à lui raconter ce que Belle et Miles m'avaient fait, la raison de mes agissements depuis leur trahison.

— « Je vous en prie... » (il leva les mains en signe de protestation) « J'ai bien assez de mes soucis personnels. Par ailleurs, je ne suis pas psychanalyste ; tout ce qui m'intéresse est l'état de votre cœur. Il doit être capable de supporter un abaissement considérable de température. Quatre degrés centigrades, voilà ce que vous aurez à subir. D'habitude, je suis tout à fait indifférent à la raison qui pousse les gens à se faire enterrer vivants, cependant, un reste de conscience professionnelle m'interdit d'approuver la mise en bière d'un homme, fût-il un spécimen déplorable, pendant que son cerveau est imbibé d'alcool. Tournez-vous. »

— « Hein ? »

— « J'ai dit : tournez-vous. Je vais vous faire une piqûre dans la fesse gauche. »

Je me tournai. Il me fit une injection, puis me tendit un verre.

— « Buvez ça. D'ici vingt minutes vous serez plus à jeun que vous ne l'avez été depuis des mois. Ensuite, si vous êtes malin, ce dont je doute, vous pourrez reviser votre situation afin de décider si vous désirez fuir devant l'adversité... ou lui faire face en homme. »

Je bus.

« Ce sera tout. Vous pouvez vous rhabiller. Je vais signer vos papiers, mais je vous préviens que j'ai droit de veto jusqu'à la dernière minute. Ne prenez plus une goutte d'alcool. Un souper léger, pas de petit déjeuner. Soyez ici demain à midi, pour une vérification finale. »

CHAPITRE II

Ma voiture était parquée sous Pershing Square où je l'avais laissée plus tôt dans la journée. Ayant rémunéré le surveillant du parking, je braquai le dispositif de conduite automatique sur l'artère Ouest, sortis Pete pour l'installer sur la banquette à côté de moi, puis me laissai aller à goûter un peu de détente.

Ou plutôt, j'essayai de me détendre. La circulation de Los Angeles était trop rapide et trop dangereuse pour que je me sente à l'aise en pilotage automatique. J'avais envie de réorganiser tout leur système de circulation. Ce n'était pas vraiment la « sécurité assurée » moderne. Quand nous fûmes à l'Ouest de la Western Avenue, et que la conduite manuelle fût à nouveau possible, j'étais énervé et j'avais envie de boire un verre.

— « Voilà une oasis, Pete ! »

— « *Ouuu ?* »

— « Juste en face de nous. »

Mais, le temps de chercher un endroit où me garer — Los Angeles était bien à l'abri des invasions : les envahisseurs n'auraient pas trouvé

un pouce de terrain où parquer leurs véhicules — et la recommandation du toubib me revint : pas d'alcool.

Je lui dis avec emphase ce qu'il pouvait faire de ses recommandations. Ensuite, je me posai la question, à savoir : pourrait-il s'apercevoir à vingt-quatre heures de distance si j'avais bu ou non ? Il me semblait avoir vu un article technique traitant ce genre de problème... mais à l'époque, cela ne m'intéressait guère et je ne l'avais pas lu.

Fichtre ! Il était bien capable de me refuser l'autorisation d'entreprendre le Long Sommeil ! Mieux valait me méfier et ne pas boire.

— « *Naan* ? » questionna Pete.

— « Plus tard. On va plutôt chercher un restaurant en plein air, avec service à bord. »

Subitement, je me rendis compte que je n'avais pas réellement envie de boire. J'avais envie de nourriture et d'une bonne nuit de repos. Le docteur avait raison, j'étais à jeun et me sentais mieux que je ne l'avais été depuis des semaines. Cette piqûre dans la fesse n'était peut-être composée que de bonnes intentions, mais elle avait été bien envoyée.

Nous nous sommes donc retrouvés dans un *drive-in.* Je me commandai du poulet. Pour Pete une demi-livre de hamburger et du lait. Pendant que l'on préparait nos plats, je sortis Pete de la voiture et l'emmenai faire un tour. Nous mangions souvent dans des *drive-in,* Pete et moi, car là, je n'avais à le camoufler ni pour entrer ni pour sortir.

Une demi-heure plus tard, je conduisis la voiture loin des rues trop fréquentées, stoppai, sortis une cigarette et me mis à gratter Pete sous le menton en réfléchissant.

Pourquoi m'étais-je décidé au Long Sommeil ? Par esprit d'aventure ? Ou pour me cacher à mes propres yeux tel un gamin peureux qui se réfugie dans le giron maternel ?

Non, j'avais *envie* de le faire ! me dis-je. Voir l'an 2000 !

Bon, j'en avais envie. Mais était-il obligatoire que je me défile sans régler mes comptes ?

D'accord ! D'accord ! Je me demandais seulement *comment* je pourrais les régler ? Je ne voulais pas me réconcillier avec Belle, non, pas après ce qu'elle m'avait fait. Que pouvais-je faire d'autre ? Les poursuivre tous deux en dommages et intérêts ? Idiot ! Je n'avais aucune preuve. Et, de toute façon, les seuls à tirer profit d'un procès sont les avocats.

— « *T'sai bieen !...* » souffla Pete.

Je me mis à contempler sa tête aux cent cicatrices. Pete ne ferait de procès à personne. Si la coupe des moustaches d'un chat voisin lui déplaisait, il l'invitait simplement à sortir s'expliquer, en chat digne de ce nom.

— « Je crois que tu as raison, Pete. Je vais aller trouver Miles, lui arracher le bras et le lui rabattre sur le crâne jusqu'à ce qu'il parle. Nous prendrons notre Long Sommeil ensuite. Il faut d'abord que nous sachions exactement ce qu'ils nous ont fait et lequel des deux en a eu l'idée. »

Il y avait un téléphone public, j'entrai, y glissai un jeton et formai le numéro de Miles. Il était chez lui. Je lui dis de ne pas bouger, que j'arrivais.

*
* *

Au moment de la Guerre de Six Semaines, j'étais ingénieur mécanicien diplômé et je faisais mon service militaire. Je n'avais pas usé de mon diplôme pour essayer d'obtenir un poste dans les bureaux. Lorsque la guerre éclata, j'étais sergent technicien au Sandia Weapon's Center, à New Mexico. Je fourrais des atomes dans les bombes atomiques, tout en me demandant ce que je ferais à la libération. Le jour où la ville de Sandia fut volatilisée, je me trouvais à Dallas, pour une nouvelle livraison d'armes offensives. La chute des engins en direction d'Oklahoma City me permit d'être encore vivant pour toucher ma solde de G.I.

Pete, lui, survécut à ces temps difficiles pour une raison assez simple : Je m'étais lié d'amitié avec Miles Gentry, un vétéran rappelé au service armé, qui avait épousé une veuve, mère d'une petite fille. Or, au moment de son rappel, sa femme mourut. Il habitait en ville afin que sa belle-fille, Frederica, eût un foyer. Et la petite Ricky (nous ne l'avons jamais appelée Frederica) prit soin de Pete. Grâce à Bubastis, dieu des chats, Miles, Ricky et Pete étaient en week-end sur une fusée lorsque advint l'abominable événement qui coûta tant de vies. Ricky avait gardé Pete parce qu'il ne m'était pas possible de l'emmener avec moi à Dallas.

Quand il fut divulgué que nous possédions encore des divisions entières en réserve à Thulé, ma stupeur ne fut pas moindre que celle du bon peuple. Depuis les années 30, on connaissait la possibilité de réduire l'activité du corps humain à près de zéro. Mais jusqu'à la Guerre de Six Semaines, ce n'avait été qu'une expérience de laboratoire ou un traitement désespéré. Il faut dire ce qui est, les Services de Recherches Militaires, avec suffisamment de moyens financiers et d'hommes, obtiennent des résultats. On fait imprimer un milliard de dollars de plus, on engage un millier supplémentaire d'hommes de science et d'ingénieurs, et, d'une manière incroyable, bancale, contradictoire, on a des résultats. Transe, long sommeil, hibernation, hypothermie, métabolisme réduit, appelez la chose comme vous voudrez : en un mot, les équipes de recherches médicales logiciennes avaient découvert le moyen de mettre des êtres humains en conserve, comme du corned beef, afin de s'en servir en temps utile. On commence par droguer le sujet, ensuite on l'hypnotise, puis on le réfrigère et on le maintient à 4° centigrades très exactement, c'est-à-dire à la densité maximum de l'eau sans formation de glaçons. Si l'on a un besoin urgent du sujet traité, il peut être ramené à la vie normale par des soins diathermiques et un commandement post-hypnotique en dix minutes. Néanmoins, une telle rapidité tend à user les tissus et peut rendre le sujet quelque peu abruti par la suite. Si on est moins pressé, un minimum de deux heures est plus recommandable. La méthode rapide est ce qu'en langage militaire on nomme celle du « risque calculé ».

Toute l'affaire fut un risque que l'ennemi, lui, n'avait pas calculé. De ce fait, je touchai ma solde au lieu d'être liquéfié ou envoyé en camp de concentration. Vers l'époque où les compagnies d'assurances commencèrent

à vendre le Long Sommeil, Miles et moi nous mîmes à monter une affaire ensemble.

C'est dans un immeuble de surplus de l'aviation, dans le désert de Mojave, que nous installâmes notre petite usine. Et, chargé pour ma part du côté technique, tandis que Miles apportait ses connaissances légales et son expérience financière au côté commercial, nous entreprîmes la fabrication des premiers Robots Maison. Car c'est bien moi, l'inventeur du Robot Maison et de tous ses descendants. C'est moi, bien que mon nom ne figure pas sur eux. Pendant mon service militaire, j'avais beaucoup réfléchi à ce qu'un ingénieur pouvait entreprendre. Aller travailler dans une grande entreprise privée ? Au bout de trente ans, on vous offrait un dîner d'adieu et une retraite. Vous aviez bien mangé à tous les repas, vous aviez fait de nombreux voyages à bord des avions de la compagnie. Cependant, jamais vous n'étiez libre de faire ce qui vous convenait, jamais vous n'étiez le patron. L'autre grand marché offert aux ingénieurs, le service civil ? De bons appointements dès le départ, une bonne retraite. Pas de soucis, un mois de vacances par an, des avantages multiples... Mais j'étais au cœur même d'un service gouvernemental et j'aspirais à être mon maître.

Que pouvait-il y avoir qui fût assez petit pour ne pas nécessiter six millions d'heures de main-d'œuvre avant d'être en état de vente, et qui fût réalisable par un seul ingénieur ? Une boutique du genre marchand de cycles, avec un capital de cacahuètes, ce qu'avaient réussi Ford et les frères Wright ? On prétendait que ces jours-là étaient finis à jamais. Moi, je ne croyais pas.

L'automation était en plein boom — des ateliers entièrement mécanisés, ne nécessitant que deux surveillants et un gardien ; des machines qui imprimaient des tickets dans une ville et qui marquaient « vendu » dans six autres villes ; des taupes d'acier extrayant le charbon sous les yeux des mineurs inoccupés... Aussi bien profitai-je de mon temps de service chez l'oncle Sam pour étudier l'électronique et la cybernétique.

Quel était le tout dernier domaine bénéficiaire de l'automation ? Réponse : le foyer d'une femme d'intérieur. Je ne me posai pas le problème de concevoir un foyer logique, intelligent, scientifique, les femmes n'en veulent pas. Ce qu'elles veulent, c'est une caverne bien aménagée. Il y avait belle lurette que les domestiques n'étaient pas plus trouvables que les mastodontes, mais les femmes d'intérieur se plaignaient, encore et toujours, du problème des domestiques. J'avais rarement rencontré une femme d'intérieur qui n'eût pas un instinct d'esclavagiste ; elles semblaient croire qu'il *devait* y avoir de jeunes et fortes paysannes reconnaissantes de pouvoir récurer quatorze heures par jour et se nourrir de restes pour un tarif qui ferait ricaner un aide-plombier.

Alors, nous lançâmes sur le marché notre Robot Maison. Au départ, c'était une espèce d'aspirateur perfectionné ; nous avions projeté de le mettre sur le marché à un prix se rapprochant de ces ustensiles.

Le Robot Maison était capable de nettoyer les planchers, toutes sortes de planchers, pendant des journées entières, sans aucune surveillance (ce premier modèle n'était pas encore le robot mi-intelligent qu'il devint par

la suite). Existait-il un seul plancher n'ayant pas besoin d'un nettoyage approfondi ?

Il balayait, essuyait, aspirait, brossait, frottait, polissait, cirait, astiquait et fourbissait, consultant dans sa mémoire mécanique une liste qui décidait du mouvement adéquat. Tout objet dépassant la taille d'une puce était ramassé et placé sur un plateau à sa surface supérieure, afin que quelqu'un d'intelligence plus évoluée prît l'initative de jeter ou de conserver. Il avançait doucement à la recherche de saletés à supprimer, progressant par courbes implacables, des jours entiers, glissant sur les planchers propres en quête de planchers souillés. Comme un domestique bien stylé, la machine quittait une pièce si on y entrait. A moins que sa proiétaire ne la rattrapât et ne déclenchât une manette qui lui ordonnât de rester. Vers l'heure des repas, l'objet s'en retournait dans son réduit personnel afin de recharger ses batteries — ceci avant l'installation des piles inusables auxquelles il eut droit par la suite.

Entre le Robot Maison premier modèle et un aspirateur, il n'y avait donc pas une différence énorme. Pourtant, le fait que le premier nettoyât sans surveillance constituait une différence suffisante pour qu'il se vendît sans peine.

Dans un magazine scientifique américain paru vers la fin des années 40, j'avais trouvé un plan explicatif des tortues électroniques. J'en avais fait un contretype. Ensuite, j'avais copié le circuit mémoriel d'un missile téléguidé (voilà l'avantage des inventions ultra-secrètes, ces trouvailles ne sont jamais défendues par un brevet), et j'avais adopté des principes de nettoyage et de vidage tirés d'une douzaine d'instruments divers, parmi lesquels une polisseuse en usage dans les hôpitaux militaires, un filtre adoucissant l'eau, et ces « mains » employées dans les usines atomiques pour des manipulations à chaud. En vérité, il n'y avait rien de vraiment neuf dans la carcasse de mon invention. Tout résidait dans la manière dont j'avais assemblé tout cela. L' « étincelle de génie » exigée par nos lois consista à découvrir un avocat habile dans le domaine des brevets.

Le vrai génie se manifesta dans l'organisation de la fabrication. L'objet était construit entièrement à partir d'éléments standard qu'on pouvait commander d'après un catalogue, à l'exception de deux ou trois interrupteurs et d'un circuit imprimé. Pour le circuit, j'opérai avec un sous-traiteur ; quant aux interrupteurs, je les fabriquai moi-même dans notre remise, baptisée « usine », à l'aide d'outils perfectionnés que j'obtins aux surplus de guerre. Au début, Miles et moi suffîmes entièrement à la fabrication. Le prototype nous coûta 4 317,09 dollars, la première centaine se fit à 39 dollars pièce, nous les vendîmes à un magasin d'occasions de Los Angeles pour 60 dollars et ils les mirent en vente à 85 dollars. Nos fûmes obligés de les mettre en dépôt dans le magasin, ne pouvant nous offrir de campagne publicitaire, et l'argent se fit rare. Nous commencions presque à mourir de faim, tant les commandes entraient lentement, lorsque *Life* passa un reportage sur l'appareil. Dès lors, nous n'eûmes plus qu'à nous préoccuper de trouver assez d'ouvriers expérimentés pour nous aider à satisfaire les demandes.

Peu après, Belle Darkin vint travailler avec nous. Jusque-là, Miles et

moi avions tapé le courrier d'un doigt sur une Underwood 1908. Belle fut engagée comme dactylo comptable. Elle eut une machine électrique de qualité et je dessinai l'en-tête de notre papier à lettres. Tout ce que nous gagnions était replacé dans l'affaire. Pete et moi dormions sur place tandis que Miles et Ricky occupaient une cabane voisine. Songeant à protéger nos droits, nous nous constituâmes en société. Pour ce faire, il faut être trois. Une part d'actions fut donc donnée à Belle et elle fut nommée secrétaire-trésorière. Miles était président-directeur général. Moi, j'avais le titre d'ingénieur en chef et président du conseil d'administration... avec 51 % des parts.

Je désire que les raisons pour lesquelles je tenais à conserver le contrôle de l'affaire soient claires. Ce n'est pas que je fusse un salaud, je voulais tout simplement être mon maître. Miles travaillait comme un nègre, je l'avoue. Pourtant, plus de 60 % de notre capital de démarrage était à moi, plus 100 % de l'apport inventif et des capacités techniques. Jamais Miles n'aurait pu construire la machine, alors que moi, j'en étais capable avec l'assistance de n'importe quel associé, ou même sans associé. Pourtant, j'aurais pu ne pas réussir à faire prospérer l'invention, alors que Miles était un homme d'affaires. Moi pas.

Puisque je tenais seulement à conserver le contrôle de l'atelier, je consentis des pouvoirs similaires à Miles du côté commercial... trop de pouvoirs, ainsi que le démontra la suite.

Le Robot Maison premier modèle se vendait comme de la bière en été. J'étais très occupé à lui apporter des améliorations et à organiser un plan de travail rationnel. Aussi à former un bon vendeur. Cela fait, je me mis gaiement à songer à d'autres instruments ménagers. La quantité de réflexion véritable consacrée aux travaux ménagers est incroyablement maigre, surtout quand on se rappelle que ce domaine représente au moins 50 % de l'ensemble du travail qui est exécuté dans le monde. Les magazines féminins parlaient de « travail rationnel chez soi » et de « cuisines mécanisées ». Ce n'étaient que bavardages. Leurs jolies photos étalaient des commodités ne valant guère mieux que celles du temps de Shakespeare. La révolution cheval-avion n'avait pas, et de loin, atteint les intérieurs domestiques.

Ma conviction que les femmes d'intérieur sont réactionnaires s'ancrait ferme. Il fallait éviter les « machines à vivre » et s'en tenir à de petites trouvailles qui remplaceraient les servantes disparues, c'est-à-dire exécuteraient les travaux ménagers : nettoyage, cuisine et soins aux tout petits.

Les fenêtres sales et la ligne de crasse autour de la baignoire se mirent à me tourner en tête... C'est un travail si pénible, le nettoyage d'une baignoire ! On est obligé de se plier en deux, on a mal aux reins, on a le sang au visage... Je découvris qu'un certain dispositif électronique faisait littéralement s'évanouir la saleté... sur les surfaces en verre poli. Verres, porcelaines, vitres, faïences, avaient trouvé leur maître. Et ce fut le Robot Maison Lave-Tout. C'était miracle que personne n'y eût songé plus tôt ! Je ne le mis en vente que lorsque je fus en mesure de l'offrir sur le marché à un prix assez bas pour que personne ne pût se le refuser.

Savez-vous la somme fabuleuse engloutie en ces temps-là dans le nettoyage des carreaux ? Rien qu'à l'heure ?!...

Au goût de Miles, j'avais gardé notre nouvel appareil trop longtemps hors du marché. Il voulait le mettre en vente dès que le prix en serait assez bas, mais j'avais une nouvelle exigence : je voulais qu'il fût facile à réparer. Le plus grand désavantage des inventions ménagères est que, plus elles sont utiles et pratiques et plus leur usage est efficace, plus elles se détraquent au moment précis où on en a besoin. Il faut alors un spécialiste, qui demande un prix fou, pour les remettre en état de marche. Et la même comédie recommence la semaine suivante. Si ce n'est pas la machine à laver la vaisselle, ce sera l'appareil à conditionnement d'air... un samedi soir de préférence, quand il y a une tempête de neige !

Mes instruments à moi, je les voulais fonctionnant sans pépins. Je les voulais amis du foyer et non cause de migraines et de crises de nerfs.

Seulement voilà, tous les instruments se détraquaient, même les miens ! Jusqu'à cette époque-là, sans éléments mobiles, la mécanique était bien fragile. On pouvait avoir une maison pleine d'instruments de toutes sortes, bon nombre de ceux-ci étaient toujours en panne.

La Recherche Militaire, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, obtient des résultats positifs. Les militaires avaient résolu ce problème depuis longtemps. On ne perd pas une bataille, des milliers, voire des millions de vies humaines, la guerre même, simplement à cause de la mise hors d'usage d'un petit outil haut comme le pouce ! Ils ont ce qu'ils nomment des solutions de sécurité. Cela va du remplacement de l'instrument défectueux au repli stratégique, en passant par la trêve... L'un de leurs moyens s'avéra utilisable sur le plan des instruments ménagers : celui des éléments interchangeables.

C'est un principe d'une simplicité enfantine : ne réparez pas, remplacez !

Je voulais que chaque élément susceptible de panne dont se composerait notre Robot, fût remplaçable sans outillage spécialisé. Chaque Robot devait s'accompagner d'une série des éléments essentiels à sa bonne marche. De cette façon, il ne ferait jamais faux bond à sa maîtresse. On ôterait simplement ce qui ne fonctionnait pas et on le remplacerait sur-le-champ.

Ce fut là notre première discussion. Miles voulait mettre l'appareil sur le marché malgré les défaillances possibles qu'il portait en lui. Moi, je prétendais être seul à décider si oui ou non, il était digne de faire face à la clientèle. Miles proclamait que cela faisait partie des prérogatives du directeur commercial. Je maintenais que le directeur technique était seul responsable. Si je n'avais pas eu le contrôle de l'affaire, Miles n'en aurait fait qu'à sa tête...

Belle Darkin mit de l'huile dans les rouages et ramena la paix. J'avoue que si elle l'avait voulu, je me serais laissé persuader de donner libre champ à Miles. Belle avait une emprise entière sur moi, j'en étais fou.

Elle n'était pas seulement une secrétaire parfaite et un chef de bureau efficace, elle possédait des atouts personnels qui eussent ravi Praxitèle, plus un parfum bouleversant.

Si, dans une période de pénurie d'employées de bureau, l'une des meilleures consent à travailler pour une maison de moindre importance (la nôtre n'était qu'une très petite affaire en ces temps-là) et à un tarif inférieur au tarif syndical, on est en droit de se demander : « Pourquoi ? » Pourtant, nous ne lui demandâmes même pas ses références, tant nous étions heureux de la voir nous sortir de l'avalanche de paperasserie résultant du succès de notre entreprise.

Par la suite, c'est avec indignation que j'aurais rejeté l'idée de m'informer de ses antécédents. Mon jugement était profondément influencé par les rondeurs de sa silhouette.

Elle prêta l'oreille à l'histoire de ma vie solitaire, sympathisa, et sourit en m'entendant affirmer qu'elle transformait mon horizon. Il faudrait, me confia-t-elle, qu'elle me connût mieux, mais il lui semblait être dans les mêmes dispositions vis-à-vis de moi.

Peu après avoir ramené la paix entre Miles et moi, elle accepta de partager ma vie.

— « Dan chéri, vous avez l'étoffe d'un grand homme, et j'ai l'impression que je suis la femme qui saura vous seconder. »

— « Sans le moindre doute ! »

— « Doucement, mon chéri ! Je veux travailler avec vous. Vous aider à construire solidement cette affaire. Nous nous marierons plus tard. Je ne voudrais pour rien au monde être un sujet de soucis en vous donnant des enfants... Ce serait prématuré... »

J'eus beau protester qu'elle ne serait *jamais* un sujet de soucis, elle tint bon.

— « Non, Dan chéri. Nous avons une longue route à parcourir, vous et moi. *Robot Maison* deviendra un nom aussi célèbre que *General Motors*. Quand je me marierai, j'ai l'intention de ne plus m'occuper d'autre chose que du bonheur de mon mari. Fini le bureau pour moi. Je deviendrai la parfaite femme d'intérieur. Mais auparavant, il faut que je me dévoue à votre réussite. Ayez confiance en moi, mon chéri. »

Et je lui fis confiance. Elle refusa d'accepter la bague de fiançailles (un diamant de six carats) que j'aurais payée à crédit, au lieu de quoi je lui fis don d'une partie de mes actions : c'était un cadeau d'accordailles. Il était entendu que je gardais une majorité verbale et le droit prioritaire de vote. A présent, je n'arrive pas à me rappeler lequel de nous eut l'idée de ce présent...

Aussitôt après, je me mis à travailler avec un acharnement décuplé. Je rêvais à des poubelles qui se videraient toutes seules, à un système qui remettrait les assiettes en place après le lavage de la vaisselle... Nous étions tous heureux, c'est à dire tous sauf Pete et Ricky. Pete ignorait Belle, comme il le faisait pour tout ce qu'il désapprouvait sans pouvoir y changer quelque chose. Quant à Ricky, elle était vraiment très malheureuse.

A qui la faute ? A moi !

Depuis l'âge de six ans, Ricky était ma « petite amie ». Cela avait commencé à Sandia, elle portait encore des rubans dans les cheveux et ses larges yeux noirs étaient déjà graves. Quand elle serait grande, j'allais me

« marier avec elle », et nous « prendrions soin de Pete... » Je prenais cela comme un jeu. C'en était probablement un, Ricky ne prenant la chose au sérieux que pour autant que cela la rendrait entièrement maîtresse de Pete.

Comment savoir ce qui se passe dans une cervelle d'enfant ?

Je n'ai pas pour habitude de faire du sentiment sur les gosses. La plupart ne sont que de petits monstres qui ne se civilisent qu'en vieillissant, et encore ! Pourtant, la petite Frederica ressemblait tant à ma sœur quand elle avait son âge. De plus, elle aimait Pete et le traitait si bien. Je crois qu'elle m'aimait parce que je ne lui parlais pas de haut (cela me faisait horreur quand j'étais petit) et que je prenais au sérieux ses activités scoutes. Ricky était *quelqu'un*. Elle avait une sorte de tranquille gravité, n'était ni batailleuse, ni pleurnicheuse, ni dorloteuse. En amis, nous partagions la responsabilité de Pete, et pour ma part, le fait qu'elle fût ma « bonne amie » n'était qu'un jeu sophistiqué auquel nous nous amusions.

Le jour où je perdis ma mère et ma sœur dans un bombardement, j'abandonnai le jeu. Ce ne fut pas une décision consciente, mais je me sentais incapable de blaguer et, je ne sais comment cela se fit, le jeu fut aboli. A ce moment-là, Ricky avait sept ans. Elle en avait dix lorsque Belle entra dans la maison, et probablement onze quand nous nous sommes fiancés. Je crois que je fus seul à m'apercevoir de la haine qu'elle voua à Belle. Cela ne se manifestait que par un refus de lui parler. Belle appelait ça de la « timidité » et il me semble que Miles était également de cet avis. Cependant, je voyais clair et tâchai de la faire changer. Vous est-il déjà arrivé de vouloir discuter avec un enfant de cet âge d'une chose dont il ne veut pas parler ? Vous obtiendriez plus de résultat à hurler dans la Vallée des Echos. Je me dis que cela passerait quand Ricky aurait compris à quel point Belle était adorable.

Le cas de Pete était tout autre. Si je n'avais pas été aveuglé par l'amour, j'aurais vu là un signe dénonçant que Belle et moi ne serions jamais du même bord. Belle aimait « bien » mon chat. Oh ! oui, elle l'aimait « bien » ! Elle adorait les chats, elle s'attendrissait sur ma calvitie naissante, elle admirait mon choix de restaurants et raffolait de tout ce qui me concernait.

Mais il est difficile de tromper les « amis des chats » avec un simulacre d'adoration pour ces animaux. Il y a les « gens-chat » et il y a les autres, probablement une majorité, qui « ne peuvent souffrir ces bêtes ». S'ils veulent feindre, par politesse ou tout autre raison, cela se voit, ils ne savent pas comment il convient de traiter un chat. Or, les règles de la « manière-chat » sont plus rigoureuses que celles de la diplomatie internationale. Elles sont basées sur un respect de soi et un respect d'autrui, qui ne sont pas sans similitude avec la « *dignidad de hombre* » de l'Amérique latine, que l'on n'offense qu'au risque de sa vie.

Les chats n'ont aucun sens de l'humour. Leur personnalité est d'une susceptibilité irascible à l'extrême. Si l'on me demandait en quoi cela vaut la peine de s'intéresser aux chats, je serais forcé de convenir qu'il n'y a pas de raison logique. Je préférerais avoir à convaincre un Anglais de la saveur exquise des cuisses de grenouilles. Néanmoins, je sympathise tota-

lement avec ce mandarin qui coupa la manche d'un inestimable kimono parce qu'un petit chat dormait dessus.

Belle essaya donc de me prouver qu'elle « aimait bien » Pete, en le traitant comme un chien... Total : elle se fit griffer. Sur ce, étant un chat intelligent, Pete sortit et demeura absent un temps assez long. Malin de sa part, car je l'aurais battu. Il ne l'avait pourtant jamais été, pas par moi, en tout cas ! Battre un chat est plus qu'inutile. La patience est la seule arme à laquelle il cède.

Tout en barbouillant d'iode les égratignures qu'il lui avait infligées, j'essayai d'expliquer à Belle en quoi elle avait eu tort.

— « Je suis terriblement ennuyé de ce qui est arrivé, ma chérie... Mais si vous recommencez, il recommencera également... »

— « Mais pourquoi, Dan ? Je ne faisais que le caresser ! »

— « Heu, oui, mais vous ne le caressiez pas comme un chat. Vous le caressiez comme un chien ! Il ne faut jamais tapoter un chat, il faut le caresser en lui lissant les poils. Il ne faut pas faire de mouvements brusques à portée de ses griffes. Il ne faut le toucher que s'il peut *voir* ce que vous faites, et il faut l'observer afin de vous rendre compte si cela lui plaît... S'il n'a pas envie d'être caressé, il n'acceptera d'être ennuyé qu'un petit moment, par politesse. Les chats sont très polis ! Mais il vaut mieux vous arrêter avant que sa patience soit à bout. »

J'hésitai avant de lui demander :

« Vous n'aimez pas beaucoup les chats, n'est-ce pas ? »

— « Comment, moi ? Ne dites pas de bêtises ! Bien sûr, que j'aime les chats ! » Puis elle ajouta : « Mais je n'en ai jamais eu. Celle-ci est un peu difficile, non ? »

— « Celui-ci. Pete est un mâle. Il n'est pas vraiment difficile, puisqu'il a toujours été bien traité. Mais, vous savez, il faut apprendre à se conduire avec les chats ! Par exemple, il ne faut jamais se moquer d'eux. »

— « Comment ? Pourquoi ? »

— « Non pas parce qu'ils ne sont pas drôles. Ils sont extrêmement comiques, mais ils n'ont pas le sens de l'humour, et cela les offense. Oh ! il ne vous griffera pas parce que vous riez, il s'en ira dignement, et ensuite, vous aurez toutes les peines du monde à devenir son amie. Mais ce n'est pas le plus important. Ce qui est important, primordial même, c'est de savoir comment les prendre dans vos bras. Quand Pete reviendra, je vous montrerai. »

Comme Pete évita de revenir ce jour-là, je ne lui montrai pas. Par la suite, Belle ne le toucha plus. Elle lui parlait et agissait comme si elle l'aimait tout en conservant ses distances. Pete conserva également les siennes. Et je chassai tout cela de ma pensée. Une chose aussi insignifiante ne pouvait me faire douter de la femme de ma vie.

Quelque temps après, Pete fut encore un sujet de mécontentement. Nous discutions de l'endroit que nous voudrions habiter. Sans fixer de date pour notre mariage, nous parlions souvent de nos projets. J'avais envie d'un petit ranch à proximité de notre « usine ». Belle préférait un

appartement en ville, en attendant que nous ayons les moyens de nous offrir une propriété à Bel-Air.

— « Ce n'est pas commode, chérie, il faut que je sois près de l'usine. Et puis, avez-vous jamais essayé d'avoir un chat de gouttière dans un appartement ? »

— « Oh ! je suis ravie que vous en parliez, je voulais justement vous dire... Je me suis informée, au sujet des chats... Nous pourrions le faire couper. Il serait plus doux et heureux dans un appartement. »

Je demeurai bouche-bée de stupeur. Faire un eunuque de ce vieux guerrier ? Le transformer en bibelot de cheminée ?

— « Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous dites, Belle ! »

Elle m'exposa tous les arguments des gens qui confondent un chat avec un objet : cela ne lui ferait pas mal ; c'était dans mon propre intérêt ; sachant à quel point je tenais à lui, il ne lui serait pas venu à l'idée de m'en séparer ; c'était vraiment le moyen le plus simple, sans aucun danger, et à l'avantage de tous...

Subitement, je lui coupai la parole :

— « Vous pourriez peut-être nous faire opérer tous les deux ? »

— « Qu'est-ce que vous dites, mon chéri ? »

— « Moi aussi, je serais plus docile... Je ne sortirais jamais le soir. Je ne vous contredirais plus et je serais d'une douceur exemplaire... Ainsi que vous l'avez dit, cela ne fait pas mal, et je serais probablement bien plus heureux ! »

Son joli visage devint cramoisi.

— « Vous êtes odieux ! » lança-t-elle.

— « Pas plus que vous. »

Jamais plus elle n'aborda ce sujet pénible. Belle possédait l'art d'empêcher toute divergeance d'opinion de dégénérer en bagarre. Elle savait se taire et attendre son heure. Sans, pour autant, renoncer à son idée. Par certains côtés, elle tenait beaucoup du félin. C'est, sans doute, une des raisons pour lesquelles je lui résistais si difficilement.

J'étais plongé à ce moment-là sur un nouvel appareil. Les deux premiers Robots Maison auraient suffi à nous rapporter une fortune, mais je me concentrais sur mon dada de prédilection. Un automate parfait, capable de tous les travaux ménagers. Puisqu'il n'y aurait jamais plus de bonne à tout faire, je rêvais de la remplacer par l'automate-à-tout-faire. Un autre robot, dites-vous ? Bon, je veux bien. Pourtant, c'est un nom dont on a beaucoup abusé et, par ailleurs, je n'avais pas l'intention de fabriquer un homme artificiel.

Ce que je voulais réussir ? Un instrument susceptible de *tout* exécuter dans la maison. Les nettoyages et la cuisine, bien sûr ! Mais également des gestes plus complexes : changer les langes de bébé, changer le ruban de la machine à écrire... Au lieu d'une écurie de Robots-Maison à usages diversifiés, je voulais qu'un ménage pût acquérir, pour le prix, mettons, d'une bonne voiture, ce qui serait l'équivalent du domestique chinois dont parlent les romans, mais que personne de ma génération n'a jamais rencontré.

Si j'y parvenais, cela équivaudrait à une seconde Proclamation de l'Emancipation Féminine, délivrant les femmes de leur esclavage tutélaire. Abolir cette vieille scie où il est question du « travail sans fin de la femme », comme ce serait amusant ! Pour que le problème fût résolu par un ingénieur unique, il fallait que tous les éléments de ce nouvel appareil fussent standards, et n'impliquassent aucun principe novateur. Si je ne parvenais pas à trouver un ensemble de parties composantes dont tirer parti, mieux valait renoncer.

Heureusement, il existait une quantité énorme de parties composantes dans ce domaine ! Et je n'avais pas perdu mon temps, à l'époque où je me farcissais la tête de toutes espèces de notions théoriques (mon service militaire, souvenez-vous !). Ce dont j'avais besoin n'était pas aussi complexe que ce qui est nécessité par la fabrication d'un androïde à possibilités multiples.

Quelles étaient, au juste, les fonctions que je désirais confier à mon Robot ? *Tout* ce qu'un être humain est appelé à faire dans un foyer. On ne lui demandait ni de dormir, ni de jouer aux cartes, ni de manger, ni de faire la cour à quelqu'un. Mais bien de nettoyer la pièce après le jeu de cartes, de préparer les repas, de faire les lits et de soigner les bébés (tout au moins contrôler la respiration et appeler si le rythme changeait.) Il me parut inutile qu'il répondît au téléphone, puisqu'une autre firme avait déjà ce projet à l'étude. Et, comme la plupart des maisons neuves étaient équipées d'ouvertures automatiques, il n'y avait pas lieu de lui faire ouvrir les portes. Cependant, pour remplir tout à fait les multiples rôles que j'exigeais de lui, il lui fallait des mains, des yeux, des oreilles et un cerveau... un bon cerveau moyen. Les *Atomics Engineering* me fourniraient les mains. Je me procurais déjà chez eux les mains de mon précédent modèle. Mais, pour le modèle nouveau, une qualité supérieure serait nécessaire, celle prévue pour les manipulations microscopiques et les pesées d'isotopes radio-actifs. Le système visuel serait fourni par la même Compagnie. Cette fois, je me contentais d'yeux plus simples, car on ne demanderait pas à mon nouveau Robot de *voir* et de manipuler par delà les salles bétonnées contenant du matériel radio-actif.

Il existait une douzaine de maisons de radio et T.V. en mesure de me fournir le dispositif d'audition. J'aurais, certainement, à dessiner des circuits afin que les mains fussent contrôlées simultanément par la vue, le son et le toucher, ainsi que l'est la main humaine.

Avec des transistors et des circuits imprimés, on peut réaliser des miracles.

L'appareil n'aurait pas à grimper aux échelles. Je pourrais le doter d'un cou extensible comme celui de l'autruche, et de longs bras élastiques. Lui faudrait-t-il monter et descendre les escaliers ?... Une chaise roulante à haute tension ferait l'affaire. Peut-être pourrais-je m'en procurer une et voir si elle serait utilisable comme base ? En limitant le prototype à la dimension d'une chaise roulante, ne pesant pas plus que ce qu'elle pourrait porter, j'avais un châssis de départ. Quant à sa puissance et à sa propulsion, le cerveau du Robot me permettrait de les régler.

Le vrai casse-tête était ce cerveau. On peut bâtir un ensemble aussi bien combiné qu'un squelette humain, ou mieux encore. On peut le munir d'un contrôle simultané lui permettant de planter des clous, de récurer des planchers, de casser ou de ne pas casser des œufs. Mais faute de cette matière qu'un homme a entre les oreilles, ce n'est pas un homme, ce n'est même pas un cadavre.

Quelle chance que je n'eusse pas besoin d'un véritable cerveau ! Un crétin docile, voilà ce que je voulais obtenir ! Il ne devait être capable que de refaire des travaux ménagers.

Les *Thorsen Memory Tubes* allaient me servir en l'occurrence. Les fusées intercontinentales avaient été dotées de « pensée » par des tubes Thorsen. Le contrôle automatique de la circulation rurale de Los Angeles en utilisait un assez rudimentaire. Il n'était pas indispensable de faire l'étude des tubes électroniques (même les as des laboratoires Bell ont du mal à les comprendre !). Le fait est que si l'on branche un tube Thorsen sur un système de contrôle et qu'on effectue une manœuvre, le même système de contrôle agira comme « mémoire » et sera en mesure de répéter la manœuvre sans supervision humaine. Pour une machine automatique, cela est suffisant. Pour des automates autoguidés comme le serait mon nouveau Robot, on ajoute des fusibles condensateurs afin de les pourvoir d'un « jugement ». A vrai dire, ce n'est pas du jugement : les fusibles condensateurs sont une sorte de circuit de recherche, permettant les problèmes du type « dans telle limite, trouvez tel objet, l'ayant trouvé, exécutez les instructions données ». Les instructions données peuvent être aussi compliquées que peut le supporter un tube mnémonique Thorsen (le champ en est excessivement vaste). On peut régler le « jugement » de manière à ce qu'il interrompe l'exécution des instructions quand celles-ci ne correspondent plus au cycle impressionné primitivement dans le tube mnémonique.

Cela signifiait qu'il suffirait de montrer une seule fois à notre Robot ce qu'on désirerait obtenir de lui : par exemple, débarrasser la table, empiler les assiettes après en avoir ôté les débris de nourriture et les mettre dans la machine à laver la vaisselle. Et dès lors, il serait capable de le faire dès qu'il serait remis en présence d'assiettes sales. Mieux encore, en munissant ses mains d'un tube Thorsen avec duplication électronique, il manipulerait des assiettes sales la première fois qu'il en trouverait. Sans en casser une seule !

Collez un second tube à côté du premier, et il changerait les langes de bébé sans jamais le piquer, et ceci du premier coup.

Sa tête pourrait facilement contenir cent tubes Thorsen, munis chacun d'une mémoire électronique pour un geste ménager différent. Un circuit de « surveillance » contournerait les circuits « jugement » afin de les contrôler et les faire marcher droit, et appellerait à l'aide s'il arrivait un imprévu. De cette façon, on n'aurait à déplorer aucune perte de bébés ni d'assiettes...

Je m'attaquai donc à la construction du Robot à Tout Faire à partir d'un fauteuil roulant à haute tension. Il ressemblait à un porte-manteau enlaçant une pieuvre, mais, Dieu ! qu'il fourbissait bien l'argenterie !

*
* *

Miles vint regarder le Robot à Tout Faire le premier. Il le vit préparer des drys et les servir, vider les cendriers pleins et les essuyer (sans toucher à ceux qui étaient vides), ouvrir une fenêtre et tirer le loquet de sûreté, se diriger vers ma bibliothèque pour épousseter les livres et les ranger. Ayant goûté son dry, Miles fit observer qu'il contenait trop de vermouth.

— « C'est comme ça que je l'aime, mais vous pouvez lui dire de préparer le vôtre à votre goût tout en lui laissant faire le mien comme je le préfère. Il a toute une série de tubes disponibles. »

Miles contempla son verre.

— « Dans combien de temps sera-t-il prêt pour la vente ? »

— « Heu ! J'aimerais bricoler là-dessus encore une dizaine d'années. » Avant qu'il eût le temps de grogner, j'ajoutai : « Pourtant, nous devrions être en mesure d'en produire un modèle d'ici cinq ans. »

— « Ridicule ! Nous allons organiser un atelier supplémentaire et nous aurons un modèle standard dans six mois. »

— « Allez au diable, avec votre précipitation ! C'est là l'œuvre de ma vie. Je ne le mettrai pas sur le marché avant qu'il soit une œuvre d'art ! Un tiers de sa dimension actuelle, tous ses éléments interchangeables sauf les Thorsen, et si parfaitement souple que non seulement il fera sortir le chat et lavera bébé, mais jouera au ping-pong si l'acheteur veut s'offrir un partenaire. »

J'observai le Robot à Tout Faire. Il époussetait mon bureau et remettait chaque objet à la place exacte où il l'avait pris.

« Jouer au ping-pong avec lui ne serait pas amusant. Il serait imbattable. Non, je suppose qu'on pourrait lui apprendre à perdre s'il avait un circuit de hasard... Mmmm... Oui ! C'est faisable ! On le fera. Ce sera amusant, pour les démonstrations de vente. »

— « Un an, Dan. Je vous donne un an, pas un jour de plus. Je vais débaucher quelqu'un de chez Loewy, il vous aidera pour l'apparence esthétique. »

— « Quand vous mettrez-vous dans la tête que c'est moi, *moi* seul, qui suis responsable des fabrications ? Le jour où je vous l'aurai remis, il sera à vous, mais d'ici-là, il est à moi, exclusivement ! »

— « Trop de vermouth, vraiment, » se contenta de murmurer Miles.

*
* *

Avec l'aide des mécaniciens de l' « usine », le Robot à Tout Faire perdit petit à petit son apparence patibulaire, et commença à ressembler à quelque chose qu'on a envie de montrer au voisin. J'améliorai son système de contrôle. Je lui appris même à caresser Pete et à le gratouiller d'une façon qui lui plût sous le menton, et je vous prie de croire que cela implique une simultanéité de contrôles aussi sensibles que ceux nécessités dans les laboratoires atomiques.

Miles vint de temps à autre assister aux progrès, mais sans me houspiller. La plus grande partie de mon travail, je la faisais la nuit, revenant au laboratoire après avoir dîné avec Belle et l'avoir ramenée chez elle. Je dormais dans la journée, j'arrivais au bureau en fin d'après-midi, signais tous les papiers qu'il pouvait arriver à Belle de me présenter ; après une inspection du travail en cours, je sortais dîner avec elle. Je n'essayais pas de travailler avant de me retrouver seul dans mon atelier, car un travail réellement absorbant rend un homme inapprochable. Au bout de quelques heures de dur labeur, dans mon laboratoire, il n'y avait plus que Pete qui me supportât.

Un soir que nous terminions de dîner, Belle me dit :

— « Vous retournez au laboratoire, mon chéri ? »

— « Oui. Pourquoi ? »

— « Parce que Miles y sera. Il veut nous voir. »

— « Hein ? Pourquoi ? »

— « Il veut que nous ayons une réunion d'actionnaires. »

— « Une réunion d'actionnaires ? Pourquoi ? »

— « Ce ne sera pas long. Vous ne vous êtes pas beaucoup intéressé au côté commercial de l'affaire ces temps derniers, mon chéri. Miles désire mettre certaines choses en ordre et préciser certains aspects de notre future politique. »

— « Je m'occupe du laboratoire et des ateliers. N'est-ce pas là ce que je dois faire ? »

— « Bien sûr, mon chéri. Miles dit que ce ne sera pas long. »

— « Que se passe-t-il ? Nous avons des ennuis ? »

— « Pas du tout, mon chéri. Miles ne m'a rien dit. Finissez votre café. »

Miles nous attendait au bureau. Il me serra la main comme si nous ne nous étions pas vus depuis des mois.

Un peu agacé par cette mise en scène, je lui dis :

— « Alors, de quoi s'agit-il ? »

Il se tourna vers Belle.

— « Voulez-vous lire l'ordre du jour, s'il vous plaît ? »

Cela seul aurait dû me faire comprendre que Belle mentait en prétendant que Miles ne lui avait rien dit. Je n'y ai pas pensé ; j'avais *confiance* en Belle... Puis, comme elle se dirigeait vers le coffre, cela me rappela un incident que j'avais oublié.

— « A propos, chérie, j'ai essayé d'ouvrir le coffre, hier soir, et je n'y suis pas parvenu. Avez-vous changé la combinaison ? »

Elle en sortait des papiers et ne se retourna pas.

— « Oh ! ai-je oublié de vous le dire ? Je l'ai changée à la demande de la surveillance, à la suite des cambriolages ratés de l'autre semaine. »

— « Dans ce cas, soyez assez gentille pour me donner le nouveau chiffre, sans quoi, une nuit, je serai obligé de vous réveiller pour vous le demander. »

— « Vous l'aurez. » Elle referma le coffre. « Allons-y, » ajouta-t-elle d'une voix officielle.

— « Entendu, chérie. Puisque cela a l'air de devoir se faire dans les règles... Hem ! Mercredi 18 novembre 1970, 21 h 20. Les actionnaires présents, inscrivez nos noms... Dan Davis président du conseil d'administration, rien à déclarer ? » (Je n'avais rien à dire.) « Allez-y, Miles. La parole est à vous. »

Miles toussa.

— « Je désire revoir les lignes directrices de notre firme et présenter un programme pour l'avenir. Je désire également que le conseil d'administration donne son accord sur une proposition de commandite qui nous a été faite. »

— « Commandite ? Ne parlez pas de sottises ! Notre affaire marche bien, nous faisons chaque mois un progrès sur le mois précédent ! Qu'est-ce qui vous prend, Miles ? Vous n'êtes pas satisfait de vos appointements ? Nous pourrions faire un effort. »

— « Pour le nouveau programme, nous avons besoin d'un plus gros capital. »

— « Quel nouveau programme ? »

— « Je vous en prie, Dan. J'ai pris la peine de faire un rapport. Permettez que Belle en fasse lecture. »

— « Bon. J'écoute. »

En bref, Miles voulait trois choses :

Primo : m'enlever mon Robot à Tout Faire, le remettre aux mains d'une équipe de techniciens producteurs afin de le lancer au plus tôt sur le marché.

Secundo : ...

J'interrompis la lecture d'un « Non ! » tonitruant.

— « Un instant, Dan ! » déclara Miles. « En tant que directeur commercial, j'ai le droit d'exiger que ma proposition soit présentée correctement. Vos commentaires viendront ensuite. Permettez que Belle termine sa lecture. »

— « Bon. Je veux bien. Mais ma réponse est non. »

Le point *secundo* traitait du fait que nous devions cesser de bricoler en artisans. Nous possédions un vaste projet, aussi vaste que l'avait été l'automobile à ses débuts, et nous n'étions qu'au commencement de l'affaire. Nous devions nous agrandir sans tarder et organiser la vente et la distribution dans tout le pays, dans le monde entier.

Je me mis à tambouriner sur la table. Je me voyais ingénieur en chef d'une organisation de ce genre. On ne me permettrait probablement même pas d'avoir une table à dessin. J'aurais aussi bien pu rester dans l'armée pour y tenter ma chance comme général.

Néanmoins, je n'interrompis pas la lecture.

Tertio : nous ne pouvions pas mettre une affaire de cet ordre au point sans un gros capital. Les entreprises Mannix nous accorderaient le capital nécessaire. Cela revenait à dire que nous nous vendions à Mannix, que nous leur cédions notre affaire, nos projets, nos acquits et le Robot à Tout Faire, pour devenir une filiale. Miles serait directeur, je serais l'ingénieur

en chef préposé aux recherches, nos jours de liberté seraient finis, nous devenions tous deux des employés.

— « C'est tout ? »

— « Oui. A présent, discutons-en, et ensuite nous voterons. »

— « Il faudrait ajouter une clause nous autorisant à nous asseoir devant l'usine, la nuit et à chanter des spirituals. »

— « Ce n'est pas une plaisanterie, Dan. C'est ainsi que cela doit s'organiser. »

— « Je ne plaisantais pas. Un esclave doit avoir quelques privilèges, sans quoi il est susceptible de révolte. Bon. Ai-je droit à la parole ? »

— « Bien entendu. »

Je leur soumis une contre-proposition qui me trottait en tête. Nous nous retirions de la fabrication. Notre chef de fabrication, Jake Schmidt, était un bon ouvrier ; néanmoins, j'étais sans cesse arraché à la chaleur de mes brumes créatrices pour arranger des broutilles à l'atelier. C'était comme d'être éjecté d'un lit bien chaud pour atterrir dans un bain glacé. C'était là raison majeure de mon travail nocturne. Du fait des nouveaux locaux à prévoir et des équipes de nuit qui ne tarderaient plus à devenir nécessaires, je voyais approcher le jour où je n'aurais plus une seconde à consacrer aux pensées constructives, et ceci sans préjudice de notre refus à nous mettre au diapason de General Motors. Je ne pouvais me dédoubler. Je ne pouvais être, à la fois, inventeur et directeur de fabrication.

Ainsi donc, je proposais qu'au lieu de nous agrandir nous nous rapetissions. Nous vendrions les droits du Robot Maison et du Robot Maison Lave-Tout ; d'autres les fabriqueraient et nous nous contenterions d'empocher les droits des brevets. Quand le Robot à Tout Faire serait prêt, nous en ferions autant avec lui. Si Mannix voulait ces droits et en offrait un bon prix, tant mieux ! Nous allions changer notre nom. Nous serions une firme de recherche *Davis & Gentry Research Co ;* nous resterions à trois, avec un ou deux mécaniciens qui m'aideraient pour les prototypes. Miles et Belle n'auraient qu'à compter l'argent qui rentrerait.

Miles secoua lentement la tête.

— « Non, Dan. La vente des droits nous rapporterait, je ne dis pas le contraire. Mais ce serait *loin* de rapporter les sommes que nous encaisserions en fabriquant nous-mêmes. »

— « Mais ce n'est pas *nous* qui le fabriquerions, Miles ! Nous vendrions nos âmes à Mannix ! Quant à l'argent, de combien avez-vous besoin ? On ne peut employer qu'un yacht, une piscine à la fois... et vous les aurez avant la fin de l'année, si c'est là ce que vous désirez. »

— « Ce n'est pas ce que je désire. »

— « Alors que désirez-vous ? »

— « Vous, Dan, avez envie d'inventer différents objets. Cette affaire vous en donne la possibilité ; vous aurez l'aide nécessaire, toutes les facilités et l'argent indispensable à votre portée. Moi, Dan, je veux diriger une affaire importante. Une affaire *vraiment* importante. Je me sens doué en ce domaine. » Il lança un coup d'œil à Belle. « Je n'ai pas envie de passer

ma vie ici, au cœur du désert de Mojave, à jouer l'homme d'affaires pour le compte d'un inventeur solitaire. »

— « Vous teniez un autre langage, à Sandia. » J'avoue qu'il m'étonnait. « Vous voulez vous retirer, Miles ? Belle et moi serions tristes de vous voir partir ; mais si c'est cela qui vous tente, je pourrais, sans doute, hypothéquer l'affaire afin de racheter vos parts. Je ne veux pas que vous vous sentiez lié. »

J'étais bouleversé, seulement si ce vieux Miles avait la bougeotte, je ne me sentais pas en droit de le retenir.

— « Non, Dan, je ne tiens pas à vous quitter. Je veux que nous nous agrandissions. Vous avez pris connaissance de mon projet ? C'est une motion formelle, sujette à prise de position du conseil. J'y tiens. »

— « Si vous tenez aux règles... Bon. Le vote est « Non ». Belle, notez-le. Pourtant, je ne veux pas faire officiellement ma contre-proposition ce soir ; je tiens à ce que nous en discutions ensemble. Je désire que vous soyez content, Miles. »

— « Agissons conformément aux règlements, » insista-t-il, têtu. « Appelez les actionnaires, Belle. »

— « Bien, Monsieur. Miles Gentry, votant, numéros des actions... » (Elle énuméra une série de chiffres.) « Que dites-vous ? »

— « Pour. »

— « Daniel B. Davis, votant, numéros des actions... » (Elle énuméra une nouvelle série de chiffres.)

Je n'écoutais pas.

« Que dites-vous ? »

— « Contre. Et voilà. Je regrette, Miles. »

— « Belle S. Darkin, » enchaîna imperturbablement la voix officielle, « votant, numéros des actions... » Suivit une énumération, après laquelle elle conclut : « Je vote : pour. »

Ma bouche s'ouvrit malgré moi ; quand je parvins à reprendre mon souffle, je lui dis :

— « Mais chérie, vous ne pouvez pas faire ça ! Ces actions sont à votre nom, d'accord, seulement vous savez bien que... »

— « Annoncez le résultat, » grogna Miles.

— « Les pour l'emportent. La proposition est adoptée. »

— « Enregistrez-le. »

Les minutes qui suivirent furent assez confuses. D'abord, je me mis à hurler, puis à essayer de la raisonner ; après je lui lançai que sa conduite était malhonnête. Elle savait aussi bien que moi qu'en lui donnant ces actions, j'avais l'intention de continuer à voter comme auparavant, que je n'avais pas l'intention de perdre le contrôle de l'affaire, que c'était, simplement, un cadeau, sans plus... un cadeau de fiançailles... Fichtre ! J'avais même payé l'impôt sur ces actions comme si elles m'appartenaient encore ! Si elle était capable d'agir de cette façon quand nous n'étions que fiancés, que serait-ce une fois que nous serions mariés ?

Elle me regarda et son visage me parut celui d'une étrangère.

— « Si vous pensez que nous sommes encore fiancés après tout ce que

vous venez de me dire, vous êtes encore plus idiot que je ne l'ai cru jusqu'à présent. » Elle se tourna vers Miles. « Voulez-vous me reconduire chez moi ? »

— « Certainement, chère amie. »

J'ouvris encore la bouche pour dire quelque chose, mais me tus et sortis sans chapeau. Il était grand temps que je m'en aille, sans quoi j'aurais probablement tué Miles puisque je ne pouvais toucher à Belle.

Evidemment, le sommeil ne vint pas. Vers 4 heures du matin, je me levai et me dirigeai vers mon téléphone. Après avoir discuté et accepté de payer plus que ça ne valait, je me retrouvai, sur le coup de 5 h 30, devant nos locaux avec un camion de location. Je me dirigeai vers la grille, dans l'intention de l'ouvrir afin que le camion approche le plus possible de la porte d'embarquement. Le Robot à Tout Faire pesait près de 200 kilos. A la grille, il y avait un nouveau cadenas.

Je l'escaladai, m'écorchant aux fils de fer barbelés. Une fois de l'autre côté, le cadenas ne serait pas compliqué à faire sauter. J'aurais une centaine d'outils à ma disposition... La serrure de la porte d'entrée avait été changée également. J'étais en train de l'examiner en me demandant s'il valait mieux casser une fenêtre à l'aide d'un objet quelconque, ou retourner prendre le cric dans le camion pour forcer la porte, lorsqu'une voix cria :

— « Hé ! là-bas ! Haut les mains ! »

Au lieu de lever les mains, je me retournai. Un homme d'âge moyen me visait avec un fusil.

— « Qui diable êtes-vous ? » lui lançai-je.

— « Qui êtes-vous vous-même ? »

— « Je suis Dan Davis, ingénieur en chef de cette maison. »

— « Bon. » Il se détendit un peu tout en me gardant dans sa ligne de mire. « Ouais. Vous êtes conforme à la description. Montrez-moi quand même une pièce d'identité, ça vaudra mieux. »

— « Pourquoi devrais-je vous montrer mes papiers d'identité ? Je vous ai demandé qui *vous* êtes ? »

— « Personne que vous connaissiez, m'sieu. Mon nom est Joe Todd, de la compagnie « *Rondes & Protections* », sécurité garantie en tous domaines. Vous devez nous connaître, ça fait des mois que vous êtes nos clients pour la surveillance nocturne. Ce soir, je suis ici en service spécial. »

— « Ça tombe bien. Si vous me donniez une clef ? Je voudrais entrer. Et cessez de me viser avec votre engin. »

Il le maintint au même niveau.

— « J' peux pas faire ça, M'sieu Davis, vu qu' c'est pour vous empêcher d'entrer que j' suis là. Et puis j'ai pas d' clef. J' vais vous reconduire... j' vais ouvrir la grille. »

— « Bon. Ouvrez la grille. Mais je veux entrer là-dedans. »

Je regardai autour de moi s'il n'y avait pas une pierre dont je pusse me servir.

— « S'il vous plaît, m'sieu Davis ? »

— « Hein ? Quoi ? »

— « J' voudrais pas que vous insistiez. J' peux pas risquer de vous

tirer dans les jambes, j'suis pas un bon tireur. J'devrais vous tirer dans l'ventre... J'ai des balles explosives dans cet engin, m'sieu Davis, ça fait des dégâts... »

Je suppose que cela me fit changer d'avis, bien que je préfère croire que ce fut autre chose : le fait d'avoir remarqué par la fenêtre que le Robot à Tout faire n'était plus où je l'avais laissé.

En me reconduisant vers la grille, Todd me tendit une enveloppe.

— « Ils m'ont dit de vous remettre ça, si vous veniez. »

Dans le camion, je pus lire.

Le 18 *novembre* 1970.

Cher Mr. Davis,

Lors d'une réunion tenue ce jour par le conseil d'administration, il a été décidé ce qui suit : tous rapports entre vous et la compagnie (autres que ceux d'un actionnaire) cessent, ainsi que le permet le paragraphe 3 *de votre contrat. Vous êtes prié de vous abstenir de pénétrer sur le territoire appartenant à la compagnie. Vos affaires personnelles ainsi que vos papiers privés vous seront expédiés par les moyens prévus par la loi.*

Le conseil désire vous remercier de votre collaboration. Il désire également vous faire part de ses regrets concernant les divergences d'opinion qui l'ont contraint à sa position actuelle.

Votre dévoué : Miles Gentry,
Membre du conseil d'administration et directeur général.

Pour copie conforme : B. S. DARKIN,
Secrétaire-trésorière.

Je relus la lettre deux fois avant de me rappeler que je n'avais jamais eu de contrat, que le paragraphe dont il était question ne pouvait exister.

Plus tard dans la journée, je reçus un paquet recommandé par porteur spécial. Il contenait : mon chapeau, mon porte-plume, une table à calcul, une pile de livres, de la correspondance personnelle et un certain nombre de documents. Mes notes et mes dessins sur le Robot à Tout Faire ne s'y trouvaient pas.

Certains des documents étaient très intéressants.

Par exemple, mon « contrat ».

Il contenait, bien sûr, un paragraphe 3, qui les autorisait à me renvoyer sans préavis, en me réglant trois mois d'appointements. Le paragraphe 7 était encore plus intéressant. C'était une de ces clauses où l'employé s'engage à ne pas exercer d'activité concurrente. Un délai de cinq ans m'était imposé avant d'avoir le droit de travailler de nouveau. Et ce n'était pas tout ! La société m'accordait la possibilité de revenir travailler pour elle ! En somme... je pouvais retrouver mon job à condition d'aller, le chapeau à la main, supplier qu'il me soit rendu... C'était peut-être la raison pour laquelle ils m'avaient renvoyé le chapeau ?

Ainsi donc, je n'avais pas le droit de travailler à des recherches d'ins-

truments ménagers sans aller, d'abord, leur demander la permission ! J'aurais préféré cent fois me couper la gorge !

Il y avait des copies de transferts de tous mes droits (avec les duplicata des enregistrements légaux) au bénéfice de la firme *Robot Maison S. A.* En somme, mes deux premiers Robots étaient leur propriété. Quant au troisième, il n'avait pas été breveté, du moins je ne le pensais pas à ce moment-là... J'appris plus tard la vérité.

Jamais je n'avais cédé ni transmis mes droits ! Pourquoi aurais-je remis mes droits à la firme *Robot Maison,* puisque *Robot Maison* c'était moi ? Du moins, à ce que j'avais cru...

Les trois derniers documents consistaient en :

1° un certificat garantissant ma part d'actions dans l'affaire (celles que je n'avais pas données à Belle) ;

2° un chèque barré ;

3° une lettre notifiant les détails du montant du chèque, c'est-à-dire : la totalité de mon « salaire » moins les avances, trois mois de salaire pour préavis de renvoi, et une gratification de 1 000 dollars en « remerciement pour services rendus ».

Ce dernier détail était vraiment pure bonté de leur part !

En relisant cette étonnante littérature, je me rendis compte que je n'avais pas été bien malin de signer, les yeux fermés, tous les papiers que Belle me présentait. Aucun doute possible : les signatures étaient bien de moi.

Le lendemain, ayant retrouvé un peu de calme, je consultai un avocat. J'avais choisi un de ces avocats à la coule qui ne craignent pas les chemins tortueux. Tout d'abord, il écouta mes lamentations, puis il se pencha sur les documents. Quand il eut terminé sa lecture, il s'appuya au dossier de son fauteuil et prit un air contrarié. Il se noua les mains sur son estomac, resta un moment plongé dans un silence déplaisant.

— « Je vais vous donner un conseil, » dit-il finalement. « Je vous le donnerai même gratis. »

— « Heu... Oui ? »

— « Abstenez-vous de bouger. Vous n'avez aucune chance d'obtenir gain de cause. »

— « Mais il le faut. »

— « Rien à faire. Ils vous ont escroqué et spolié ? Bon. Comment pouvez-vous le prouver ? Ils ont été trop rusés pour vous prendre votre part, pour voler vos actions ou pour vous laisser sans dédommagement. Ils vous ont donné exactement ce qu'ils auraient été obligés de donner si vous aviez voulu vous séparer d'eux ou si vous aviez été congédié pour, reprenons leurs termes, désaccord sur la conduite de l'affaire. Ils vous ont donné votre dû, plus un petit millier de dollars, pour bien prouver qu'il n'y a pas de brouille entre vous. »

— « Mais je n'ai jamais eu de contrat ! Je n'ai jamais fait de transfert de droits ! »

— « Ces documents disent le contraire. Vous reconnaissez que c'est

bien votre signature qui les avalise. Avez-vous des témoins qui puissent soutenir le contraire ? »

Des témoins ? Même Jake Schmidt ignorait ce qui se passait dans le bureau. Mes seuls témoins étaient Miles et Belle...

— « Il y a cette donation d'actions. C'est la seule et unique possibilité que nous ayons de les attaquer. »

— « C'est la seule transaction que je reconnaisse dans tout le lot. J'ai fait don de ces actions à ma secrétaire. »

— « Oui, mais vous lui avez fait ce don en prévision de votre mariage. Si vous êtes à même de prouver que ce fut un cadeau de fiançailles, qu'elle le considérait comme tel en l'acceptant, vous avez le droit de l'obliger, soit à vous épouser, soit à restituer le don. A ce moment-là, vous serez à nouveau majoritaire et vous pourrez les jeter dehors. Vous avez des preuves ? »

— « Mais bon sang ! Je ne veux pas l'épouser ! Je n'en veux plus maintenant que j'ai vu ce dont elle est capable ! »

— « Cela ne concerne que vous. Revenons à l'affaire. Avez-vous des témoins, ou des lettres, ou n'importe quoi prouvant que, lorsqu'elle a accepté ce don, elle savait que vous le faisiez à votre future femme ? »

Je réfléchis. Bien sûr, j'avais des témoins ! Deux témoins Miles et Belle.

— « Vous voyez ? Vous n'avez contre eux que votre bonne foi. Et ils disposent d'une pile entière de pièces à conviction. Cela ne peut vous mener à rien. Cela pourrait même peut-être — qui sait ? — vous conduire à un internement en maison de santé. Ce ne serait pas la première fois qu'un cas de cette espèce se produit. Je ne puis que vous conseiller de chercher dans une autre branche. Vous pourriez même vous installer en concurrence : j'aimerais assez voir où peut mener cette phraséologie à condition de ne pas être obligé de l'attaquer... Ne les accusez surtout pas de complot, ils vous attaqueraient en dommages et intérêts et vous perdriez le peu qu'ils vous ont laissé. »

Dans l'immeuble qu'habitait cet avocat, il y avait un bar. J'y ai bu après avoir pris congé de lui plus d'une demi-douzaine de verres...

*
* *

Voilà les pensées qui m'occupaient, tandis que je gagnais le lieu de mon rendez-vous avec Miles. Quand notre affaire avait commencé à rapporter, il s'était mis en quête d'une petite maison dans la vallée de San Fernando, et il avait trouvé quelque chose à sa convenance. C'est donc la que je me rendis. Je me rappelai subitement que Ricky ne serait pas chez son beau-père, elle faisait un séjour au camp scout de Big Bear Lake. Je fus content de songer qu'elle ne serait pas témoin de la discussion qui ne pouvait manquer d'éclater entre Miles et moi.

Dans le tunnel de Sepulveda, il me vint à l'idée qu'il ne serait pas adroit de conserver sur moi mon certificat d'actionnaire. Je ne m'attendais pas à

être mêlé à une bagarre, à moins de la provoquer moi-même, pourtant, comme chat échaudé craint l'eau froide, j'étais méfiant.

Laisser le certificat dans la voiture ? Supposons que je sois amené au poste pour coups et blessures, on ne sait comment une discussion du genre que j'allais avoir avec Miles se terminerait ! Ma voiture serait fouillée, confisquée peut-être.

Mieux valait trouver autre chose. M'adresser mon propre certificat par la poste ne valait rien non plus. Ces temps derniers, mon courrier m'attendait poste restante à cause de mes déménagements d'hôtel en hôtel. Le meilleur moyen serait d'envoyer le papier à quelqu'un de sûr... Et la seule personne sûre était : Ricky !

Cela peut sembler baroque, de faire confiance à une représentante du sexe féminin alors qu'une autre vient de vous couper les ailes ? Mais quel rapport y avait-il entre les deux ? Aucun. J'avais connu Ricky la moitié de sa vie, et s'il y eut jamais fille droite comme un I, c'était bien elle. Pete lui faisait également confiance. Par ailleurs, elle n'avait pas de ces particularités physiques qui obnubilent les jugements masculins. Sa féminité ne dépassait pas son visage, son corps n'avait pas encore été atteint.

Quand je parvins à m'extraire du trafic intense du Sepulveda Tunnel, je bifurquai dans une rue adjacente et descendis devant un drugstore. J'y fis l'achat d'une grande et d'une petite enveloppe, d'un bloc de papier à lettres et de timbres. Voici ce que j'écrivis :

Chère Ricki-tikki-tavi (1),

J'espère te voir bientôt. En attendant, veux-tu avoir la gentillesse de garder pour moi l'enveloppe ci-jointe. C'est un secret entre toi et moi.

Je me mis à réfléchir. Si par malheur il m'arrivait quelque chose ? Un accident est vite arrivé ! Tant que ce papier serait entre les mains de Ricky, il risquait de tomber entre celles de Miles et de Belle. Il fallait empêcher cela à tout prix ! Je me rendis compte en conjecturant là-dessus que j'avais inconsciemment pris une décision en ce qui concernait le Long Sommeil : Je n'allais plus le prendre. Le fait de me retrouver la tête claire, et le souvenir du laïus du médecin m'avaient rendu ma combativité. Je ne me dégonflerais pas en m'enfuyant, je resterais pour lutter. Ce certificat était ma meilleure arme. Il me donnait le droit de vérifier leur comptabilité ainsi que toutes les affaires de la société. S'ils essayaient encore de m'interdire l'entrée des locaux, je me ferais accompagner par un avocat et un représentant du shériff dûment mandaté par la Cour.

Grâce à ce certificat, je pourrais les attaquer. Je ne gagnerais peut-être pas la partie, néanmoins je pourrais faire du scandale. Scandale susceptible de changer les projets d'achat de la compagnie Mannix ?

Valait-il donc mieux ne pas envoyer le papier à Ricky ?

Mais non, s'il m'arrivait quelque chose, je voulais que ce fût elle qui en bénéficie. Ricky et Pete étaient ma seule famille.

---

(1) Nom de la mangouste apprivoisée héroïne d'une nouvelle célèbre de Kipling.

Je poursuivis ma lettre :

Si, par hasard, je ne te revoyais pas d'ici un an, tu saurais qu'il m'est arrivé quelque chose. Dans ce cas, il faudra que tu t'occupes de Pete, si tu parviens à le trouver. Sans rien dire à personne, tu porterais l'enveloppe ci-jointe à une succursale de la Bank of America, *tu demanderais à voir le fondé de pouvoirs et tu exigerais qu'il l'ouvrît.*

Je t'embrasse. Oncle Danny.

Sur une deuxième feuille, j'écrivis :

Los Angeles, Californie,
3 *décembre* 1970.

Je dépose aux bons soins de la Bank of America, *au nom de Frederica Virginia Gentry, la liste d'actions de* Robot Maison S. A. *dont le certificat de propriété est ci-joint. Je demande à ce que la* Bank of America *remette la totalité de ce dépôt à la personne susnommée le jour de sa majorité.*

Et je signai. Cela me semblait clair. C'était le mieux que je pusse faire, sur un comptoir de drugstore, avec un phono automatique hurlant à mes oreilles. Tout reviendrait à Ricky sans que ni Miles ni Belle eussent la possibilité d'y toucher.

Si tout allait bien, il me serait facile de récupérer l'enveloppe lors de ma première rencontre avec Ricky. Je plaçai le certificat et la lettre adressée au fondé de pouvoirs dans la petite enveloppe. L'ayant cachetée, je la glissai accompagnée de ma lettre à Ricky dans la grande enveloppe, et jetai le tout dans la boîte aux lettres qui se trouvait devant le drugstore. Je remarquai que la prochaine levée avait lieu dans une vingtaine de minutes, et regagnai la voiture le cœur léger...

Ce n'était pas tant le fait d'avoir mis mes actions à l'abri que d'avoir résolu mes problèmes majeurs. Ou plutôt, sinon de les avoir résolus, de m'être décidé à les regarder en face, à ne pas leur tourner le dos et me cacher dans un coin sombre, ne pas essayer de les ignorer à l'aide de je ne sais quelle drogue d'oubli. De toute évidence, j'avais envie de voir l'an 2000, mais je pouvais aussi bien le voir sans me presser... en attendant l'âge de 60 ans ; je serais alors peut-être encore assez jeune pour apprécier les filles. Pas de précipitation. Bondir, d'un long sommeil, dans le siècle suivant ne pouvait pas satisfaire un homme normal. C'est comme d'assister à la fin d'un film sans en avoir vu le début. Ce qu'il fallait faire des trente années à venir, c'était en goûter la saveur, au fur et à mesure de leur déroulement. Ensuite, lorsque viendrait l'an 2 000, je serais en mesure de le comprendre.

En attendant, j'allais m'offrir une bagarre carabinée avec Miles et Belle. Je ne gagnerais peut-être pas la partie, mais ils sauraient qu'ils avaient été pris dans une tornade, comme le jour où Pete était entré couvert de plaies, et pourtant tête haute, avec l'air de dire : « Tu devrais voir l'autre matou ! »

Je n'attendais pas de résultats vraiment positifs de la rencontre de ce

soir. Tout ce qui pouvait en sortir serait une déclaration de guerre en bonne et due forme. Je prévoyais que je gâcherais le sommeil de Miles... il pourrait alors appeler Belle et lui gâcher le sien.

CHAPITRE III

J'arrivai chez Miles en sifflant gaiement. J'avais cessé de me tracasser au sujet de cette précieuse paire d'amis. Pendant les derniers kilomètres du trajet, il m'était venu l'idée de deux nouveaux appareils, dont chacun pouvait me rapporter une fortune. L'un était une machine à dessin fonctionnant comme une machine à écrire électrique. Rien qu'aux U. S. A., je supposais qu'il devait y avoir au moins 50 000 ingénieurs penchés quotidiennement sur des planches à dessin, et maudissant cet instrument qui vous brise les reins et vous abîme la vue. Non qu'ils n'eussent pas le goût de dessiner, ils en avaient même envie, mais physiquement, c'est trop dur.

Mon invention leur permettrait de rester assis dans un fauteuil confortable et de taper sur des touches tout en voyant apparaître un dessin au tableau surmontant le clavier. Abaisser simultanément trois touches pour faire apparaître une ligne horizontale exactement à l'endroit souhaité ; appuyer sur une autre touche et une verticale se traçait ; appuyer successivement sur deux clefs et deux autres, et c'était une ligne oblique d'une pente donnée (1).

Et même, nom d'une pipe, pour un modeste supplément, je pouvais ajouter un deuxième tableau qui permettrait aux architectes de dessiner isométriquement, en faisant apparaître une seconde image indiquant les perspectives, sans qu'il y eût à y jeter un coup d'œil. Il y avait encore moyen de régler l'instrument afin qu'il établit aussitôt les plans et les élévations à partir de cette seconde figure.

La beauté de la chose était qu'on la fabriquerait avec des éléments standard dont la plupart se trouveraient aisément dans des boutiques de radio ou d'appareils photographiques, à l'exclusion du clavier de contrôle. Pour ce dernier, j'étais persuadé qu'en me servant d'une machine à écrire électrique, en lui arrachant les tripes et en branchant ses touches sur d'autres circuits, je parviendrais au résultat voulu. Il me faudrait un mois de travail pour établir l'original, six semaines pour détecter les défauts imprévus...

Cette idée-là, je l'enfouis au fond de ma mémoire avec la certitude que je la réaliserais et qu'elle se vendrait bien.

Mais la véritable raison de ma bonne humeur était que j'avais trouvé le moyen de surclasser le Robot à Tout Faire. J'en connaissais davantage sur son compte que quiconque le pourrait jamais, même en l'étudiant une année entière. Ce que les autres ne pouvaient savoir, ce que l'étude même de mes plans ne permettait pas de deviner, c'était qu'il y avait au moins

---

(1) Rendons hommage à l'imagination de Heinlein. L'invention qu'il décrit ici, dans un roman écrit en 1956, vient d'être effectivement mise au point il y a quelques mois aux U.S.A. ! Il s'agit du *robotrast*, table à dessiner électronique automatique, réalisée sous forme de prototype par la Société Parker.

une autre alternative pour chaque choix que j'avais fait, chacun de ceux-ci ayant été établi en fonction d'un appareil considéré en permanence comme un domestique modèle. Tout d'abord, je pouvais supprimer la restriction consistant à le faire vivre dans un fauteuil roulant électrique. A partir de là, je pouvais entreprendre n'importe quoi, à ceci près qu'il me faudrait toujours employer les tubes mnémoniques Thorsen (Miles ne pourrait m'empêcher de les utiliser, puisqu'ils étaient disponibles sur le marché pour n'importe quelle personne démangée par la maladie de la cybernétique).

La machine à dessiner pouvait attendre. J'allais me mettre d'abord au travail sur l'automate complet, capable d'accomplir *tout* ce qu'un homme est en mesure de faire, pour autant qu'il puisse se passer d'un jugement humain.

Et puis non, j'établirais d'abord une machine à dessiner, et je m'en servirais pour dessiner le Robot Universel.

Ce serait un chef-d'œuvre, un champion qui surclasserait mon soi-disant Robot à Tout Faire avant même que ce dernier fût mis en fabrication... Avec un peu de veine, je les ruinerais et ils viendraient me supplier de les reprendre avec moi. Ah ! ils avaient voulu tuer la poule aux œufs d'or ?...

La maison de Miles était éclairée et son automobile était dans l'allée. Je parquai ma voiture devant la sienne en disant à Pete, qui était assis à côté de moi :

— « Tu vas rester ici et protéger la voiture, mon gars. S'il y a danger, tu pousses trois cris et tu te lances dans le combat à mort. »

— « *Rrrnon !* »

— « Si je t'emmène à l'intérieur, tu seras obligé de rester dans le sac.

— « *Pfff !* »

— « Cesse de discuter ! Si tu tiens à m'accompagner, entre dans le sac. »

D'un bond, Pete s'y fourra.

Miles m'ouvrit la porte. Nul de nous ne tendit la main à l'autre. Il me fit entrer dans le living-room et désigna une chaise.

Belle était là. Je ne m'attendais pas à la rencontrer, mais je suppose que sa présence était à prévoir. Je lui lançai un coup d'œil et grimaçai un sourire.

— « Quelle surprise, de vous trouver ici ! Ne dites pas que vous êtes revenue de Mojave rien que pour le plaisir de me parler ? » (Oh ! je suis un véritable boute-en-train, quand je commence à me déchaîner ! Il faut me voir dans les surprises-parties m'affubler de chapeaux de femme !)

Belle fronça les sourcils.

— « N'essayez pas d'être drôle, Dan. Dites ce que vous avez à dire, et partez. »

— « Ne me bousculez pas. Je trouve cette réunion on ne peut plus charmante. Mon ex-associé... mon ex-fiancée... Tout ce qui nous manque est notre ex-affaire. »

— « Voyons Dan, n'adoptez pas cette attitude, » dit Miles d'un ton

supérieur. « Nous avons agi pour votre bien. Et vous pouvez reprendre votre travail quand il vous plaira. Je serais ravi que vous reveniez. »

— « Pour mon bien, vraiment ? Ça me rappelle ce qu'on dit au voleur en le pendant. Quant à revenir... Qu'en pensez-vous, Belle ? Est-ce que je dois revenir ? »

Elle se mordit la lèvre.

— « Si Miles est de cet avis, bien entendu. »

— « Et dire qu'hier seulement c'était : « Si Dan est de cet avis, bien entendu »... Mais voilà, tout change, n'est-ce pas ? Telle est la vie ! Et je ne reviens pas, les enfants, cessez de vous tracasser. Je ne suis venu ici ce soir que pour découvrir quelque chose. »

Miles lança un coup d'œil à Belle.

— « C'est-à-dire ? » répliqua-t-elle.

— « D'abord, lequel de vous deux a monté le coup ? Ou l'avez-vous fait à deux ? »

— « Voilà une vilaine façon de voir les choses, » dit lentement Miles. « Ça ne me plaît pas du tout. »

— « Allons, allons, ne faites pas la petite bouche. Si l'expression est vilaine, l'acte l'est dix fois plus. J'entends le faux contrat, les faux qui vous remettent les droits de mes inventions. Cela relève du crime fédéral, Miles. Je crois qu'en haut lieu, on jette un coup d'œil tous les quinze jours sur la marche de notre affaire. Je n'en suis pas certain, mais sans doute le FBI me renseignera-t-il. Demain, » ajoutai-je en le voyant réagir.

— « Vous n'allez pas commettre la sottise de soulever des difficultés, Dan ? »

— « Des difficultés ? Je vais en soulever tant et plus, devant les tribunaux civils et criminels. Vous allez être occupés au-delà du possible. A moins que vous ne donniez votre accord sur un point. Mais j'ai oublié de mentionner votre troisième peccadille : le vol de mes notes et de mes dessins concernant le Robot à Tout Faire, ainsi que du propotype lui-même. »

— « Il ne peut être question de vol, » lança Belle, « vous travailliez pour le compte de la compagnie. »

— « Vraiment ? J'ai travaillé dessus le plus souvent la nuit. Et je n'ai jamais été un employé, vous le savez fort bien tous deux. Je touchais de quoi vivre sur les bénéfices rapportés par mes participations. Que va dire la Mannix quand je déposerai une plainte alléguant que les modèles dont ils désiraient se rendre acquéreurs n'ont jamais appartenu à la compagnie, mais qu'ils m'ont été volés ? »

— « C'est ridicule, » cria Belle, « vous travailliez pour la compagnie. Il y a un contrat pour le prouver. »

Je me détendis en éclatant de rire.

— « Voyons, les enfants ! Gardez vos mensonges pour le tribunal où vous serez appelés à témoigner. Il n'y a personne ici que nous trois. Ce que je voudrais savoir est ceci : de *qui* est venue l'idée ? Je sais déjà comment cela a été mis au point. Vous, Belle, vous m'apportiez des papiers à signer. S'il y en avait plus d'un, vous aviez l'habitude d'attacher les copies à la

première feuille pour me simplifier la tâche, évidemment, vous avez toujours été une secrétaire modèle ! — et tout ce que j'apercevais des feuilles de dessous était la place réservée à ma signature. A présent j'ai compris que vous avez glissé quelques atouts dans vos piles méticuleuses. Je sais donc que vous êtes l'instrument d'exécution de l'abus de confiance, Miles n'en a pas eu l'occasion ; Miles n'est même pas capable de taper convenablement ! Mais lequel de vous deux a rédigé ces documents que vous vous êtes arrangés pour me faire signer ? Vous ? Je ne le crois pas, à moins que vous n'ayez des connaissances légales dont vous ne vous étiez pas vantée. Alors, qu'en dites-vous, Miles ? Une simple sténo est-elle capable de pondre si parfaitement cette merveilleuse clause numéro sept ? Ou cela requiert-il un avocat ? *Vous,* Miles, par exemple ? »

Le cigare de Miles s'était éteint, depuis déjà pas mal de temps ; il le sortit de sa bouche, le contempla et dit en pesant ses mots :

— « Dan, mon ami, si vous espérez nous faire faire des aveux spécieux, vous n'êtes pas dans votre bon sens. »

— « Oh ! Assez de tergiversations ! Nous sommes seuls ! Vous êtes tous les deux coupables. Pourtant, j'aimerais croire que c'est cette Dalila qui est venue vous trouver avec toute l'affaire dûment empaquetée et vous a tenté dans un moment de faiblesse. Mais je sais bien que ce n'est pas vrai. A moins que Belle ne soit elle-même avocate, vous êtes tous deux coupables, complices avant et après. Vous, Miles, avez rédigé les documents, et Belle les a tapés et a manœuvré pour que je les signe. C'est ça ? »

— « Ne répondez pas, Miles ! »

— « Evidemment, que je ne répondrai pas, » acquiesça Miles. « Il y a peut-être un magnétophone caché dans ce sac. »

— « Voilà, en effet, ce que je devrais avoir, mais ce n'est pas le cas. »

J'ouvris le haut du sac, et Pete sortit la tête.

— « Tu notes tout, Pete ? Attention à ce que vous dites, messieurs et mesdames, Pete est doté d'une mémoire d'éléphant. Non, je n'ai pas apporté de magnétophone, je ne suis que Dan Davis, crâne de piaf, qui ne prévoit jamais rien. J'avance cahin-caha en faisant confiance à mes amis... comme je vous ai fait confiance à vous deux. Belle est-elle avocate, Miles ? Ou est-ce vous qui avez un beau jour réfléchi à tête reposée à la manière dont vous m'embobineriez dans cette escroquerie aux apparences de légalité ? »

— « Miles, » interrompit Belle, « il est assez adroit pour avoir fabriqué un magnétophone de la taille d'un paquet de cigarettes. Il n'est peut-être pas dans le sac, il l'a peut-être sur lui. »

— « Voilà une excellente idée, Belle ! La prochaine fois, j'en aurai un. »

— « Je m'en rends parfaitement compte, ma chère, » répondit Miles. « Et s'il le possède, vous vous exprimez bien légèrement. Pesez vos mots. »

Belle répondit d'un mot dont j'ignorais qu'elle fît usage. Mes sourcils grimpèrent :

— « Vous en êtes déjà aux amabilités ? Déjà la brouille entre les voleurs ? »

Je fus ravi de voir que Miles commençait à perdre sa belle humeur.

— « Attention à votre langue, Dan, si vous tenez à votre santé. »

— « Tch, tch ! Je suis plus jeune que vous, et je me suis entraîné très récemment au judo. Non, vous n'êtes pas homme à tirer sur un autre... vous êtes plutôt homme à gruger avec de faux documents. Voleurs, ai-je dit, et je répète, voleurs ! Voleurs et menteurs, tous les deux. »

Je me tournai vers Belle. « Cher ange, mon père m'a appris à ne jamais traiter une dame de menteuse. Mais vous n'êtes pas une dame. Vous êtes une menteuse, une voleuse et une putain. »

Belle devint rouge vif et me lança un regard d'où toute beauté avait fui, pour laisser voir la bête sousjacente.

— « Miles, » siffla-t-elle, « allez-vous rester là sans bouger et tolérer qu'il ... »

— « Doucement, » lui dit Miles, « ses grossièretés sont calculées pour nous énerver et nous faire dire des choses que nous regretterions. Ce que vous avez failli faire, d'ailleurs. Taisez-vous donc. »

Belle se tut, mais son visage garda un air farouche.

« J'ai toujours été un homme pratique, Dan, du moins je l'espère. Avant que vous ne quittiez la firme, j'ai essayé de vous faire entendre raison ; dans notre arrangement, j'ai tenté d'agir de manière à ce que vous acceptiez l'inévitable sans vous rebiffer. »

— « A ce que j'accepte de me laisser violenter sans protester, voulez-vous dire. »

— « Si vous voulez. Je reste partisan d'un arrangement à l'amiable. Vous serez dans l'incapacité de gagner quoi que ce soit devant les tribunaux. Cependant, comme avocat, je sais qu'il vaut toujours mieux demeurer hors des tribunaux plutôt même que de gagner. Quand la chose est possible. Vous avez dit, il y a un moment, qu'il y a une chose susceptible de vous calmer ? Si vous voulez me faire part de ce dont il s'agit, peut-être nous sera-t-il possible de trouver un terrain d'entente. »

— « J'allais y venir. Vous ne pouvez pas le faire, néanmoins, il vous sera peut-être possible d'y contribuer. C'est simple. Obtenez de Belle qu'elle me rende le stock d'actions que je lui ai assignées comme cadeau de fiançailles. »

— « Non ! » s'écria Belle.

— « Je vous ai dit de vous tenir tranquille, » lui dit Miles.

Je regardai Belle.

— « Pourquoi non, mon ex-chérie ? Comme disent les avocats, j'ai pris avis sur ce point. Et voici ce qu'on m'a dit : puisque ce don fut fait en considération de notre projet de mariage, ce n'est pas moralement mais bien légalement que vous êtes tenue de me les restituer. Car ce ne fut pas un don « gratuit ». Cela constituait ma part d'un échange dont votre part ne fut jamais remplie, c'est-à-dire que je ne reçus pas ce que j'étais appelé à recevoir : à savoir votre agréable personne. Il vous faut donc restituer. A moins que vous n'ayez encore changé d'idée et soyez à présent prête à m'épouser ? »

Elle ne me cacha pas ni où ni comment je pouvais m'attendre à l'épouser.

Miles intervint d'un ton las.

— « Vous ne faites qu'envenimer les choses, Belle. Ne comprenez-vous pas qu'il essaye de nous faire sortir de nos gonds ? Si c'est bien ce que vous espérez, Dan, il ne vous reste qu'à partir. J'admets que si les circonstances étaient telles que vous venez de le dire, vous auriez un argument valable. Mais elles ne le sont pas. Vous avez remis ce lot d'actions contre valeur encaissée. »

— « Hein ? Quelle valeur ? Où est le reçu ? »

— « Le reçu n'est pas nécessaire. Ce fut un don pour services rendus à la compagnie. Services dépassant son emploi. »

Je demeurai bouche bée.

— « Quelle merveilleuse théorie ! Voyons, mon vieux Miles, si c'était pour services rendus à la compagnie et non à moi personnellement, vous auriez été au courant et il eût été normal que vous lui donniez le même montant, car enfin, nous partagions les bénéfices par moitié, ceci malgré le fait que je détenais, ou croyais détenir la majorité. Ne me dites pas que vous avez donné à notre chère amie un lot d'actions d'égale valeur ? »

Je les vis échanger un regard, et fus envahi d'une folle certitude.

« Peut-être, en effet, l'avez-vous fait ! Je parie que le cher trésor vous en a persuadé. Sans cela, elle n'aurait pas marché dans cette combine. Si oui, vous pouvez parier qu'elle a aussitôt fait dûment enregistrer le transfert. Les dates prouveront que *moi,* je lui ai fait ce don le jour même de nos fiançailles. Elles furent annoncées dans le *Desert Herald,* alors que *vous* lui avez remis votre lot au moment où vous m'avez glissé une peau de banane sous le talon pour me faire tomber. Tout cela sera évident. Peut-être bien qu'un juge me croira finalement... Qu'en dites-vous, Miles ? »

Je leur en avais fichu un sale coup. Oui, un sale coup ! En observant la façon dont ils pâlissaient, je sus que je venais de toucher au point faible, de découvrir le seul et unique fait qu'ils ne pourraient expliquer, celui que je n'étais pas censé connaître. Je les pressai donc en faisant une supposition téméraire. Téméraire ? Non, logique.

« Quel est le montant du lot, Belle ? Le même que celui que vous avez obtenu de moi lors de nos « fiançailles » ? Vous avez fait davantage pour lui, vous devriez avoir touché plus. »

Je me tus brusquement.

« Dites donc, il m'avait bien semblé bizarre que Belle fût venue jusqu'ici rien que pour me parler, étant donné qu'elle a ce trajet en horreur. Peut-être n'avez-vous pas eu à le faire, ce trajet ? Peut-être étiez-vous déjà sur place ? Avez-vous une liaison, tous les deux ? Ou bien devrais-je dire : êtes-vous fiancés ? A moins que vous ne soyez déjà mariés ?» Je réfléchis un moment. « Oui, je parie que c'est ça ! Vous êtes mariés ! Miles n'est pas aussi innocent que moi ! Je parie ma deuxième chemise, Miles, que vous n'auriez jamais fait un don pareil simplement contre une *promesse* de mariage. Mais vous auriez pu le faire par contre comme cadeau de mariage — à condition de conserver le droit de vote impliqué par la possession de ces actions. Ne vous donnez pas la peine de me

répondre. Dès demain je me mets à la recherche des faits précis. Je les trouverai dans les registres officiels. »

Après un regard à Belle, Miles dit :

— « Ne perdez pas votre temps. Je vous présente ma femme. »

— « Vraiment ? Mes meilleurs vœux. Vous vous méritez, vous êtes dignes l'un de l'autre. Et maintenant, à propos de ma part d'actions, puisque Mrs. Gentry, de toute évidence, ne peut m'épouser, il me semble... »

— « Ne soyez pas ridicule, Dan. Votre théorie absurde a été démontée par mes soins. J'ai effectivement transféré un lot d'actions au nom de Belle, comme vous l'aviez fait vous aussi. Pour le même motif : services rendus à la compagnie. Ainsi que vous l'avez fait remarquer, tout a été enregistré. Belle et moi nous sommes mariés voici une semaine ; néanmoins, les actions ont été enregistrées à son nom depuis pas mal de temps. Vous pourrez vérifier. Il n'y a pas de faille. Elle a reçu un lot d'actions de chacun de nous en reconnaissance de sa haute valeur pour la compagnie. Ensuite, vous avez rompu avec elle et, après votre départ de la compagnie, nous nous sommes mariés. »

Ceci était un coup pour moi. Miles était bien trop malin pour avancer un mensonge que je pourrais facilement démonter. Pourtant il y avait là un je ne sais quoi qui ne sonnait pas juste, quelque chose que je n'avais pas encore découvert.

— « Où et quand vous êtes-vous mariés ? »

— « A Santa Barbara, à la salle des mariages, jeudi dernier. Ceci ne vous regarde d'ailleurs pas. »

— « C'est possible. A quelle date a été fait le transfert des actions ? »

— « Je ne sais pas exactement. Si cela vous intéresse, vous n'avez qu'à consulter les registres. »

Fichtre non, cela ne sonnait pas juste ! Il n'avait certainement pas fait le transfert *avant* d'être lié à Belle. J'en étais convaincu. Cela ne lui aurait pas ressemblé.

— « Je suis en train de me demander, Miles... Si je faisais faire des recherches par un détective, on pourrait découvrir que vous vous êtes mariés avant le jeudi dont vous parlez. Par exemple à Yuma ? Ou à Las Vegas ? A moins que vous n'ayez fait un saut jusqu'à Reno lors de votre voyage à deux dans le Nord au sujet de nos contributions ? Il se pourrait que l'on retrouve trace de ce mariage, il se pourrait que la date du transfert d'actions et la date des soi-disant remises à la firme de mes droits d'invention fassent un effet saisissant. Non ? »

Miles ne broncha pas, il ne lança même pas un regard vers Belle.

Quant à Belle, son expression n'aurait pu être plus haineuse après un mauvais coup bien placé. Pourtant, tout semblait s'enchaîner ; je décidai de pousser à fond mes hypothèses.

— « J'ai été très patient avec vous, » dit simplement Miles, « j'ai essayé d'être conciliant. Cela ne m'a rapporté que des injures. Aussi me semble-t-il qu'il est temps pour vous de partir. Sans quoi je vais me voir dans l'obligation de vous jeter dehors, vous et votre chat rongé de puces. »

— « Bravo ! » m'écriai-je. « Voilà la première parole d'homme que

vous prononcez ce soir. Mais il vaut mieux ne pas traiter Pete de chat rongé de puces, il comprend très bien et est capable de vous estropier. OK, ex-ami, je m'en vais. Mais auparavant, je tiens à faire une petite annonce, elle sera courte. Probablement la dernière chose que j'aurai à vous dire. D'accord ? »

— « Bon. Allez-y, mais soyez bref. »

— « Miles, » jeta Belle, « il faut que je vous parle. »

Il lui fit signe de se taire sans la regarder.

— « Allez-y. Soyez bref. »

— « Il est probable que vous n'avez pas envie d'entendre ce que je vais dire, » dis-je à Belle. « Je vous suggère de sortir. ».

Bien entendu, elle resta. J'y tenais.

« Je ne dirai pas que je vous en veux vraiment, Miles. Les choses qu'un homme est capable de faire pour une femme indigne sont incroyables. Si Samson et Marc Antoine se sont montrés vulnérables, pourquoi ne le seriez-vous pas également ? Au fait, au lieu de vous en vouloir je devrais vous être reconnaissant. Peut-être le suis-je un peu... Par ailleurs, je vous plains. » Je fis un geste vers Belle. « A présent elle est tout à vous, elle est votre souci exclusif. Alors qu'elle ne m'a coûté à moi qu'un peu d'argent et une perte provisoire de ma tranquillité intérieure, que va-t-elle vous coûter à vous ? Elle m'a trompé, elle est même parvenue à vous convaincre, vous mon meilleur ami, de me tromper. Combien de temps faudra-t-il pour qu'elle vous trompe *vous ?* Une semaine ? Un mois ? Un an peut-être ? Mais aussi sûr que le chien revient à ses ordures... »

— « Sortez ! » hurla Miles, et je ne doutai pas qu'il pensait comme j'avais dit.

— « Nous partons. Je vous plains, mon vieux. Nous avons tous deux commis une erreur, la faute en est autant à moi qu'à vous. Mais vous allez la payer à vous seul. Et c'est assez idiot... ce ne fut au départ qu'une erreur bénigne... »

— « Qu'entendez-vous par là ? » Il se laissait gagner par la curiosité.

— « Nous aurions dû nous demander pourquoi une femme si chic, belle et compétente, et si pleine de vitalité, consentait à accepter un travail si mal rémunéré. Si nous avions pris ses empreintes digitales, ainsi que le font les grandes maisons, si nous avions fait une enquête sur ses antécédents, nous ne l'aurions peut-être pas engagée... et nous serions encore associés. »

Encore un sale coup à leur adresse ! Miles dévisagea sa femme, et elle... elle eut l'air d'un rat coincé... Si tant est qu'un rat puisse être bâti comme Belle.

Je ne pus me priver de la joie de continuer. Allant vers Belle, je déclarai :

— « Voilà, Belle. Si je fais examiner un verre dont vous vous êtes servie... que découvrira-t-on ? Que vous êtes recherchée par la police ? Que vous êtes une spécialiste en matière d'escroqueries ? De chantage ? Vous épousez les gogos pour leur argent ? Miles est-il légalement votre mari ? »

Je tendis la main pour prendre le verre dans lequel elle avait bu.

D'un geste sec, Belle le fit tomber à terre.

Miles se mit à hurler après moi.

Je me rendis compte subitement que j'étais allé un peu loin. Comment avais-je été assez fou pour m'aventurer dans ce repaire d'animaux dangereux sans être armé ? De plus, je commis la faute la plus grave que puisse commettre un dompteur : je leur tournai le dos. Miles hurla, je me tournai vers lui, Belle empoigna son sac... je me souviens d'avoir pensé que c'était un drôle de moment pour prendre une cigarette !

A ce moment-là, je sentis la morsure d'une aiguille.

Tandis que mes genoux mollissaient et que je glissais vers le tapis, je n'eus qu'une idée : comment Belle pouvait-elle me faire une chose pareille ? Au fin fond du fond, je croyais encore en elle...

CHAPITRE IV

Je ne fus pas tout à fait inconscient. Comme la drogue m'envahissait — elle agit plus vite encore que la morphine — je me sentis pris de vertige, plongé dans un état de vacuité. Sans plus. Miles cria quelque chose à Belle et m'empoigna par la taille tandis que mes genoux se pliaient. Il me traîna vers une chaise sur laquelle je m'affalai et le vertige passa.

Je restais éveillé, mais une partie de moi était morte. A présent, je sais de quoi ils se sont servis : la « drogue des zombies ». La réponse de l'oncle Sam au « lavage de cerveau ». Pour autant que je sache, nous ne nous en sommes jamais servis sur un prisonnier, mais on a mis la main dessus lors des recherches sur le « lavage de cerveau » et elle existait, illégale mais efficace. C'est du même produit que l'on se sert actuellement dans les psychanalyses accélérées, mais je crois qu'il faut un permis spécial au psychanaliste pour l'utiliser.

Dieu sait comment Belle se l'était procurée. Mais Dieu sait combien de gogos elle avait à sa disposition.

Ce n'est d'ailleurs pas à cela que je pensais alors. Je ne pensais à rien du tout. J'étais tassé sur la chaise, aussi passif qu'un légume. J'entendais tout, je voyais tout, mais même si une femme nue avait traversé la pièce, je n'aurais pas levé les yeux pour suivre son image une fois sortie de mon champ visuel.

A moins d'en avoir reçu l'ordre.

Pete sortit de son sac et vint près de moi pour me demander ce qui se passait. Comme il ne recevait pas de réponse, il se mit à se faire les griffes sur mes jambes en insistant. Le silence seul accueillant ses manèges, il me grimpa sur les genoux, me posa ses pattes de devant sur la poitrine et, me regardant de près, exigea d'être mis au courant.

Je ne répondais toujours pas ; il se mit alors à grogner et à pousser des cris.

Ce qui porta sur lui l'attention de Miles et de Belle.

En me déposant sur la chaise, Miles avait dit :

— « Voilà ce que vous avez réussi ! Etes-vous devenue folle ? »

— « Gardez votre sang-froid, mon vieux, » rétorqua Belle. « Nous allons lui régler son sort une fois pour toutes. »

— « Quoi ? Si vous vous imaginez que je vais prêter la main à un meurtre... »

— « Oh, la ferme ! Ce serait la chose logique à faire, mais vous n'avez pas assez de tripes. Heureusement, avec cette drogue, ce ne sera pas nécessaire. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Il est à nous, maintenant. Il fera ce que je lui dirai de faire. Il ne nous causera plus d'ennuis. »

— « Mais, bon Dieu, Belle, vous ne pouvez pas le garder toujours sous l'effet de cette drogue. »

— « Cessez de parler comme un avocat. J'en connais les effets, vous pas. Quand il sortira de ce coma, il fera ce que je lui aurai ordonné de faire. Je vais lui ordonner de ne pas nous poursuivre, et il ne nous poursuivra pas. Je lui ordonnerai de ne plus mettre son nez dans nos affaires, il nous fichera la paix. Si je lui dis d'aller à Tombouctou, il ira. Si je lui dis d'oublier toute cette scène, il l'oubliera, mais il n'en exécutera pas moins les ordres donnés dans l'intervalle. »

Je l'écoutais, et comprenais ses paroles, mais sans y prendre aucun intérêt. Si l'on avait crié : « Au feu ! », j'aurais compris également, mais toujours sans réagir.

— « Je n'en crois rien, » fit Miles.

— « Vraiment ? » Elle lui lança un étrange regard. « Pourtant, vous devriez. »

— « Hein ? Pourquoi ? Que voulez-vous dire ? »

— « Laissez tomber. Cette drogue fonctionne à merveille, mon ami. Mais d'abord, il nous faut... »

C'est à ce moment-là que Pete se mit à pousser des clameurs. On n'entend pas souvent hurler un chat. On peut passer une vie entière sans l'avoir entendu. Ils ne le font jamais quand ils se battent, quel que soit le mal qu'ils encaissent. Ils ne le font pas pour une simple contrariété. Un chat ne hurle qu'en cas de détresse extrême, lorsque la situation est absolument insupportable et que tout ce qui reste à faire est de hurler.

Cela fait penser aux gémissements des sorcières annonçant la Mort. Aussi peut-on à peine les supporter, on a les nerfs touchés à vif.

— « Ce damné chat ! » cria Miles. « Il faut le chasser d'ici. »

— « Tuez-le ! » jeta Belle.

— « Hein ? Vous êtes toujours excessive, Belle. Dan ferait plus de drame pour ce triste animal que si nous lui avions ôté jusqu'à son dernier penny. Voyons... »

Il ramassa le sac de Pete.

— « Je le tuerai moi-même, » s'écria Belle. « Il y a des mois que j'ai envie de tuer cette sale bête ! »

D'un regard circulaire, elle chercha une arme et la découvrit sous forme d'un tisonnier posé près de la cheminée. Elle s'élança et l'empoigna.

Miles ramassa Pete et essaya de le faire entrer dans le sac. « Essaya » est le mot juste. Pete n'aime être ramassé que par Ricky ou moi. Or je ne m'y risquerais pas moi-même pendant qu'il hurle sans avoir entrepris de sérieuses négociations préliminaires. Un chat émotionné est aussi intouchable que le mercure. Et même dans son état normal, Pete n'eût pas toléré d'être soulevé par la peau du cou.

Il enfonça ses griffes dans l'avant-bras de Miles et ses dents dans le gras du pouce. Miles poussa un cri et le lâcha.

— « Mais écartez-vous donc ! » hurla Belle, qui s'élança avec le tisonnier.

Les intentions de Belle étaient claires. Elle possédait l'arme et la force nécessaires. Mais elle manquait d'habitude dans la manipulation de son arme, tandis que Pete connaissait fort bien les siennes. Il plongea sous la virago et lui lacéra les deux jambes. Belle poussa un hurlement et lâcha le tisonnier.

Je n'ai pas très bien vu la suite. Je regardais droit devant moi, la plus grande partie du living-room était dans mon champ visuel, mais je ne pouvais voir ailleurs sans en avoir reçu l'ordre. C'est donc « au son » que j'ai deviné la succession des événements, sauf pour le bref épisode pendant lequel ils traversèrent mon champ visuel, avec une brusquerie incroyable : d'abord deux personnes à la poursuite d'un chat, puis, presque simultanément, deux personnes poursuivies par l'animal. A part cette courte scène, j'eus conscience de la bagarre grâce à des bruits de chutes et de courses, des cris, jurons et gémissements.

Je ne crois pas qu'ils l'aient jamais seulement effleuré.

Ce qui m'arriva de pis cette nuit-là, celle de la plus belle heure de Pete, celle de sa plus grande bataille et de sa plus grande victoire, fut non seulement de n'en pas voir tous les détails, mais d'être totalement incapable d'en apprécier le moindre épisode.

Je voyais, j'entendais, mais sans pouvoir y prendre intérêt. Au point culminant, je fus d'un silence passif.

Je m'en souviens à présent, et ressens les émotions non éprouvées alors. Mais ce n'est pas la même chose ; je suis à jamais lésé, comme celui qu'on a drogué pendant son voyage de noces.

Les chutes et les imprécations cessèrent subitement, et Miles et Belle reparurent dans le living-room.

— « Qui a laissé la porte coulissante déverrouillée ? » demanda Belle.

— « Vous même. Ne nous cassez plus les pieds avec vos histoires. Ça suffit comme ça. »

Miles avait du sang sur le visage et sur les mains ; il tamponnait, sans soulagement, ses profondes égratignures. Il avait dû tomber, cela se voyait à ses vêtements, et sa veste était fendue dans le dos.

— « Du diable si je me tais ! Y a-t-il un fusil dans la maison ? »

— « Hein ? »

— « Je vais tuer ce sale chat. »

L'état de Belle était encore plus lamentable que celui de Miles, sa peau étant plus à découvert que celle de l'homme. Ses bras, ses jambes, ses

épaules... On pouvait être certain qu'il se passerait un temps assez long avant qu'on la vît s'aventurer à arborer une robe décolletée ; et à moins de soins très rapides, elle allait garder des cicatrices. Elle avait l'air d'une harpie sortant d'une bagarre avec ses sœurs.

— « Asseyez-vous ! » lui dit Miles.

— « Je vais tuer ce chat, » insista-t-elle.

— « Eh bien, ne vous asseyez pas, allez vous laver ! Je vais vous panser et vous en ferez autant pour moi. Je vous en prie, oubliez ce chat. Nous nous en sommes débarrassés. »

Belle eut une réponse que je ne saisis pas, mais Miles avait compris, puisqu'il répondait.

— « Vous en êtes une aussi ! Ecoutez, Belle, même si j'avais un fusil — je ne dis pas que ce soit le cas — et que vous vous mettiez à tirer, que vous touchiez ou non cette bête, nous aurions la police sur notre dos en quelque minutes... Est-ce là ce que vous voulez ? Avec *celui-là* chez nous ? Et si vous sortez de la maison ce soir sans arme, il est probable que cette bête serait capable de vous tuer ! » Il poussa un grognement de colère. « Il devrait y avoir une loi contre les propriétaires d'animaux de ce genre. C'est un vrai danger public... Ecoutez-le ! »

On entendait Pete arpenter les pourtours de la maison. A présent il ne hurlait plus, il lançait de temps en temps son cri de guerre invitant les deux autres à sortir, seuls ou en groupe, armés ou non. Belle écouta et frémit.

— « Ne vous tracassez pas, » murmura Miles, « il ne peut pas entrer. J'ai non seulement fermé la porte coulissante que vous aviez laissé ouverte, mans j'ai verrouillé la porte d'entrée. »

— « C'est bon, faites comme vous voudrez. »

Miles vérifia les fermetures des fenêtres. Puis Belle quitta la pièce et il la suivit. Quelque temps après leur départ, Pete se tut. Je ne sais combien de temps ils demeurèrent absents, le temps ne signifiant rien pour moi.

Belle revint la première. Son maquillage et sa coiffure étaient impeccables. Elle portait une robe à manches longues et à encolure montante. Elle avait remplacé ses bas déchiquetés. A l'exception de quelques petites bandes de sparadrap sur son visage, elle ne gardait nulle trace de la bataille. Sans cette expression dure sur son masque, et en d'autres circonstances, je me serais délecté à la contempler.

Elle se dirigea vers moi et m'ordonna de me lever. J'obéis. D'une main experte, elle me fouilla sans oublier la poche à montre, les poches de chemise, et une poche en diagonale à gauche dans la doublure de la veste. Ses trouvailles ne furent pas brillantes. Mon portefeuille et un peu d'argent, mes papiers d'identité, mon permis de conduire, diverses clefs, un peu de monnaie, un petit inhalateur portatif et le bric-à-brac qu'on trouve dans toute poche masculine. Elle trouva également le chèque barré qu'elle m'avait expédié elle-même. Elle le retourna, lut l'endossement que j'y avais fait et eut l'air étonnée.

— « Qu'est-ce que c'est que ça, Dan ? Vous contractez des assurances ? »

— « Non. »

Je ne pouvais répondre davantage, car donner une réponse à la dernière question posée était tout ce dont j'étais capable.

Elle fronça les sourcils et posa le chèque auprès de mes autres affaires. A ce moment-là, elle vit le sac de Pete et se souvint probablement de la poche intérieure. Elle le ramassa et l'ouvrit.

Immédiatement, elle découvrit les duplicata des formulaires que j'avais signés pour la *Mutual Assurance Co*. Elle s'assit et se mit à les lire. Je demeurai là où elle m'avait laissé, tel un mannequin de tailleur attendant d'être rangé.

Bientôt Miles fit son entrée, vêtu d'un peignoir de bain, de pantoufles et d'une respectable quantité de gaze maintenue par du sparadrap. Il avait l'air d'un poids moyen de quatrième catégorie dont le manager a accepté un match dans lequel son poulain est voué à la « pile ». Sur son crâne chauve, il portait un pansement circulaire. Pete l'avait probablement atteint pendant sa chute.

Belle leva les yeux et lui fit signe de se taire en indiquant la liasse de papiers qu'elle parcourait. Il s'installa et se mit à lire. Il l'eut vite rattrapée et termina sa lecture par-dessus son épaule.

— « Ça change tout, » dit-elle enfin.

— « Pire que ça ! Cet engagement est pour le 4 décembre, c'est-à-dire demain. Ce type est aussi brûlant que le désert de Mojave à midi. Il faut nous en débarrasser ! » Il jeta un coup d'œil à la pendule. « Ils vont le faire rechercher dès demain matin. »

— « Vous attrapez toujours la chair de poule quand le vent tourne. Au contraire, ceci est une veine ! Oui, c'est le meilleur coup de veine que nous puissions espérer. »

— « Expliquez-vous, je ne comprend pas. »

— « La drogue des zombies, malgré ses qualités, laisse à désirer. Supposez que vous endormiez quelqu'un à l'aide de cette drogue et que vous lui ordonniez sa conduite à venir. Bon. Il s'exécute. Mais que savez-vous sur l'hypnotisme ? »

— « Pas grand-chose. »

— « Connaissez-vous quoi que ce soit en dehors de la loi, mon mignon ? Vous n'avez aucune curiosité. Un commandement post-hypnotique (c'est à cela que ceci correspond) peut entrer et entre pour ainsi dire toujours en contradiction avec les envies réelles du sujet. Cela peut éventuellement le mener aux mains des psychiatres. S'il a affaire à un bon psychiatre, il y a de fortes chances pour que celui-ci découvre le pot aux roses. Il y a donc une possibilité que Dan aille chez un psychiatre et se trouve délivré des ordres que je lui aurai transmis. Si cela advenait, il ne manquerait pas de nous causer de graves ennuis. »

— « Mais bon sang ! Vous m'avez affirmé que cette drogue était sans défauts. »

— « Diable, très cher, il faut prendre des risques avec tout ce que l'on veut entreprendre dans la vie. C'est cela qui la rend amusante ! Voyons, laissez-moi réfléchir. » Au bout d'un moment, elle enchaîna : « La chose la

plus sûre est de le laisser mettre à exécution son projet de Long Sommeil. Il ne nous dérangera pas plus que s'il était mort. Et nous ne prendrions ainsi aucun risque. Au lieu de lui donner toute une série de commandements compliqués et de nous tracasser à espérer qu'il ne se libérera pas, tout ce que nous aurons à faire sera de lui ordonner de poursuivre son idée de Long Sommeil, de le ramener à lui et de le faire sortir d'ici. Ou plutôt, de le faire sortir d'ici et de le ramener à lui ensuite.

Elle m'adressa la parole. « Dan, allez-vous faire une cure de Long Sommeil ? »

— « Non. »

— « Comment ? Que signifie alors tout cela ? »

Elle désigna les paperasses qu'elle avait sorties du sac.

— « Ce sont des papiers pour le Long Sommeil. Des contrats avec la *Mutual Assurance Co.* »

— « Il est devenu idiot, » dit Miles.

— « Bien sûr, qu'il est idiot ! J'oublie toujours qu'on ne peut pas penser quand on est sous l'effet de la drogue. On entend, on peut parler et répondre à des questions posées. Encore faut-il que ce soient les bonnes questions. Il est incapable de penser. »

Elle s'approcha et me regarda au fond des yeux.

« Dan, je veux que vous me disiez tout au sujet de cette histoire de Long Sommeil. Commencez par le commencement, et racontez toute l'affaire. Vous avez là tous les papiers nécessaires pour l'entreprendre. Apparemment, ils ont été établis aujourd'hui. Et vous me dites que vous n'allez pas le faire ? Expliquez-moi pourquoi, après avoir pris cette décision, vous changez tout à coup d'avis ? »

Et je le lui dis. La question posée de cette manière-là, je ne pouvais que répondre. Cela me prit du temps. Elle avait spécifié : tout depuis le commencement. Je lui donnai tous les détails.

— « Alors, vous avez réfléchi dans ce restaurant et avez changé d'avis ? Vous avez préféré venir nous trouver pour nous créer des ennuis au lieu de prendre ce Long Sommeil ? »

— « Oui. »

J'allais enchaîner et lui raconter le trajet avec Pete, ce que je lui avais dit et ce qu'il m'avait répondu, j'allais lui raconter mon arrêt au drugstore, l'envoi à Ricky et comment Pete avait refusé de rester dans la voiture...

Mais elle ne m'en laissa pas le temps.

Elle me dit aussitôt :

— « Vous avez à nouveau changé vos projets, Dan. Vous désirez prendre le Long Sommeil. Vous allez prendre le Long Sommeil. Vous ne permettrez à personne au monde de vous empêcher de prendre ce Long Sommeil. Vous m'avez compris ? Qu'allez-vous faire ? »

— « Je vais prendre le Long Sommeil dont j'ai envie. »

Je chancelai. Il devait y avoir environ une heure que je me tenais debout comme un réverbère. Je m'avançai vers elle en titubant. Elle s'écarta vivement et cria :

— « Assis ! »

Je m'assis.

Belle se tourna vers Miles.

— « Voilà qui est fait. Je vais continuer à lui enfoncer cette idée dans le crâne jusqu'à ce que je sois bien sûre qu'il n'en change plus. »

— « Il a dit que ce docteur voulait le voir sur le coup de midi, » dit Miles en lorgnant la pendule.

— « On a tout le temps. Pourtant, il vaut mieux que nous le conduisions nous-mêmes pour plus de... Non, zut ! »

— « Qu'y a-t-il ? »

— « Nous n'aurons pas le temps ! Je lui ai administré une dose de cheval, je voulais qu'il sombre vite, avant qu'il ait le temps de me frapper... Pour midi, il serait suffisamment désintoxiqué pour convaincre des tas de gens ; mais pas un médecin. »

— « Ce ne sera peut-être qu'un examen superficiel. Il a déjà subi son examen complet, le docteur a signé les papiers. »

— « Vous avez entendu ce qu'il a dit à propos de ce que le docteur lui a recommandé ? Il va lui faire subir un nouvel examen pour contrôler qu'il n'a rien bu d'alcoolisé. Cela signifie qu'il vérifiera ses réflexes, mesurera ses temps de réaction, examinera ses pupilles et... bref, tout ce que nous ne pouvons nous permettre de laisser faire par un médecin. Ça ne marchera pas, Miles. »

— « Et le lendemain ? Appelez-les et prévenez-les qu'il y a eu un léger retard. »

— « La ferme ! Laissez-moi réfléchir. »

Elle se mit à examiner les papiers que j'avais apportés. Puis sortit de la pièce pour revenir presque immédiatement muni d'une loupe de bijoutier qu'elle se vissa sous la paupière droite comme un monocle. Ainsi affublée, elle examina soigneusement chaque feuille du document. A la question de Miles qui voulait savoir ce qu'elle cherchait, elle ne répondit que d'un geste vague.

— « Dieu merci, ils se servent tous des mêmes formulaires gouvernementaux, » dit-elle en enlevant sa loupe. « Très cher, donnez-moi l'annuaire de téléphone. Celui qui a les pages jaunes. »

— « Pour quoi faire ? »

— « Alons, allons, allez me le chercher. Je veux vérifier le nom exact d'une firme. Je le connais, mais je veux en être tout à fait sûre. »

Miles partit chercher l'annuaire en ronchonnant. Elle le feuilleta :

— « Mmmmoui, c'est bien ça ! *Master Insurance Co,* Californie... Et il y a assez de place sur chacun d'eux. Dommage que ce ne soit pas « Motors » à la place de « Master » ; ce serait formidable, mais je n'ai pas d'attaches avec la « Motors Insurance ». Par ailleurs, je ne sais pas s'ils se sont jamais occupés d'hibernation ; il me semble qu'ils ne s'occupent que de voitures et de camions. Mon chou, il va falloir que vous me conduisiez immédiatement jusqu'à l'usine. »

— « A l'usine, pourquoi ? »

— « A moins que vous ne connaissiez un moyen plus rapide de me procurer une machine à écrire électrique avec les caractères officiels et un

ruban carbone. Tenez, allez-y donc seul et ramenez-moi le tout. J'ai des coups de fil à passer. »

— « Je commence à comprendre vos projets, » dit-il en fronçant les sourcils. « Voyons, Belle, c'est de la folie. C'est excessivement dangereux. »

— « Ça, c'est ce que vous croyez, » répondit-elle en riant. « Je vous ai prévenu que j'avais de bonnes relations, n'est-ce pas ? Auriez-vous été capable de conclure l'affaire Mannix sans mon aide ? »

— « C'est-à-dire... je n'en sais rien. »

— « Moi, je sais ! Et peut-être ignorez-vous que la « Master » fait partie du groupe Mannix ? »

— « Eh bien oui, je l'admets, je l'ignorais. Et je ne vois pas ce que cela change ? »

— « Cela signifie que mes relations tiennent toujours. Ecoutez, mon bon, la maison pour laquelle je travaillais avant se chargeait d'établir les feuilles de contribution des entreprises Mannix... jusqu'au jour où mon patron s'est trouvé dans l'obligation de quitter le pays. Pourquoi croyez-vous que nous ayons pu obtenir une offre aussi avantageuse sans pouvoir garantir que Danny remplirait son contrat ? Je connais les dessous de la Mannix. Maintenant, dépêchez-vous d'aller me chercher cette machine à écrire et je vous ferai assister à un ouvrage d'art. Attention au chat. »

Miles grogna tout en se mettant en route. Il revint aussitôt.

— « Belle ? Est-ce que Dan ne s'était pas parqué juste devant la maison ? »

— « Pourquoi ? »

— « Sa voiture n'y est plus. »

— « Il a dû la ranger plus loin. C'est sans importance. Allez chercher cette machine à écrire ! Dépêchez-vous ! »

Il s'en alla. J'aurais pu leur dire où j'avais parqué ma voiture, mais puisqu'ils ne jugeaient pas à propos de me le demander, je ne posai pas la question de savoir pourquoi elle ne se trouvait plus devant celle de Miles, là où je l'avais laissée. Je ne pensai à rien.

Belle s'en alla dans une autre pièce, me laissant seul. Vers l'aube, Miles revint l'air hagard, portant la machine. Je fus laissé seul à nouveau.

Belle réapparut bientôt pour me dire :

— « Dan, vous avez là un papier déclarant à la compagnie d'assurances qu'elle aura à sauvegarder vos actions de *Robot Maison.* Ce n'est pas cela que vous voulez. Vous voulez me les donner à *moi.* »

Je ne répondis pas. Belle eut l'air contrarié.

— « Si nous disions ça autrement ? Vous savez que vous voulez me les donner. N'est-ce pas que vous le savez ? »

— « Oui, je veux vous les donner. »

— « Bien. Vous voulez me les donner. Vous devez me les donner. Vous ne serez content que lorsque vous me les aurez données. Où sont-elles ? Dans votre voiture ? »

— « Non. »

— « Alors, où sont-elles ? »

— « Je les ai expédiées. »

— « *Quoi ?* » Sa voix se fit aiguë. « Où les avez-vous expédiées ? A qui les avez-vous expédiées ? Pourquoi avez-vous fait ça ? »

Si elle avait posé la deuxième question en dernier, j'y aurais répondu. Je ne pouvais répondre qu'à la dernière question.

— « Je les ai assignées. »

— « Où les a-t-il mises ? » demanda Miles en arrivant près de nous.

— « Il dit qu'il les a expédiées... parce qu'il les a assignées ! Allez donc fouiller sa voiture, il se peut que ce soit une erreur. Il peut croire qu'il les a expédiées en sortant de la compagnie d'assurances, car il les avait certainement sur lui à ce moment-là. »

— « Assignées ! Juste ciel, à qui ? » s'écria Miles.

— « Je vais lui poser la question. Dan, à qui avez-vous assigné vos actions ? »

— « A la Bank of America. »

Elle ne me demanda pas pourquoi, je lui aurais expliqué que c'était pour Ricky. Elle soupira en abaissant les épaules.

— « Adieu veau, vache, cochon... Oublions les actions, mon gros. Il faudrait mieux qu'une lime à ongles pour les arracher à la banque. A moins qu'il n'ait pas encore expédié la lettre. Dans ce cas, j'ôterai l'assignation de leur dos si proprement que nul n'y verra rien. Ensuite, il les assignera à nouveau... à mon nom. »

— « A *notre* nom, » corrigea Miles.

— « Ce n'est qu'un détail. Allez fouiller sa voiture. »

En revenant quelques instants plus tard, Miles annonça :

— « Il n'y a rien qui ressemble à sa voiture d'ici six blocs. J'ai fait toutes les rues et même les impasses. Il a dû venir en taxi. »

— « Vous l'avez entendu déclarer qu'il conduisait sa voiture. »

— « Eh bien, elle n'est pas là. Demandez-lui où et quand il a fait cet envoi ? »

Belle me posa la question, et je répondis :

— « Juste avant de venir ici. Je l'ai posté au coin de la rue Sepulveda et de la rue Ventura. »

— « Croyez-vous qu'il mente ? » demanda Miles.

— « Il ne peut mentir dans l'état où il l'est. Et il répond d'une façon trop claire pour qu'il y ait risque de confusion. Oubliez-les, Miles. Peut-être que, lorsqu'il aura débarrassé le plancher, il sera démontré que cette assignation n'est pas valable car il nous les avait déjà vendues. Je vais obtenir sa signature et essayer de réussir ça ! »

Elle essaya en effet d'obtenir ma signature, et moi, j'essayai de faire ce qu'elle m'ordonnait. Las ! Dans l'état où je me trouvais, il m'était impossible d'écrire assez lisiblement pour la satisfaire. Finalement, elle m'arracha la feuille des mains, et s'écria :

— « Vous me rendez malade ! Je peux signer votre nom plus clairement que ça moi-même ! »

Là-dessus elle se pencha sur moi et souffla : « Ce que je regrette de ne pas avoir tué votre chat ! »

Ils ne s'occupèrent plus de moi pendant une partie de la journée. Puis Belle revint et dit :

— « Cher Danny, je vais vous faire une hypo, et vous vous sentirez beaucoup mieux. Vous vous sentirez capable de vous lever, de vous remuer et de vous comporter à votre manière habituelle. Vous ne serez fâché après personne, surtout pas après Miles et moi. Nous sommes vos meilleurs amis. N'est-ce pas, que nous sommes vos meilleurs amis ? »

— « Oui. Miles et vous. »

— « Mais moi, je suis plus encore. Je suis votre sœur. Dites-le.

— « Vous êtes ma sœur. »

— « Bien. Maintenant, nous allons monter en voiture, et ensuite vous prendrez le Long Sommeil. Vous avez été malade, mais en vous réveillant vous serez guéri. Vous comprenez ? »

— « Oui. »

— « Qui suis-je ? »

— « Vous êtes ma meilleure amie. Vous êtes ma sœur. »

— « Bon, très bien. Relevez votre manche. »

Je ne sentis pas la piqûre, mais une brûlure quand elle retira l'aiguille. Je me soulevai, me secouai et dis : « *Ouh !* petite sœur ! Ça brûle ! Qu'est-ce que c'était ? »

— « Quelque chose qui te fera du bien. Tu as été malade. »

— « Oui, j'ai été malade. Où est Miles ? »

— « Il va venir tout de suite. Maintenant, donne-moi ton autre bras. »

— « Pour quoi faire ? » demandai-je en soulevant ma manche et en lui tendant le bras. Je sursautai.

— « Ça n'a pas vraiment fait mal, hein ? » dit-elle en souriant.

— « Hein ? Non, pas vraiment. C'est pour quoi faire ? »

— « Ça va te faire sommeiller pendant le trajet. Quand nous arriverons, tu te réveilleras. »

— « O.K. J'aimerais bien dormir. Je voudrais prendre un Long Sommeil. » Je me sentis intrigué et jetai un regard circulaire. « Où est Pete ? Pete devait faire sa cure de Long Sommeil avec moi. »

— « Pete ? Voyons, mon chéri, tu ne te souviens pas ? Tu as envoyé Pete auprès de Ricky. Elle va s'occuper de lui. »

— « Ah oui ! »

Je souris avec soulagement. J'avais expédié Pete auprès de Ricky, je m'en souvenais. Tout allait donc pour le mieux. Ricky aimait bien Pete elle en prendrait soin pendant mon Sommeil.

Ils m'ont emmené au Consolidated Sanctuary à Satwell, l'un de ceux qu'utilisaient de nombreuses compagnies d'assurances de moindre importance, ne possédant pas leurs sanctuaires privés. Je dormis pendant tout le trajet. Cependant, je m'éveillai une fois parce que Belle me parlait. Miles resta dans la voiture et Belle m'accompagna. La réceptionniste leva les yeux et dit :

— « Davis ? »

— « Oui, » répondit Belle. « Je suis sa sœur. Est-ce que le représentant de la Master est ici ? »

— « Vous le trouverez dans la salle de traitement n° 9. Tout est prêt, on vous attend. Vous pourrez remettre tous les papiers au représentant de la Master ! » Elle me regarda avec intérêt. « Il a subi son examen médical ? »

— « Bien sûr, » assura Belle. « Mon frère est un cas de thérapeutique. Il est sous l'influence de l'opium. Contre la douleur... »

La réceptionniste émit un borborygme de sympathie.

— « Eh bien, allez vite, » dit-elle. « Par cette porte-là, et tournez à gauche. »

Dans la salle n° 9 se trouvaient un homme en civil, un autre en blouse blanche et une infirmière en uniforme. Ils m'aidèrent à me déshabiller et me traitèrent comme un enfant demeuré, tandis que Belle expliquait à nouveau que j'étais sous l'effet d'un sédatif contre la douleur. Quand je fus débarrassé de mes vêtements et étendu sur la table, l'homme blanc me massa le ventre, pénétrant profondément de ses doigts.

— « Pas d'ennuis avec celui-ci, » souffla-t-il, « il a l'estomac vide. »

— « Il n'a rien mangé ni bu depuis hier soir, » annonça Belle.

— « Voilà qui est parfait. Quelquefois ils s'amènent ici bourrés comme une dinde de Noël. Certaines gens n'ont pas le sens commun. »

— « Très juste. »

— « Bon. O.K. Fils, serrez votre poing pendant que j'entre cette aiguille. »

J'obéis, et tout devint alors vague. Subitement, je me rappelai quelque chose, et essayai de me lever.

— « Où est Pete ? Je veux voir Pete... »

Belle me prit la tête et m'embrassa.

— « Là, là, mon petit ! Pete n'a pas pu venir, tu te souviens ? Pete est parti chez Ricky. »

Je m'apaisai et elle dit aux autres :

— « Notre frère Pete a une petite fille malade à la maison... »

Je m'endormis...

J'éprouvais à présent un froid particulièrement intense. Mais je n'arrivais pas à atteindre les couvertures.

(*A suivre.*)

(*Traduit par Régine Vivier.*)

Ne manquez pas de lire le mois prochain dans « Fiction » *la passionnante seconde partie de ce roman, où vous verrez Dan Davis transplanté dans le monde de l'an* 2000 (*décrit avec tout l'art du détail dont Heinlein est coutumier*) *; où vous assisterez à ses efforts pour s'adapter à une civilisation auprès de laquelle tout son savoir est anachronique ; où vous le suivrez dans sa recherche de la justice qui doit lui être rendue, de Ricky et de la* « *porte sur l'été* »*... et enfin où vous découvrirez un thème de science-fiction saisissant qui n'est pas encore apparu dans l'histoire.*

L'arrivée sur la Lune

(*Critical angle*)

par A. BERTRAM CHANDLER

Au train où vont les choses, le voyage vers la Lune n'est déjà plus du domaine de l'anticipation ! Cet événement qui semble maintenant presque à notre portée, A. Bertram Chandler (dont vous avez lu « Epaves » *dans notre numéro* 10 *et* « En cage » *dans notre numéro* 53) *l'imagine de la façon la plus classique — avec cependant un détail savoureux que personne n'avait prévu...*



D'ACCORD, ce fut une fameuse chance que de nous sortir de l'aventure sains et saufs, et nous aurions mauvaise grâce de nous plaindre. N'importe, il est tout de même blessant d'être considérés comme des vandales par ceux-là mêmes qui devraient nous être le plus reconnaissants !... Et les astronomes ne sont pas les seuls à nous en vouloir : il n'est pas jusqu'au plus petit rimailleur de ces auteurs de refrains d'une banalité à toute épreuve, qui ne nous ait honorés d'un couplet ou deux. Si une guerre contre la Russie éclatait demain, et que nous venions à la perdre, je crains que Hank et moi ne soyons les premiers inscrits sur la liste noire des citoyens américains à liquider sans délai.

Mais aussi, tout fut accompli avec trop de précipitation.

Nous aurions dû commencer par envoyer des fusées autour de la Lune, d'abord sans équipage humain, puis avec.

Alors seulement, nous aurions pu prévoir l'atterrissage sur notre satellite d'une fusée, mais sans pilote.

Sans parler du système de télémétrage, objet de tant de publicité, qui aurait dû être parfaitement au point. Mais la politique, la politique internationale, se mêlait d'astronautique. Et nos savants se devaient d'accomplir quelque chose de réellement spectaculaire, histoire de sauver la face.

C'est ce qu'ils firent.

Ou plutôt, c'est ce que *nous* fîmes.

Et, bien entendu, tout le blâme retomba sur nous.

Tout commença par l'histoire de la Lune Rouge.

La fusée russe, vous vous en souvenez sûrement, ne contenait aucun équipage humain, mais était truffée de quelques tonnes d'une certaine poudre rouge phosphorescente. Arrivée à proximité du satellite, un détonateur devait déclencher automatiquement l'explosion d'une charge destinée non seulement à détruire complètement la fusée, mais à répandre la poudre sur une large étendue de la surface lunaire.

Le système fonctionna parfaitement.

Aucune publicité préalable n'avait été faite. Quelques vagues rapports de presse signalèrent bien que des «*bips* » semblant se déplacer en direction de la Lune avaient été repérés sur vingt mégacycles. Ils ne furent accueillis qu'avec le plus grand scepticisme. Chacun se rappelait encore la panique inutile que des rumeurs similaires avaient déclenchée dans le passé.

C'est alors que survint la pleine lune. Et l'évidence éclata aux yeux du monde entier : les Russes avaient réussi. La tache rouge était suffisamment grande pour être vue à l'œil nu. Et même — quoique ce dernier détail fût dû probablement plus au hasard qu'à la technique — elle affectait l'apparence d'une Etoile Rouge !

Elle s'étalait donc avec insolence, couvrant tout le cirque de Copernic, et plus. Preuve criante, éclatante, de la nouvelle victoire marquée sur nous par les Russes.

Cela dit, nous, les gars du Service des Fusées, nous tenons quand même à mettre les choses au point : si notre service avait existé plus tôt, cela ne se serait jamais arrivé. Non, la faute en était à l'Armée, à la Marine ou même aux Forces Aériennes. Enfin, à présent que nous étions les seuls en charge des problèmes astronautiques, nous arrangerions tout cela à temps.

A temps...

A vrai dire, là était le hic.

La presse demanda que des mesures fussent prises immédiatement, si cela n'était déjà le cas. Le Congrès, unanime, voulut savoir ce que nous avions fait, et ce que nous étions en train de faire, des crédits qui nous avaient été accordés. Le général fut appelé à la Maison Blanche pour une entrevue houleuse.

A son retour, il nous convoqua, Hank Williams et moi. Nous ne nous émûmes pas outre mesure en apprenant qu'il désirait nous voir. Les généraux ne prennent pas la peine de convoquer de simples lieutenants rien que pour leur passer un savon. Et après tout, nous n'avions rien de particulier à nous reprocher.

Le vieux « Black Blast » se tenait assis derrière son bureau lorsque nous fûmes introduits en sa présence. Il ne se leva pas — mais même ainsi, ses yeux se trouvaient au niveau des nôtres.

— « Assis ! » aboya-t-il.

Nous nous exécutâmes.

« Hmmm ! » grogna-t-il, « peut-être feriez-vous mieux de rester debout. »

— « En effet, mon général, » dit Hank. « Après tout, vous êtes général, et nous ne sommes que des lieutenants. »

— « Après tout, » dit « Black Blast » en nous fixant avec une curieuse expression dans le regard, « je ne suis qu'un général, et vous êtes les premiers hommes à être allés dans la Lune. »

— « Oh... être montés à 800 kilomètres, » dit Hank, « ne fait pas de nous les premiers hommes de la Lune... »

— « Pas de discussions ! » rugit le général. « Si je dis que vous êtes

les premiers hommes de la Lune, c'est que vous l'êtes — ou que vous le *serez.* »

— « A moins que les Russes... » commençai-je.

— « Au diable les Russes ! Ecoutez, mes garçons, il s'agit d'une chance unique, pour laquelle j'aurais vendu mon âme. Mais je suis trop vieux, trop grand, trop lourd. Cette chance, je vous l'offre à vous. Vous, mes deux meilleurs pilotes. En moins d'une semaine, nous pouvons délester la MR-1 de tous ses instruments électroniques et l'équiper de façon qu'elle puisse emporter un équipage de deux hommes. D'ici deux semaines, vous pourrez planter notre drapeau au beau milieu de leur étoile sanguinaire. »

— « Mais les Russes... »

— « Il se trouve que je sais, » dit-il froidement, « que les Russes ont l'intention de procéder suivant les règles : leur prochain geste sera d'envoyer autour de la Lune une fusée dotée d'un système de télémétrage, de caméras, bref l'habituel bric-à-brac. Après quoi il y aura une fusée avec équipage humain, toujours autour de la Lune, et après, peut-être, risqueront-ils un atterrissage. C'est ce que nous aurions dû faire nous aussi. Mais je suis convaincu que la MR-1 réussira du premier coup. Et avec une provision de carburant plus que suffisante pour le retour. »

Je regardai Hank, qui me regarda. Puis nous nous tournâmes vers Bradley « Black Blast », qui nous observait.

— « Alors ? Etes-vous dans le coup, ou devrai-je donner la préférence à Ferranti et Smith ? »

— « Nous sommes dans le coup, » répondîmes-nous d'une seule voix.

*
* *

Six jours ne furent pas de trop pour nous préparer. Nous avions beau nous dire que les frères Wright s'étaient élancés sans disposer, pour les aider, de la moindre théorie ni du moindre renseignement sur les principes de vol du plus lourd que l'air — nous avions beau nous répéter que, nous au moins, nous possédions des livres pleins de théories, et suffisamment de renseignements pour nous rendre en toute sécurité (en principe) jusque sur la planète Mars et même plus loin : cela ne nous empêchait pas de penser que nous aurions dû être en possession de renseignements autrement plus précis, ceux, précisément, qui auraient dû être recueillis par la MR-1, première des fusées circumlunaires munie d'un système de télémétrage. Ces renseignements-là, il nous les faudrait obtenir à nos risques et périls.

Le matin du sixième jour, nous étions sur le terrain.

La MR-1 se dressait, énorme, une grande masse de quatre étages. On se sentait tout petit. Même le général paraissait tout petit. Oui, elle était assez immense, vue de l'extérieur, mais notre cabine aurait été exiguë même pour loger deux caniches nains.

Nous y fûmes murés alors même qu'une voix tombant d'un haut-parleur comptait les secondes précédant l'envol. Nous étions assis là, l'air

morne. Nous aurions peut-être dû nous sentir transportés, mais il se trouve que nous ne l'étions pas tellement. Nous aurions plutôt partagé l'état d'âme d'un homme qui se serait trouvé chez son dentiste, dans un salon aux dimensions particulièrement réduites et inconfortables, attendant son tour d'être appelé...

La voix s'arrêta de compter. Hank secoua les épaules. Nos regards se croisèrent. Je vis son pied posé sur la pédale qui actionnerait les tuyères. Je vis ce pied s'abaisser. Les sièges auxquels nous étions arrimés basculèrent en arrière. En dépit de l'insonorisation, le rugissement des moteurs nous rendit sourds. En dépit de nos expériences passées en matière d'accélération, nous sentîmes que nos viscères aplatis ne reprendraient plus jamais leurs formes ni leurs place primitives.

Un bref répit nous fut donné lorsque le premier étage se détacha — toute cette partie du fonctionnement de la fusée étant, bien entendu, entièrement automatique — et un autre lorsque nous perdîmes le second. Mais quel soulagement, lorsque les tuyères du troisième étage cessèrent de fonctionner ! La chute libre est une sensation particulièrement plaisante, si vous êtes psychologiquement conditionné pour ça. Autrement plus plaisante qu'une accélération de 5 G quel que soit votre conditionnement !

Nous dégageant de nos sièges, nous commençâmes nos observations. La Terre roulait sous nos yeux, telle que nous l'avions vue si souvent lors des vols qui nous avaient déjà emportés au-dessus de la stratosphère. La Lune occupait un point du ciel à côté de celui vers lequel nous foncions tout droit. Un sentiment de panique m'envahit : nous allions la manquer et tomberions à tout jamais dans l'espace vide... J'avais beau savoir que nous nous dirigions vers le point où la Lune se trouverait lorsque nous l'atteindrions, entre une chose que l'on sait et une chose que l'on ressent, il y a parfois un monde...

Une fois les premières surprises passées, toute l'histoire nous trouva très blasés... Que de bruit, pour un petit voyage dans la Lune ! Après tout, il ne s'agissait que d'un problème de balistique, des plus simples... et la cible était si large qu'il aurait fallu s'appliquer pour la manquer. Les gyroscopes fonctionnèrent parfaitement au moment où la fusée opéra sa volte-face, nous commençâmes à décélérer en temps voulu, et les jauges indiquaient plus de carburant que nous ne pourrions jamais en utiliser.

La Lune s'enflait, au fur et à mesure que les heures passaient. A trois cents kilomètres, c'était encore une sphère, mais monstrueuse. A deux cents kilomètres, une vaste plaine, aux horizons nettement courbes. A cent kilomètres, l'Etoile Rouge sur Copernic n'était plus aussi parfaite qu'on l'aurait cru de la Terre, avec ses cinq branches de longueur inégale, toutes déchiquetées... Mais telle quelle, elle ne laissait pas d'être encore impressionnante.

Notre contemplation du paysage s'arrêta là. Car nous tombions. Lentement, je suppose, mais ce qui nous paraissait être une vitesse folle. La Lune entière montait à notre rencontre, la plaine grêlée et son clinquant pâté rouge, les falaises à pic, les montagnes affilées, ébréchées, les trous

d'ombre noire... Puis les bords du cratère se dressèrent au-dessus de nous, tranchants sur le ciel d'encre.

Nous touchâmes le sol.

... Le choc que nous attendions ne se produisit pas. On eût dit que nous étions posés sur une pile de plumes. Hank jura et coupa les moteurs. Il jura encore, tandis que nous continuions de descendre... Une marée d'un gris de plus en plus foncé, au fur et à mesure que nous nous enfonçions plus profondément, montait le long des hublots de la salle de contrôle.

Je dis :

— « Je ne suis que le navigateur, mais ne penses-tu pas que tu devrais nous sortir de là ? »

Hank répondit :

— « Il se trouve qu'il n'y a rien au monde que j'aimerais davantage pouvoir faire, mon vieux, mais il devrait être évident, même pour le navigateur, que chacun de nos éléments doit être parfaitement engorgé à l'heure qu'il est, et que la mise en marche des tuyères aurait pour moindre résultat, et je suis optimiste, l'explosion de tout l'arrière de la fusée. »

— « Engorgés ? » répétai-je stupidement. « Et par quoi ? »

— « Je ne pense pas que ce soit par des fleurs d'oranger, ni des pétales de roses. Mais par de la poussière. Une sorte de poussière. Peut-être de la poudre de roche, de métal. Ne me demande pas comment ça se trouve là, mais nous avons trouvé le moyen d'atterrir au beau milieu d'une pleine montagne de cette cochonnerie. »

— « Et comment allons-nous en sortir ? »

— « Ça, mon vieux, c'est le genre de question que l'on te pose à la télé à « Quitte ou Double », quand tu arrives à soixante quatre mille dollars. »

Nous décidâmes alors d'ouvrir la bouteille de brandy que nous avions emportée avec nous pour, tout de même, fêter notre arrivée sur la Lune. Nous en ingurgitâmes chacun une bonne goulée. Puis une seconde. Et nous ne repoussâmes la bouteille qu'à regret.

Nous endossâmes nos combinaisons spatiales — et croyez-moi, voilà une chose plus facile à écrire qu'à faire. Comme je l'ai déjà dit, notre cabine était de dimensions plus que réduites. Un homme seul aurait déjà eu du mal à y enfiler un simple imperméable. Pour ce qui est de nos combinaisons, chacun de nous dut littéralement se rouler en boule dans un coin tandis que l'autre tentait péniblement de s'habiller dans l'espace laissé libre.

Hank passa dans le sas. J'entendis démarrer la pompe, vis l'aiguille de la pression tomber à zéro. Une lumière s'alluma, signalant que la porte externe était ouverte. La voix de Hank, faible et déformée, retentit dans mon écouteur.

— « C'est bien ce que je pensais : de la poussière. Heureusement légère comme du duvet. Je me suis arrangé pour ménager un espace libre autour de la porte. Referme-la et passe à ton tour dans le sas. »

Je fis ce qu'il me disait, attendis que la pression remontât dans le sas

pour y pénétrer, actionnai de nouveau la pompe d'évacuation et ouvris la porte externe.

Hank était bien dehors, couché de tout son long sur le dos, bras et jambes écartés, au milieu de ce qui paraissait être une petite caverne.

Je crus que quelque chose lui était arrivé et faillis m'élancer à son aide lorsqu'il stoppa net mon élan.

— « Ne bouge pas ! » hurla-t-il. « Le moindre faux mouvement risque de m'enterrer sous une avalanche de cette saleté ! »

— « Es-tu blessé ? » demandai-je.

— « Non. Mais si je ne m'étendais pas à plat, je serais déjà enfoncé jusqu'au cou dans cette matière infernale. Reste où tu es — on peut aussi bien parler sans que tu viennes jusqu'ici. Bon. Ecoute mon vieux, j'ai réfléchi au seul moyen de nous en sortir : il nous faut retirer de la fusée tous les revêtements métalliques dont la présence n'est pas essentielle, et en tapisser le tunnel que nous allons creuser vers l'arrière de l'appareil. Dégager les tuyères et aménager tout autour d'elles un espace libre suffisant pour les gaz d'échappement. »

— « Je n'ai pas fait tout ce chemin-là pour devenir mineur, » répliquai-je.

— « Moi non plus. Mais ou bien nous nous y mettons, ou bien cette expédition restera dans l'histoire comme l'un des plus grands désastres de l'astronautique américaine. »

Il n'y avait rien à répondre à cela. Aussi réintégrai-je l'intérieur de la fusée, où Hank me rejoignit au bout d'un moment.

Nous fûmes passablement surpris de la masse de plaques métalliques dont il nous serait facile de nous passer. Il est vraiment remarquable de constater que, même lorsque l'allégement maximum est la première chose à prendre en considération, le besoin de donner aux objets et aux surfaces des lignes plus agréables — ou plus nettes — persiste. La question de la sécurité joue également, bien sûr. A ce sujet, j'aurais beaucoup à dire en faveur des plaques protectrices des installations électriques.

Le travail qui suivit mérite d'être comparé aux travaux forcés. A la seule lumière de nos lampes frontales, nous creusâmes notre tunnel vers l'arrière de l'appareil. Nous aménageâmes une large excavation sous les tuyaux d'échappement, repoussant la poussière fine, fuyante, sur les côtés. Bien que ne demeurant exposés que durant des laps de temps donnés, la perspective de radiations toujours possibles ne nous ravissait pas particulièrement. Enfin, nous finîmes par dégager les tuyères. Ce fut seulement après avoir terminé que nous réalisâmes que nous nous tenions debout sur du roc solide. Ce qui nous surprit plutôt, car nous commençions à être persuadés que la Lune n'était rien d'autre qu'une énorme balle de poussière. Nous découvrîmes également que les gaz rejetés violemment par les tuyères enflammées s'engouffreraient dans un tunnel naturel qui, partant de la surface solide, s'enfonçait dans le sol suivant un angle léger.

Harassés, en sueur, nous remontâmes vers le sas. Je laissai Hank rentrer le premier. Mais tandis que j'attendais au-dehors, un pied posé sur le flanc de la fusée, le dos contre le mur de la caverne, je me pris à penser que

c'était une grande erreur que de n'avoir pas doté la MR-1 d'un sas capable de recevoir deux personnes à la fois. Il y avait tant de poussière. Un seul mouvement inconsidéré, et je me retrouvais enseveli. La porte du sas se rouvrit. Avec un soupir de soulagement, je me glissai dans l'étroite cabine. Quelques minutes plus tard, j'étais assis dans la salle de contrôle, aux côtés de Hank.

Nous nous offrîmes encore un peu de brandy.

— « L'ennui, » dit-il, « avec cette matière-là, c'est qu'elle ne manque pas de présenter une certaine cohésion. Il n'est pas impossible qu'elle se tasse sur notre chemin, alors même que nous tenterons de décoller... »

— « Oui, elle se comporte presque comme du sable mouillé, alors qu'il n'y a aucune raison pour cela. »

— « Bien entendu, il ne faut pas oublier que l'angle critique est différent ici de ce qu'il est sur la Terre. »

— « L'angle critique ? »

— « Oui. L'angle de repos, si tu préfères. C'est le résultat de deux forces — frottement et pesanteur. Fais une pile, disons de sable, eh bien, elle retombera toujours suivant une forme conique donnée. Fais une pile de charbon, ou de grain : leur angle de repos sera toujours le même. »

— « Il ne doit pas en être de même sur la Lune. »

— « Je te crois qu'il n'en est pas de même ! »

Puis il ajouta, au bout d'un moment :

« Allons-y. Parler ne nous mène à rien. »

— « Non. Il est temps que nous montrions le bout de notre nez, sinon ce pauvre vieux « Black Blast » Bradley devra ajouter un ulcère de plus à sa collection. »

— « C'est bien de sa faute ! Il aurait pu au moins nous munir d'une radio. C'est ce qu'il y a de pire, dans ces missions précipitées... »

Nous terminâmes la bouteille, et nous la jetâmes à l'eau.

La fusée fit une embardée et frémit, toute sa carcasse tendue à craquer dans l'effort. Crispés à nos sièges, implorant le ciel, il nous était impossible de savoir si oui ou non nous progressions le moins du monde à travers la poussière. Si accélération il y avait, elle était trop négligeable pour s'enregistrer sur les cadrans.

Soudain, nous émergeâmes et l'éblouissante lumière solaire se déversa par les hublots. Nous nous élevâmes, de plus en plus vite. Et alors une scène stupéfiante se déroula sous nos yeux.

Aussi loin que pouvait porter notre vue, montagnes, cratères, collines et monticules s'émiettaient, glissaient, s'étalaient, s'écroulaient. Effacée, l'Etoile Rouge soviétique, enterrée sous un raz de marée de poussière déferlante. L'entière surface de la Lune tourbillonnait. *S'aplatissait.*

Et voilà pourquoi le visage de la Lune n'existe plus. Pourquoi les Apennins Lunaires et la Chaîne Leibnitz ne sont plus. Pourquoi la Grande Muraille a disparu. Pourquoi notre satellite n'est plus à présent qu'une boule sans relief. Voilà pourquoi le mystère, le charme et le prestige qui l'entouraient n'appartiennent plus qu'au passé.

Des montagnes de poussière — voilà de quoi étaient faits ce mystère

et ce charme. Poussière, les anneaux des cratères ; poussière, les falaises affûtées, maintenant leurs masses sans consistance, leurs escarpements qui eussent été impossibles sur la Terre, dressant leur fausse majesté dans un équilibre précaire et trompeur.

Nos gaz d'échappement rugissant à travers les tunnels qui perçaient de mille alvéoles le noyau solide de la planète l'avaient secouée jusque dans ses fondations — détruisant la fragile stabilité de l'échafaudage..

Et voilà pourquoi personne ne nous aime plus.

Pas plus les astronomes que le public, que les chansonniers en vogue.

N'empêche, les choses étant ce qu'elles sont, je trouve que l'on devrait nous attribuer au moins une petite commission sur les droits d'auteur de la dernière chanson à succès. Vous l'avez déjà entendue ? Celle qui commence par : « *Ils ont défiguré la Lune* »...

(*Traduit par Régine Vivier.*)



La fenêtre

par JULIA VERLANGER

Quatre récits dans « Fiction » ont consacré le talent de Julia Verlanger, naguère débutante : « Les bulles » *(n° 35) ;* « Brouillard qui tue » *(n° 44) ;* « La fille de l'eau » *(n° 47) et* « Les derniers jours » *(n° 51).*

En voici un nouveau, qui décrit simplement une promenade fantastique hors du réel, et se présente sous les dehors à la fois concrets et troublants d'un rêve éveillé.



L'ASCENSEUR cracha Martin au sixième étage. Le liftier, un garçon boutonneux au regard sournois, marmonna quelques mots incompréhensibles et fit claquer la grille. L'ascenseur ronfla et disparut, aspiré.

Martin s'engagea dans un long couloir beige, éclairé au néon, où régnait un silence figé, dû probablement à l'insonorisation. Il se rendit vite compte que le bureau 612 serait difficile à trouver. L'immeuble était neuf, très récemment loué, et la plupart des hautes portes vernies encore dépourvues de numéros.

Il tourna à droite, au hasard, scrutant les rares plaques de cuivre indicatrices de raisons sociales. Une épaisse moquette ouatait le bruit de ses pas, et le couloir s'allongeait, désert, avec sa succession de portes toutes semblables. Il se dégageait de toute la bâtisse une impression de trop neuf, d'inhabité, impression accentuée par une odeur de peinture et de bois. Le silence aussi était désagréable, et il manquait à cet immeuble à usage commercial l'habituel crépitement des machines à écrire.

Martin franchit un nouvel angle et s'enfonça dans un petit embranchement qui se terminait en cul-de-sac. La dernière porte du couloir, en face de lui, portait le numéro 600. Malheureusement, les autres portes étaient vierges de toute indication. Après un coup d'œil énervé à sa montre — l'heure de son rendez-vous était passée depuis cinq minutes — Martin se décida à frapper à la porte 600. Peut-être pourrait-on le renseigner sur la position de cet introuvable 612. Il n'y eut pas de réponse au son clair du bois heurté, et la porte demeura obstinément close.

Pourquoi Martin, à cet instant, eut-il la sensation qu'une présence hostile, quelque part, l'épiait avec malignité ? Pourquoi surtout, tourna-t-il, sans pouvoir s'en empêcher, le luisant bouton de cuivre ? La porte s'ouvrit largement, sans bruit, et Martin pénétra dans la pièce à pas prudents. Un courant d'air venu il ne savait d'où claqua le battant derrière lui, et il crut entendre résonner l'écho lointain d'un rire cruel et ironique.

La pièce était vide et n'avait manifestement jamais été occupée. Tou-

tefois Martin ne prêta nulle attention aux murs fraîchement peints, au plancher de bois blanc couvert de copeaux. Il ne voyait que la fenêtre, la fenêtre qui aurait dû s'ouvrir sur un horizon de baies, de balcons et de murailles, avec, six étages plus bas, la rue grise et sa coulée de voitures, et qui béait, en fait, sur une invraisemblable prairie directement accessible, si bien que la barre de protection devenait ridiculement inutile.

Il y avait de la curiosité et de la stupéfaction chez Martin, mais aussi une curieuse acceptation de ce qui lui arrivait, comme si, de tout temps, il avait été destiné à cette étrange aventure. Il se dédoublait, abandonnait comme une vieille peau l'ancien Martin, un homme rangé, dont la vie régulière excluait l'imprévu, et qui avait un important rendez-vous d'affaires au bureau 612. Toute une existence sage se dissolvait en fumée tandis que naissait un nouveau Martin, prêt à toutes les audaces. Et ce fut sans hésiter, sans même réfléchir, qu'il s'assit sur la balustrade et fit basculer ses jambes de l'autre côté. De nouveau il crut entendre, lointain et assourdi, un éclat de rire moqueur.

Tout de suite, il fut enveloppé de chaleur et de lumière. Dans un très beau ciel vert pâle brûlait un énorme soleil blanc. L'herbe courte et drue de la prairie était d'un orange violent, agressif, qui blessait ses yeux sensibles. Il s'en dégageait un parfum frais et acide. Çà et là, des squelettes d'arbres, d'un noir intense, dressaient des silhouettes de suppliciés.

Le soleil mordait Martin qui se débarrassa de son veston, et, renversant la tête en arrière, ferma ses lourdes paupières sur ses yeux dorés de batracien. Un peu de vent tiède courut sur son visage. Il gonfla ses poumons, s'étira. Existait-il, quelque part, une ville grise où des gens las couraient sans cesse ? Il l'avait oublié. Le paysage offrait sa beauté insolite, si totalement étrangère à l'humain que les mots tels qu'argent, affaires, papiers, perdaient toute signification. Les seules réalités n'étaient-elles pas ce pré orange, ces arbres noirs, et, dans le ciel pâle, ce soleil de métal chauffé ? C'était si vrai que lorsque Martin fit un pas en avant, il abandonna son veston là où il était tombé, comme une chose désormais sans usage.

Il se retourna vers la fenêtre, un instant, avant de s'éloigner. Elle se découpait sur le vide, solitaire, avec un surréalisme de dessin d'enfant, et en se penchant un peu Martin pouvait apercevoir un morceau de plancher et un pan de mur. Il n'eut pas la curiosité de la contourner, tant il était certain que, de l'autre côté, elle cessait d'exister pour rendre tous ses droits à un horizon de collines rondes.

Il marchait, balançant les bras. Il écrasait à chaque pas l'herbe grasse, se tachant de jus orange, et l'odeur exaltée de la prairie lui communiquait une griserie légère. Le soleil blanc chauffait.

Le vent rebroussa l'herbe orange, gonfla la chemise ouverte de Martin et sécha sur sa lèvre des perles de transpiration. Il se laissa glisser au pied d'un arbre noir, s'y adossa. Le tronc tordu et bosselé avait le poli d'une laque chinoise, et un aspect beaucoup plus minéral que végétal. Martin caressa la surface glissante, qui lui parut exquisement douce et fraîche au toucher. Il eut un soupir béat et ferma ses gros yeux saillants.

Il était pénétré d'un bonheur calme, d'une plénitude de satisfaction jamais connue, faite d'une jouissance totale de la minute présente. Martin était neuf, sans souvenirs comme sans espoirs, sans passé comme sans avenir. Ses doigts trituraient un brin d'herbe rond comme une tige, en décuplaient la fragrance acidulée.

Plus tard ses yeux coururent sur l'horizon, où se gonflaient des collines belles comme des seins de femme, et il répondit à leur appel muet.

*
* *

D'un creux sous la roche grise sourdait une eau très bleue, sans transparence, qui s'était creusé un lit étroit. Martin en avait bu, et lui avait trouvé un arrière-goût de menthe. Il était las d'une bonne fatigue heureuse, et bien qu'il eût l'impression d'avoir marché longtemps, le soleil blanc avait à peine bougé dans le ciel vert. Ici le paysage changeait un peu. Plus d'arbres noirs, mais par contre une abondance de rocs gris fer, moussus de rose. L'herbe se raréfiait, dénudant un sol saumon.

Martin prit soudain conscience de l'absence, dans cet univers, de rudesse ou de rugosité. Tout ce qui l'entourait était doux, velouté, dépourvu d'aspérités. La pierre était polie comme de l'ivoire, l'herbe souple et soyeuse, la mousse rose crevette duveteuse à souhait, et le sol lui-même avait, au toucher, une consistance de gomme à crayon. L'eau aussi était molle, épaisse, et évoquait, au contact, un bain de savon.

Il se retourna paresseusement, écrasant sa joue sur son bras plié. Il était étendu à l'ombre d'une roche, tout proche du ruisseau bleu. Il appréciait pleinement la qualité du silence, due, il s'en rendait compte, à l'absence totale d'insectes. Pas de bourdonnements, de crissements ou de zonzonnements aigres. Le vent chantait à peine en passant dans les herbes. Martin se demanda s'il y avait ici d'autre vie que la sienne. Il ne le croyait pas. Pourtant, comme il s'engourdissait involontairement, sa mémoire fonctionna durant une fugitive seconde et rendit clairement le souvenir d'un son entendu : l'écho lointain d'un rire plein d'ironie. Mais le rire assourdi disparut, balayé par une fatigue intolérable, et Martin glissa dans le sommeil.

Avait-il dormi si longtemps ? Il n'en avait pas conscience. Lorsqu'il se réveilla, le soleil se couchait. Il était suspendu au-dessus de la ligne d'horizon, énorme disque à l'extrême limite du blanc lumineux. Le paysage orange flambait. Dans le ciel vert coulaient des traînées émeraude, violettes, indigo. Martin restait assis, contemplant sans bouger cette furie de lumière et de couleurs, et il avait l'air, avec ses yeux bombés humides et sa bouche entrouverte, d'un enfant extasié.

Et comme un enfant, il eut soudain peur. Il y avait là une perfection dans la beauté qui n'était pas, il s'en rendait compte, destinée à des yeux humains. La conscience aiguë de sa culpabilité s'inscrivit sur le visage rond de Martin, mais il s'y mêlait une excitation trouble, analogue à celle qui s'empare des gens qui n'ont de leur vie, traversé en dehors des clous, et

qui commettent tout à coup un délit grave. Mais comme ceux-ci encore, il refusa d'envisager la possibilité même du châtiment. Chassant la crainte de son esprit, il se remit à sa contemplation béate.

*
* *

Trois lunes rosées versaient sur la colline que gravissait Martin une lumière transparente. Sur un fond vert bouteille, une folie d'étoiles dessinait des constellations inconnues. Martin possédait à nouveau son bonheur paisible et avait oublié toute trace de peur. Des bouffées tièdes montaient du sol recuit de soleil, et le vent était chaud et parfumé. Martin était attiré par une clarté étrange, une sorte de jour qui semblait exister sur l'autre versant, et qui auréolait le sommet du mamelon.

Il atteignit le faîte, soufflant un peu, et s'immobilisa. Un sourire ravi, inconscient, étirait les coins de sa bouche. Devant lui, au bas de la pente, naissait une forêt irréelle. Elle baignait dans un jour glauque, étroitement délimité par les arbres. Martin ne pouvait deviner la source de cette clarté verte, analogue à celle des fonds sous-marins. Il tendit les bras, le cœur gonflé d'une douceur intolérable, et se mit à descendre à pas précautionneux d'aveugle, les yeux pleins de l'extraordinaire vision. Cela ressemblait pensa-t-il, à un aquarium. Un aquarium de dimensions colossales, lumineux dans un monde noir, où les souples arbres bleu-vert frémissaient comme des algues géantes.

De nouveau il fut envahi d'un sentiment de crainte et d'exaltation mêlées, né de sa certitude de transgresser des lois inconnues. La notion de « défendu », d' « interdit », flottait autour de la forêt océane comme une barrière palpable. Une rafale de terreur tordit son esprit, si rapidement évanouie qu'il put la refuser et nier l'avoir jamais ressentie. Pouvait-il nier aussi le son étouffé qui s'associait à cette peur ? L'écho d'un rire empli de cruauté.

Il franchit la muraille de lumière dressée à l'orée du bois et fut immédiatement ligoté par un air solide, élastique, qui rendait la marche pénible sinon impossible. Son corps englué se mouvait sans aisance. Il fit deux pas extrêmement maladroits avant de s'apercevoir que ses pieds avaient quitté le sol fourré d'une mousse épaisse. Il s'effraya, agita convulsivement les jambes et fila vers la cime des arbres. L'air compact qui emplissait la forêt portait comme de l'eau.

Martin qui n'avait jamais su nager découvrait les joies d'une première baignade, libéré qu'il était de la crainte de se noyer qui paralyse les débutants. Il flottait à la surface d'une mer lumineuse, où affleuraient les pointes ramifiées des branches bleu-vert. Le ciel était sur lui comme un couvercle d'ombre, et les étoiles plus grosses et plus proches qu'il n'avait eu coutume de les voir. Les disques nacrés des trois lunes roses brillaient d'une clarté sereine. Il se retourna, enfonçant dans l'air vert et doré, mais ne sut trouver la torsion du corps qui l'eût fait plonger. Il dut suivre, pour descendre, le tronc d'un des arbres à l'aide des deux mains.

Il découvrait combien son vocabulaire humain manquait de mots capables de s'appliquer à ce qui l'entourait. Le mot arbre, par exemple, était inexact. Algue eût peut-être mieux convenu, et ne pouvait pourtant désigner les plantes géantes, branchues mais sans feuilles, qui composaient l'essentiel de la forêt. Forêt aussi était inadéquat, mais existait-il un autre terme ? Ce n'était pas de la mousse, évidemment, que cette végétation courte et touffue, d'un vert tout neuf de bourgeon frais éclos, qui tapissait le sol. Et comment qualifier les coquillages luisants, de couleurs très variées, qui s'épanouissaient comme des fleurs au bout de tiges sinueuses ?

Martin s'essaya à des battements de pieds qui lui permirent, après quelques maladresses, de glisser comme un poisson entre les troncs. L'air élastique épousait étroitement son corps. Il goûtait une satisfaction autant tactile que visuelle, caressant au passage la chair un peu molle, à texture caoutchouteuse, des algues géantes. Il s'arrêta pour cueillir un coquillage, dut l'arracher car il n'en pouvait rompre la tige, et eut entre les mains une très belle fleur minérale, aux contours arrondis. La corolle violet clair, vide d'occupant, dégageait, à peine perceptible, l'odeur douce-amère du lilas.

Comme la prairie orange, la forêt océane semblait dépourvue de toute vie animale, et Martin ne savait s'il devait s'en réjouir ou s'en affliger. Il eût aimé, croyait-il, voir palpiter dans ce jour sous-marin qui verdissait un peu sa peau, de souples formes mouvantes. Mais peut-être eût-il craint, alors, une agression qu'il n'avait pas, présentement, à redouter.

Il glissait, entraînant derrière lui des remous d'air. Un peu d'or transparaissait dans la clarté verte, comme s'il eût existé, plus haut, un soleil tamisé par des épaisseurs d'eau. Çà et là, entre deux troncs bleu-vert, pendaient en voiles des sortes de toiles d'araignées couleur d'argent, que Martin traversait sans mal et dont il aimait la caresse flottante. Un coup de talon donné dans le sol moussu l'envoyait percer la surface de l'air lumineux, et il retrouvait la nuit ruisselante d'étoiles et l'haleine chaude du vent. Puis il plongeait à nouveau dans la luminosité verte.

Ce fut la faim qui tira Martin de sa béatitude. Depuis combien d'heures errait-il dans la forêt océane ? Il n'aurait su le dire. La montre qu'il portait au poignet avait cessé bien plus tôt son grignotement obstiné, mais il ne s'en était pas soucié. Il avait réussi à se libérer des chaînes du temps, à oublier toute notion de durée, et voici qu'une sensation de vide mordant au creux de l'estomac le ramenait à sa condition d'homme.

Il se rappela qu'il n'y avait pas, dans cet univers, de vie animale, que les végétaux ne donnaient pas de fruits, et l'inquiétude balaya la joie. Où trouver de la nourriture ? Il avait soif aussi, et il désira avec passion la proximité du ruisseau d'eau bleue.

Il monta vers la cime des arbres.

C'était toujours la même nuit, et l'océan de lumière rejoignait à l'horizon les bords du ciel vert bouteille.

Martin comprit combien faibles étaient ses chances de retrouver la la prairie par où il était venu. Il se vit soudain promis à une mort extrê-

mement pénible, et l'angoisse assécha sa bouche. Etait-ce cela, la promesse contenue dans le rire cruel ? Pour la première fois, la fenêtre ouverte sur son propre monde lui apparut comme un havre de grâce.



Il flottait au hasard, montant et descendant. La prairie orange pouvait être aussi bien à gauche qu'à droite, au nord qu'au sud. Il n'y avait pas de direction à choisir, et Martin ne pouvait que s'en remettre à sa chance. Le ciel était sombre et paisible, la forêt océane sans hostilité, mais si cruellement indifférente ! Martin comprenait à quel point sa mort troublerait peu la sérénité de ce monde. Au bout d'un peu de temps, bien peu, son squelette s'intégrerait sans difficulté dans le décor, et ses os seraient tout aussi polis que le tronc glissant des arbres noirs.

La peur lui tenait compagnie, sournoise, insidieuse, annonçant la laide panique...

La caverne s'ouvrit si soudainement devant lui qu'elle semblait surgie du néant. Avait-elle réellement existé avant qu'il l'atteignît ? Son porche s'incurvait doucement sur une ombre bleue apaisante, qui agit comme une drogue calmante sur le cerveau enfiévré de Martin. Il oublia qu'il avait eu peur de mourir et qu'il cherchait désespérément une issue à la forêt océane. Il oublia qu'il avait eu faim, soif, et qu'il avait follement désiré atteindre la fenêtre. Fasciné, l'esprit vide, il franchit la ronde ouverture de la grotte.

Elle baignait dans une pénombre bleue, brumeuse, qui ne permettait pas à Martin d'y voir à plus de quelques mètres. Les murailles et la voûte couleur de saphir pâle s'ombraient, dans les creux, de taches outremer. Il n'avait pas eu l'impression d'avancer beaucoup, et déjà l'entrée, derrière lui, avait disparu, étouffée sous un matelas de brume bleutée.

La clarté semblait plus forte au niveau du sol, couvert de cailloux ronds qu'il eut la curiosité de balayer de la main. Ils s'amoncelaient, entassés sans doute sur plus d'un mètre, mais à mesure que Martin creusait plus avant, enragé maintenant à découvrir ce qu'ils dissimulaient, ils libéraient une clartée bleue, violente comme un soleil, qui flambait tout au fond du trou.

Martin fermait à demi ses yeux de batracien blessés par la lumière, et ses mains qui creusaient avec passion tremblaient un peu. Il se sentait au bord d'une surhumaine découverte.

Il atteignait presque le but lorsqu'un remous d'air l'arracha à la cavité qu'il fouillait.

Il fut roulé, entraîné par un courant sauvage qui le ballottait comme un bouchon.

La peur serrait la gorge de Martin qui écarquillait les yeux dans une opacité bleu-noir. Il glissait vertigineusement entre les murailles d'un étroit boyau, emporté par le torrent d'air. Son corps secoué se crispait d'appréhension, une sueur subite poissait ses paumes, et l'angoisse vernissait d'un

glacis luisant ses yeux bombés. Son cœur battait douloureusement, à petits coups irréguliers.

Durant quelques secondes, la course du courant sembla s'accélérer, puis, tout aussi soudainement qu'elle était née, l'étreinte du torrent d'air se desserra. Un dernier remous abandonna Martin aplati sur le sol comme une grosse méduse échouée par la marée.

L'air qui portait comme de l'eau n'existait plus.

Le tunnel de roc bleu nuit enserrait Martin si étroitement qu'il dut ramper pour atteindre la lumière se devinant derrière une courbe. Il ahanait, douloureusement conscient du poids de son corps, se halant sur les coudes et les genoux. La soif avait racorni sa langue et desséché ses lèvres. Un dernier effort l'amena au-delà du tournant, et sa bouche s'arrondit sur un cri de surprise et de joie.

La lumière du jour éclairait la fin du boyau, et, par la faille qui sabrait le roc, Martin pouvait apercevoir un tapis d'herbe orange.

Il insinua avec peine son corps rondelet dans la fente, poussa, tira. Un moment, il put croire qu'il resterait coincé par la taille, et il se débattit avec rage, gros insecte cloué par une épingle, puis il se retrouva à genoux sur l'herbe orange, haletant et trempé de sueur.

Le vent passait sur lui, frais comme une eau, et le parfum acide de la prairie était dans ses narines.

Il cligna des yeux, ébloui. Le soleil blanc brûlait.

Il y avait là quelque chose de tout à fait insolite, puisqu'il n'avait pas, il le savait bien, passé assez de temps dans la caverne pour permettre au soleil de monter si haut dans le ciel vert pâle, mais il refusa de s'y arrêter. Et lorsqu'il découvrit, silhouettée sur l'horizon, la fenêtre ouverte sur son monde à lui, il accepta comme son dû de se trouver justement sur cette prairie, et n'admit pas d'y voir autre chose qu'une heureuse coïncidence.

Il se releva, frottant ses genoux douloureux, et passa sa langue sur ses lèvres parcheminées.

Le vent ébouriffait la prairie, les arbres étaient noirs, figés, et leurs branches dépouillées dessinaient sur le ciel des signes indéchiffrables. Mais Martin ne voyait que la fenêtre, qui l'appelait irrésistiblement.

Il tendait la main vers la barre d'appui et pouvait presque sentir l'odeur de bois du plancher fraîchement raboté, lorsque la présence mauvaise qui avait guetté, épié, et joué de lui comme d'un pion, ferma soudain la porte ouverte entre deux mondes.

Le décor glissa, effaçant la prairie orange, et rendit sa place à la rue qui déroulait, six étages plus bas, sa chaussée et ses trottoirs.

Et Martin put entendre, avant de plonger, hurlant, vers le trottoir où les passants s'éparpillaient, sonner haut et clair un rire de triomphe cruel.



Simple affaire de technique

(*A matter of technique*)

par GORDON R. DICKSON

Les savants sérieux continuent à discuter sur les qualités physiques et mentales que doivent présenter les futurs explorateurs de l'espace. On cherche à trouver des tests permettant d'éliminer les inaptes de l'espace. On essaie de comprendre pourquoi la chute sans pesanteur provoque chez certains l'angoisse panique et chez d'autres l'euphorie. Mais personne ne semble avoir suggéré que les futurs astronautes auraient peut-être besoin... d'être de bons amoureux. Gordon Dickson comble cette lacune avec autant de tact que d'humour (1).

L'HÉLICOPTÈRE de Jeffrey Willoughby piqua vers l'aire d'atterrissage en bordure de la résidence Dirksen. C'était par une tiède nuit d'été et, sous la lune, la piste luisait comme un ruban d'argent. La résidence Dirksen était plongée dans les ténèbres. L'engin se posa presque sans secousse. Jeffrey s'éclaircit la gorge, tripota une dernière fois les commandes de façon absolument superflue et tourna la tête vers Pat Dirksen.

Pat en fit autant à son adresse.

Le silence régnait dans la cabine de l'hélico. Jeffrey s'éclaircit la gorge une seconde fois.

— « Joli temps, ce soir, n'est-ce pas ? » dit Pat.

L'arôme du parfum de la jeune fille chatouillait les narines de Jeffrey, lui montait à la tête. Dans la pénombre, les boucles noires qui ruisselaient sur les fines épaules de Pat senblaient une coulée de jais en fusion. Ses lèvres douces, entrouvertes, avaient quelque chose de mystérieux. Ses seins soulevaient la tunique légère. Visiblement, elle attendait.

— « Il fait bon, » dit Jeffrey.

— « Oui... » dit Pat.

Elle se rencogna sur son siège, leva le menton vers son compagnon ; ses lèvres s'écartèrent un peu plus.

Pour la troisième fois, Jeffrey s'éclaircit la gore.

« Je vous aime bien, Jeff. »

— « Oh ? » s'étrangla-t-il.

— « J'ai l'impression que nous nous connaissons depuis des années. »

— « Euh... C'est vrai ? »

— « Depuis des années et des années... »

Elle se tortillait dans son coin.

(1) Nouvelles déjà parues du même auteur dans « Fiction » : « *La semaine de huit jours* » (n° 51) ; « *Les deux font la paire* » (n° 59).

— « Euh... Eh bien... »

— « Eh bien ?... »

— « Eh bien... »

— « Jeffrey, pour l'amour de Dieu... Savez-vous dire autre chose que « eh bien » ? »

— « Eh bien... »

Pat se redressa sur son siège comme actionnée par un déclic.

— « *Six semaines !* » s'exclama-t-elle d'un ton furieux.

— « Je vous demande pardon ? » chevrota Jeffrey.

— « Six semaines ! » Elle ouvrit brutalement la portière et sauta sur le sol ; la portière claqua en se refermant. « Depuis six semaines, nous sortons ensemble à peu près toutes les nuits et tout ce que vous savez faire, c'est rester assis à votre place en répétant *eh bien.* Vous croyez que je suis de bois ? Si je vous entends encore une fois dire *eh bien,* je hurle ! Qu'est-ce qui ne colle pas, Jeff, dites-le-moi ? »

— « Eh bien... » commença Jeffrey.

Pat poussa un hurlement. Un hurlement d'excellente qualité.

Au premier étage de la résidence Dirksen, une fenêtre s'éclaira.

— « Pat, » glapit Jeffrey affolé. Il extirpa son long corps hors de l'habitacle et s'élança derrière elle. « Ne vous en allez pas... Je vais vous dire... »

— « N'approchez pas ! » Elle se dirigeait droit vers la porte de la demeure. « Allez-vous-en ! Disparaissez ! Je ne veux plus jamais entendre parler de vous ! »

— « Mais comment faire ?... Je veux dire pour nous revoir ? »

— « Je ne veux plus jamais vous revoir, » cria Pat en secouant la porte qui s'ouvrit. « Jamais, jamais, jamais, *jamais !* »

La porte se rabattant sur elle avec un bruit de tonnerre mit un point final à ses imprécations.

***

— « Le Dr. Jeffrey Lane Willoughby ? » demanda d'un air hésitant le capitaine de la Spatiale.

— « C'est moi. »

Hagard, les yeux creux, un rictus désespéré tordant sa bouche, Jeffrey chancelait devant le bureau du centre de recrutement.

— « Asseyez-vous. » Le jeune homme s'effondra sur une chaise. Le capitaine considéra les papiers posés devant lui d'un œil surpris. « Vous êtes... vraiment dentiste, docteur ? »

— « Oui. Et réserviste. »

— « Je vois... »

L'officier était sensiblement de l'âge de Jeffrey ; comme ce dernier, il était mince et pâle. Toutefois, il avait l'air dur. Son uniforme lui allait comme un fourreau à une lame.

« C'est que, voyez-vous... enfin, vous recevrez une solde de... » (il consulta ses papiers) « ... de lieutenant, dans votre cas, qui ne s'élèvera guère qu'à 8 000 dollars par an. »

— « Je sais. »

— « Votre cabinet doit vous rapporter le double. »

— « Le triple. Mais il ne s'agit pas de cela. Je veux prendre du service actif. Vous devez bien avoir besoin de dentistes, non ? »

— « Certes ! »

— « Particulièrement sur les nouvelles planètes auprès des missions d'exploration ? A des années-lumière de la Terre ? »

— « Absolument ! »

— « Alors, c'est parfait, » s'écria Jeffrey fiévreusement. « Faites-moi signer ce contrat. Et envoyez-moi le plus loin que vous le pourrez. Vous n'auriez pas quelque chose dans les vingt ans ? Et un engagement à vie, ce n'est pas faisable ? Je... »

— « Une seconde, je vous prie. Tenez, prenez une cigarette. »

— « Merci, je ne fume pas. »

— « Un verre ? »

— « Non merci. Et j'ai déjà pris mon petit déjeuner... Ce que je veux... »

— « Je vous en prie, docteur ! Je puis vous affecter au service actif et vous envoyer aussi loin que vous le voudrez. Pour le moment, le service Exploration a un besoin criant de médecins et de dentistes. Seulement, dans l'intérêt du service, il est indispensable que nous sachions pourquoi vous renoncez à une situation lucrative pour revêtir un uniforme qui vous rapportera beaucoup moins. »

— « Pourquoi... Ah ! » Jeffrey avala sa salive. « Eh bien... euh ! Pour être franc... euh !... enfin, voyez-vous... toute ma vie... les filles... »

— « Vous n'êtes pas impliqué dans une sale histoire à propos d'une femme ? » demanda le capitaine en posant un regard perçant sur son interlocuteur.

— « Oh ! non, » s'exclama celui-ci. « Vous ne comprenez pas. Les femmes... eh bien... Ecoutez, » capitula-t-il, misérablement, « est-ce que nous pourrions dire que je désire fuir une femme ? »

— « C'est tout à fait possible. D'ailleurs, en raison de l'actuelle pénurie de dentistes, je ne vais pas couper les cheveux en quatre. Vous êtes certain que vous n'avez rien d'autre à me déclarer ? »

— « Pas un mot de plus, » explosa Jeffrey avec passion.

— « Alors, c'est parfait. Mettez-vous debout, je vous prie, Levez la main droite... »

***

— « Soyez le bienvenu à bord, docteur, » dit le capitaine Lyse en secouant allégrement la main de Jeffrey.

En dépit de son uniforme neuf aux plis impeccables, c'était peu que dire de Jeffrey qu'il était pâle et mal assuré sur ses jambes. Il offrait un contraste saisissant avec le commandant du *Galactique*, un gaillard tanné, musclé malgré ses quarante ans, vêtu en tout et pour tout d'une paire de shorts de treillis et d'un maillot de corps. « Prenez un siège. »

— « Euh... je vous remercie. » Jeffrey s'écroula dans un fauteuil. « Je n'avais pas idée que les transports étaient aussi rapides, maintenant... Je veux dire... »

— « Le transfert instantané a ses inconvénients, » dit le capitaine Lyse avec flamme.« Mais cela marche magnifiquement pour tout corps d'un poids inférieur à cent cinquante kilos terrestres. Au-dessus, la puissance nécessaire... tenez, buvez ceci. »

— « Merci, mon commandant. » Jeffrey avala son verre. « *Pouah!* »

— « Quelque chose qui ne va pas? » s'enquit le capitaine Lyse avec intérêt.

Jeffrey haletait. Après une bonne minute, il parvint à murmurer :

— « C'était du whisky ? »

— « Du bourbon. Un mélange. Pas mauvais, hein ? L'idéal pour les foies ronds ! »

Il reboucha la bouteille et la rangea, l'air satisfait.

— « Oui, » proféra péniblement Jeffrey.

— « On se sent mieux, pas vrai ? Nous sommes très heureux de votre présence à bord du *Galactique*, docteur. Nous n'avions ni médecin ni dentiste depuis le dernier voyage. En principe, on devait toucher un officier sanitaire avant de prendre l'espace, mais vous savez combien le service de santé est à court! Donnez-moi vos papiers... ceux que vous avez en mains... »

— « Oh ! » Jeffrey lui tendit les documents.

— « Merci. Voyons... *sera affecté... le* Galactique... *pendant la durée de son assujettissement*... Parfait, parfait. Tout est en ordre... *Quoi ?* »

— « Qu'y a-t-il ? »

— « *Affectation temporaire sous réserve de décision ultérieure du Service*... mais alors, vous n'êtes pas permanent ? »

— « C'est cela que ça veut dire ? »

— « Evidemment ! »

— « Mais c'est idiot, » s'écria Jeff avec force. « Je ne sais pas quelle mouche a piqué cet officier recruteur... En tout cas, je suis ici pour de bon, mon commandant. Quand je pousserai mon dernier soupir, je porterai probablement encore l'uniforme. »

— « Ouais... » Le capitaine avait l'air sceptique. « Enfin, ne discutons pas de cela, » se hâta-t-il d'ajouter. « Nous allons faire comme si vous étiez permanent. Les hommes seront heureux de vous voir. Et rien que moi, j'ai 'uel 'ose... 'ou 'oyez ? 'ous 'on 'oigt... 'à-haut... »

— « Vous vous brossez mal les dents, » dit Jeff, examinant la mâchoire de l'officier.

— « 'e me 'osse les 'ents... enfin, je me brosse les dents chaque jour, » s'exclama l'autre avec indignation.

— « Alors, vous les brossez mal ou pas assez longtemps ou pas assez fort. Les gencives ont besoin d'exercice. Sinon il se forme des points d'infection. Si vous pouvez mettre quelqu'un à ma disposition pour me servir d'assistant, je vous prendrai demain matin et je vous ferai un bon détartrage. Et je vous montrerai comment on se sert d'une brosse à dents ! »

— « Euh... bien sûr. Si vous voulez me suivre, docteur... »

*
* *

— « ... suivant ! »

C'était un matin éclatant, quelques semaines plus tard.

— « Il n'y a plus personne, mon lieutenant, » dit l'assistant, un garçon lugubre et dégingandé qui portait le nom d'Hokerman. « C'était le dernier rendez-vous pour aujourd'hui. »

— « Vous voulez dire que j'en ai terminé pour le moment ? Bien, bien ! En ce cas, j'enlève ma blouse et je vais prendre au mess quelque chose pour refroidir les lampes, comme on dit. »

— « Bien, mon lieutenant. »

Jeff s'installa au bar que tenait un engagé. « Donnez-moi de quoi refroidir les lampes. » Le mess était désert à cette heure matinale. « Ça va les affaires, Smitty ? »

— « Très bien, mon lieutenant. Et qu'est-ce que ce sera comme bourbon, aujourd'hui ? »

— « Oh ! le premier décapeur de tuyères qui vous tombera sous la main. Double. Cela fait si longtemps que je n'ai pas décollé d'ici que j'ai l'impression de commencer à prendre racines ! »

— « Vous pourriez sortir jeter un coup d'œil au village indigène, mon lieutenant. »

— « Aller me crotter pour un malheureux coup d'œil... A quoi ressemblents-ils, ces zigotos ? »

— « Ils ont l'air tout à fait humains, docteur. Je ne sais pas quel est leur niveau sur l'échelle anthropologique mais moi, je ne les différencie pas des hommes. Quant à leurs femmes... Ah ! bien sûr, il y a leurs espèces de chiens de berger gros comme des éléphants et munis de trompes, qui sont un peu particuliers. Ce sont vraiment des extra-terrestres selon votre cœur ! »

— « Des femmes, vous dites ? »

— « Oui, mon lieutenant. »

— « Smitty, redonnez-moi encore un coup de tord-boyau. Des femmes, hein ? Vaut peut-être mieux que je reste tranquillement à bord. C'est à cause d'une femme que j'suis ici, Smitty. L'saviez pas ? »

— « Non, mon lieutenant. »

— « Ouais, c'est comme ça. V'connaissez le topo ? On les aime, on les plaque (crénom de crénom, j'suis un homme, quoi !) et puis y en a une qui s'accroche. Au début, c'est amusant et puis on finit par en avoir sa claque des jolies filles qui vous courent tout le temps après. Alors, on leur dit : *Du vent, les mômes...* »

Une voix tombant de la boîte à bruit interrompit son discours : « Attention... Attention... » croassa-t-elle. « On demande le Dr. Willoughby au bureau du commandant. Dr. Willoughby, présentez-vous immédiatement au bureau du commandant... »

Jeff vida d'un trait son second verre ; ce fut à peine s'il s'étrangla un peu.

— « Eh bien, j'crois bien que je dois les mettre. Salut, Smitty... »

— « A bientôt, mon lieutenant. »

Et Jeff quitta le mess.

***

— « Ah ! bonjour, docteur, » s'écria le capitaine Lyse à l'entrée de Jeff. « Je désire vous faire connaître une personne d'ici qui a des ennuis que vous serez peut-être en mesure d'arranger. Mademoiselle Jjarja Leonla... le Dr. Willoughby, notre dentiste. »

— « *Glop,* » fit Jeff.

— « Comment allez-vous ? » s'enquit Mlle Jjarja Leonla d'une voix musicale.

— « Co... co... comment ? Oh... euh... bien, » bégaya Jeff. « Bien. Bien. Bien... »

— « Ça va, docteur ? » s'enquit Lyse.

— « Moi ? euh... oui... ça va ! »

— « Vous êtes écarlate. Et vous transpirez. Etes-vous sûr que... »

— « Bien. Non. Oui. Je veux dire... ça va bien. »

— « Alors, tant mieux. Voilà : Mlle Jjarja Leonla... Docteur, Mlle Jjarja se trouve *de ce côté-ci !* »

— « Oh ! vraiment ? » Jeff quitta le plafond des yeux, rencontra le regard violet de Mlle Jjarja pendant une fraction de seconde et se hâta de regarder désespérément ailleurs. « Bonjour. »

— « Comment allez-vous ? » répéta Jjarja.

— « Bien. »

— « Bon, voici ce dont il s'agit, » dit Lyse avec une pointe d'impatience. « Les compatriotes de Mlle Jjarja vivent en communauté de culture avec des êtres de grande taille que vous avez sans doute déjà aperçus en leur compagnie, les Asona. Or l'Asona personnel de mademoiselle... »

— « Excusez-moi, » le coupa Jeff qui semblait affolé. « Je voudrais vous parler un instant seul à seul, mon commandant. Dehors, s'il vous plaît. »

Lyse fronça les sourcils.

— « Eh bien, si vous voulez bien nous excuser un moment, mademoiselle ? »

Précédant Jeff, il gagna la coursive et referma la porte du bureau. Prêt à tomber, le dentiste dut s'accoter au mur. « Alors ? » demanda le capitaine.

— « Est-ce qu'elle ne... est-ce qu'ils ne... enfin, ne porte-t-elle jamais aucun vêtement ? » balbutia Jeffrey.

Surpris par cette question, Lyse battit des paupières :

— « Mais si ! Elle a des vêtements ! »

— « Je veux dire de *vrais* vêtements... des vêtements qui... euh... l'habillent, » hoqueta Jeff avec désespoir.

— « Oh ! C'est le costume indigène ! Ils y sont accoutumés. » Lyse frappa sur l'épaule de Jeff. « Et vous vous y ferez vous aussi en un rien de temps. Je sais bien qu'ils sont tellement *humains*... surtout les femmes. Au début, moi aussi, cela m'a fait quelque chose. Il faut d'ailleurs reconnaître que cette mignonne est particulièrement bien roulée. Mais vous en prendrez l'habitude. »

— « Vous... vous croyez ? »

— « Bien sûr ! Allez ! Rentrons, à présent. »

Ils retournèrent dans le bureau.

— « Ecoutez, mademoiselle Jjarja, » commença Lyse, « puisque vous avez

maîtrisé à merveille le langage humain, le mieux serait peut-être que vous exposiez vous-même votre problème au docteur. »

— « Parfaitement, » répondit Jjarja de sa voix cristalline, et elle se tourna vers Jeff dont le corps était agité de frissons. « On m'a dit que votre spécialité est la réparation de la région dentale du corps. »

— « Du corps ? Oui. Non. Les dents. Je ne touche jamais au corps. »

— « Ce sont justement les dents qui m'intéressent. »

— « Euh... je les habille un peu. Rien n'est pire qu'une dent nue. Enfin, je veux dire... Avez-vous mal aux dents ? Ouvrez la bouche... »

— « Non, non. » On eût dit, quand elle parlait, qu'on entendait le friselis du vent au fond d'un vallon lointain. « Il ne s'agit pas de mes dents, mais de ce que vous appelleriez une des dents de mon Asona. »

— « En fait, » intervint Lyse, « elle souhaiterait que vous arrangiez les dents d'une de ces grosses créatures, docteur. Pensez-vous que ce soit possible ? »

— « Quoi ? Oh ! Je ne vois pas pourquoi ce ne le serait pas, » dit Jeff, soulagé, les yeux fixés sur l'officier. « C'est une simple affaire de technique. Bien sûr, il faut tout d'abord que je voie le... euh... l'Asona. »

— « Il se nomme Aloba, » susurra tendrement la voix de sirène.

— « Eh bien, docteur, allez-y, » conclut le capitaine avec satisfaction. « Prenez tout le temps nécessaire. J'ai cru comprendre qu'Aloba était parti se cacher dans les collines. Il vous faudra plusieurs jours. Mlle Jjarja vous mènera jusqu'à lui. Dès que vous aurez fini, appelez-nous à l'aide de votre téléphone portatif et un hélicoptère viendra vous chercher. »

— « Très bien. Merci. »

— « Seulement, il vous faudra aller à pied à la recherche d'Aloba. Les collines sont couvertes par la jungle et un appareil ne vous serait d'aucune utilité. »

— « Parfait. C'est très bien. »

Jeff fit mine de partir.

— « Pas par là, nom d'un chien, » hurla le capitaine. « C'est le placard aux cartes ! »

— « Excusez-moi, » dit Jeff qui, d'un pas hésitant, changea de direction.

*
* *

Quelques heures plus tard.

— « Par ici, » dit Jjarja.

— « Euh... si vous marchiez à côté de moi, mademoiselle Jjarja, au lieu de me précéder ? »

— « Vous préférez ? »

— « Beaucoup, » répondit Jeff, fermant les yeux. « Etes-vous à mon côté, maintenant... *glop !* »

— « La piste est étroite, » murmura Jjarja de sa voix suave. « Si nous marchons côte à côte, nous sommes bien forcés de nous toucher ? Cela vous ennuie que nous nous touchions ? »

— « Moi ? Bien sûr que non ! Nous ne devons plus être loin, maintenant ? »

— « Il y a encore un bout de chemin. Nous marchons seulement depuis une demi-journée et je ne suis pas sûre que nous trouverons Aloba là où je le pense. Il s'est enfui en courant. Il était honteux. »

— « Honteux ? »

— « A cause de la dent que je désire que vous soigniez. Il possède deux longues dents et l'une s'est brisée. »

— « De longues dents ? »

— « Vous avez un nom spécial... » Songeuse, Jjarja se mordait les lèvres. « Des défenses ? »

— « Ah ! C'est une défense ! »

— « Exactement. Mais ne vous faites pas de soucis : si nous ne le trouvons pas à la première clairière, nous continuerons demain matin ; je ferai une couchette de feuillage où nous serons au chaud tous les deux. »

— « *Non !* » hurla Jeff en proie à un soudain accès de panique.

— « Mais si ! »

— « Attendez... ce n'est pas cela que je veux dire. Je veux avoir ma couchette à moi. Et vous, vous aurez la vôtre. Chacun la sienne ! »

— « Vous êtes étrange, » murmura Jjarja.

Arrivés à la clairière, ils firent halte et s'organisèrent pour passer la nuit. Jjarja prépara deux confortables hamacs de feuillage qu'elle accrocha entre les arbres. Jeff s'agita fébrilement dans le sien avant de tomber dans un profond sommeil.

Au matin, ils se remirent en route. Se fiant aux traces qu'elle avait décelées, Jjarja affirma qu'ils trouveraient Aloba à la prochaine clairière.

— « Mais pourquoi donc s'est-il enfui de la sorte ? » s'enquit Jeffrey.

— « Je vous l'ai dit hier : il a honte. C'est un Asona, le pauvre, aussi est-il extrêmement susceptible. »

— « Susceptible ? »

— « Vous ne savez pas grand-chose de mon peuple ni des Asona, n'est-ce pas ? Le mieux serait que je vous donne quelques explications. J'aime beaucoup Aloba. Il est extrêmement intelligent. Mais il se laisse aller pour un rien : les Asona sont ainsi. C'est la raison pour laquelle nous nous associons avec eux dès leur plus jeune âge afin de les aider, de les réconforter quand ils en ont besoin. »

— « Vraiment ? Et eux, que vous donnent-ils en échange ? »

— « Oh! ils résolvent certains problèmes... des choses comme ça. Ils ont une excellente mémoire ; ils sont très forts pour trouver des énigmes et répondre aux questions. Par contre, ma race possède de fortes capacités émotionnelles. Nous sommes en ce domaine des experts, comme vous dites. »

— « Par exemple ? »

— « Eh bien, tenez... vous... »

— « Quoi, moi ? Qu'est-ce que je viens faire là-dedans, moi ? » s'exclama Jeff d'une voix stridente.

— « Il est évident que vous n'êtes pas heureux. Je n'éprouve aucune

difficulté à voir que vous avez fui une certaine situation émotive que vous êtes déterminé à ne pas affronter. »

— « Mais c'est idiot ! Et totalement faux ! Je ne sais pas où vous avez pu pêcher cette idée ridicule, mais... »

— « Oh ! par intuition, tout simplement. »

— « Eh bien, votre intuition se trompe ! Je n'ai jamais été aussi heureux de toute mon existence ! Situation émotive ! Il n'y a aucune situation émotive ! Et si c'était le cas, je ne l'aurais pas fuie. En outre... mais qu'est-ce que vous faites ? »

— « Asseyez-vous là, je vous prie, » dit Jjarja en l'attirant sur un moelleux tapis de mousse au pied d'un arbre énorme, couvert de plantes grimpantes, qui bordait le chemin.

— « Pour quoi faire ? Mais qu'est-ce que vous fabriquez ? »

— « Je vous masse la nuque. Penchez la tête en arrière, je vous prie. »

— « Que je penche la tête... » Son crâne rencontra quelque chose de doux et d'élastique. « Non, » rugit-il avec effroi en essayant de se redresser.

— « Mais si, mais si, » chantonna Jjarja en le contraignant à rester dans la même position. « Demeurez simplement couché comme cela un moment. N'est-ce pas que c'est agréable de sentir mes doigts sur votre cou ? Ne répondez pas. Ne bougez pas. Ah ! que j'aime vous faire cela ! Vous êtes gentil de me laisser faire. »

— « Mais... mais... »

— « Chut... Laissez-vous aller. Ne bougez pas. Sentez-vous la chaleur de mes doigts sur votre cou ? Doucement... doucement... »

— « Mais... »

— « Doucement... doucement... »

*
* *

— « Où suis-je ? » demanda Jeff, clignant des yeux, tout en regardant autour de lui.

— « Nous sommes presque arrivés à la clairière où Aloba doit se trouver, » répondit une voix qui était celle de Jjarja.

Jeff tourna la tête pour la regarder. Ils étaient encore sur la piste, quelque part dans la jungle qui cachait le pied des collines. Le soleil était considérablement plus bas dans le ciel que la dernière fois qu'il l'avait contemplé. En fait, on devait être au milieu de l'après-midi.

— « Que s'est-il passé ? »

Jjarja émit un petit rire et Jeff se trouva couvert d'une sueur froide. « *Que s'est-il passé ?* »

— « Vous étiez bouleversé. Je vous ai apaisé. »

— « Et vous m'avez si bien apaisé que j'ai marché pendant six heures complètement inconscient ? »

— « Oui. Nous sommes des experts. »

Jeff ouvrit la bouche. Mais pas un mot ne sortit. Il lui était impossible de trouver quoi que ce fût à dire.

Ils traversèrent un petit ravin, grimpèrent une pente pour émerger dans la clairière annoncée par Jjarja. Elle était vaste, confortable ; un ruisseau y clapotait et de la mousse la tapissait.

De l'autre côté de la clairière, une créature gigantesque était là, la tête enfoncée dans un rideau de plantes grimpantes. On ne voyait que la partie postérieure de son corps qui ressemblait exactement à l'arrière-train d'un chien de berger. Un chien de berger de la taille d'un éléphant.

— « Le voilà, » s'exclama gaiement Jjarja. « Venez, Jeff-er-ey ! » Elle entraîna son compagnon. « Aloba ! je t'ai retrouvé ! »

— « Je sais, » répondit l'interpellé ; le feuillage où sa tête était cachée étouffait sa voix. « Allez-vous-en ! »

— « Mais c'est seulement moi, Jjarja. Et j'ai amené un humain très gentil pour t'aider. »

L'Asona ne fit pas un mouvement :

— « Je ne veux pas d'aide. Je suis au-delà de tout secours. Allez-vous-en ! Je pense que je vais me suicider. » Il fit une pause avant d'ajouter : « Ramenez cet humain avec vous. »

— « Mais c'est un dentiste, » protesta Jjarja. « Il s'appelle Jeffrey Willoughby et il te soignera si tu le laisses faire. »

Jeff posa sa main sur l'épaule de la jeune fille pour attirer son attention et, désignant l'Asona du doigt, il murmura :

— « Comment se fait-il qu'il parle ma langue ? »

— « Et pourquoi ne parlerais-je donc pas votre langue ? » rétorqua Aloba qui conservait toujours la même immobilité ? « Je vous ai entendu. Pourquoi ne parlerais-je pas sanscrit ? Ou Ibbrinien ? »

— « Qu'est-ce que c'est que le Ibbrinien ? »

— « Aucune importance Vous le saurez un jour ou l'autre. Je peux parler n'importe quel langage. Je peux faire n'importe quoi. A condition que j'essaie, bien sûr. »

— « Nous verrons tout cela plus tard, » intervint Jjarja qui poursuivit d'une voix câline : « Comme c'est sot de partir ainsi pour te cacher, Aloba. Une dent cassée, ce n'est pas la fin du monde ! »

— « Mais je suis horrible, » répondit Aloba au milieu de son feuillage. « Les gens rient sous cape quand ils me voient. »

— « Mais ce n'est pas vrai ! »

— « Que si ! Je le sais bien. D'ailleurs, s'ils ne rient pas, c'est qu'ils me plaignent et je ne tolère pas qu'on ait pitié de moi. Etre pris de pitié, c'est le coup de grâce ! »

— « Les Asona ont énormément d'amour-propre, » expliqua Jjarja à Jeff.

— « Il ne s'agit pas d'amour-propre mais de sensibilité : la sensibilité est la contre-partie de notre vaste intelligence. Je suis un génie, humain. Tous les Asona sont des génies. C'est pourquoi seuls, les congénères de Jjarja sont entrés en contact avec votre race. Jamais nous n'aurions accepté, quant à nous, de supporter la grossièreté de votre nature ! »

— « Mais, Aloba, Jeffrey a une nature sensible. Aussi sensible que la tienne. »

— « Ridicule, » bougonna l'autre. « Totalement impossible. »

— « Retourne-toi, je t'en supplie ! »

— « Il va se moquer de moi. »

— « Mais non, » promit Jeff. « Vous ne tenez pas compte d'une chose... euh... Aloba : je suis un professionnel en ce qui concerne la dentition. J'ai l'habitude de voir des dents de toutes les formes. »

— « Vous ne vous moquerez pas de moi ? »

— « Jamais, » lança Jeff d'une voix ferme.

Aloba s'agita. Il y eut un bruit de feuilles froissées et arrachées. Aloba se tourna vers eux et Jeff réprima un sursaut : la partie antérieure du corps de la créature était l'exacte reproduction de son arrière-train ! A cette différence près, toutefois, que deux grands yeux sombres luisaient faiblement au milieu d'une toison blanche aux boucles serrées. Et puis il y avait ces deux gigantesques défenses qui pointaient ; l'une d'elle était brisée assez bas.

— « Je suis immonde, » murmura Aloba en fermant les yeux.

Jeff s'approcha de l'Asona.

— « Hum, » fit-il en considérant le chef laineux de la créature. « Voudriez-vous vous baisser un peu ? » Gauchement, l'Asona s'agenouilla. Sa tête se trouvait au niveau de la poitrine du dentiste qui, tâtonnant dans l'épaisse fourrure, finit par trouver la lèvre supérieure. « Soulevez votre lèvre s'il vous plaît. » A sa surprise, Aloba obéit. Jeff palpa la racine. « Cela vous fait-il mal ? »

— « Mal ? » L'Asona semblait étonné. « Oh ! oui, cela fait mal ! Mais, vous savez, je n'y fais pas attention. Ce qui est terrible, ce n'est pas la douleur : c'est le spectacle que j'offre ! »

— « Et comment est-ce arrivé ? »

— « Je suis tombé d'une petite colline, » expliqua-t-il avec gêne. « Je méditais sur l'avenir de l'humanité, sur les conséquences qu'aurait l'établissement de relations entre nous. Il existe cinq types de contacts possibles : la coopération progressive, le... »

— « Et vous avez atterri sur votre défense ? »

— « C'est-à-dire que, lorsque j'ai glissé, elle s'est trouvée coincée entre deux rochers. Elle a alors craqué. Ce fut un choc terrible ! J'ai aussitôt pensé : me voici déshonoré ! Défiguré d'aussi humiliante façon, je ne pourrai jamais plus soutenir le regard d'un autre Asona. Et, privé de toutes relations avec ceux de ma race, quel serait mon destin ? Je ne serai plus qu'une branche flétrie, inutile. »

— « Il n'existe que deux esprits supérieurs à celui d'Aloba sur toute la planète, » dit Jjarja avec fierté.

— « Oh ! en réalité, je ne suis pas le seul à occuper la troisième place, » répliqua faiblement Aloba qui ferma à nouveau les yeux. « C'est d'ailleurs préférable : ma perte sera moins lourde ainsi. On n'aura même pas à modifier le tableau d'avancement. »

— « Ne parle pas comme cela, » le réprimanda Jjarja.

— « Mieux vaut regarder la vérité en face ! Metake jouira tout seul de la troisième place et renforcera les rangs conservateurs. Incidemment,

docteur, cela signifiera la fermeture de cette planète aux humains. Mais qu'y faire ? *Que sera sera !* »

— « Pardon ? » s'étonna Jeff.

— « C'est de l'espagnol. Je suppose que vous ne le parlez pas aussi bien que moi. Cela veut dire : ce qui sera sera. Je suis irrémédiablement ruiné de réputation. »

— « Mais c'est idiot, » dit Jeff.

Les paupières d'Aloba se soulevèrent comme sous l'action d'un puissant ressort. Il bondit sur ses pattes :

— « *Comment osez-vous me parler sur ce ton ?* » Sa voix avait les sonorités d'un clairon. « Quelle est cette audace... »

— « Il ne voulait pas dire cela ! » s'écria Jjarja.

— « *C'est idiot !* Me dire ça à moi. Un Troisième *ex-aequo !* M'entendre traiter ainsi ! Et par un humain, encore ! Je n'ai jamais ouï quelque chose d'aussi... »

— « Je suis prêt à le répéter, » jeta Jeff avec assurance. « Il m'est impossible de vous remettre votre défense, mais je peux parfaitement vous en fabriquer une fausse ; personne ne verra la différence. Sauf un professionnel... »

— « Vantardise ! » haleta Aloba.

— « Non... il dit vrai. Il peut réellement faire cela, » intervint Jjarja.

— « !» fit Aloba.

— « Je suis prêt à risquer ma réputation professionnelle, » lança Jeff que l'enthousiasme entraînait.

— « Je n'en crois pas un mot ! » rétorqua l'Asona. « Et rien ne me convaincra. J'ai trop de bon sens !... Euh... Docteur, vous parlez sérieusement ? Vous voulez dire que vous pourriez ??? Comment cela ? »

*
* *

Jeff avait besoin d'un certain nombre de choses. Il passa sa commande au moyen du téléphone portatif qu'il portait à sa ceinture. De son ton lugubre, Hokerman l'assura, du cabinet dentaire de l'astronef, que le matériel serait expédié le lendemain à la première heure.

Comme la soirée était trop avancée pour faire quoi que ce fût, Jeff installa son hamac et se coucha tôt. La dernière image qui le visita avant que le sommeil se fût emparé de lui fut celle d'Aloba et de Jjarja assis devant le feu, devisant de choses et d'autres dans leur langage compliqué. Il dormit magnifiquement. Quand il se réveilla, il eut l'impression qu'il venait à peine de fermer les yeux. Pourtant, c'était l'aube. Une aube pleine de promesses, aussi brillante que son propre regard.

A neuf heures, téléphoniquement dirigé par Jeff, l'hélico apparut et déposa à l'aide d'un câble le matériel que le dentiste avait réclamé. Il aurait fort bien pu atterrir, mais Aloba menaçant d'avoir une nouvelle crise à l'idée d'exposer son infirmité aux yeux de quelqu'un d'autre, on adopta la première solution.

Alors, Jeff se mit à l'ouvrage.

Lorsqu'Aloba l'eut assuré que ses deux défenses étaient absolument identiques, tant du point de vue pratique que du point de vue esthétique, le dentiste prit l'empreinte de celle qui était en bon état ; à partir du moulage il façonna une prothèse à base d'acide acrylique qu'il monta sur une armature métallique destinée à donner à l'appareil le poids et l'équilibre voulus. L'Asona déclara que la fausse dent était en tout point identique à l'original. Rassuré, Jeff passa au stade opératoire.

*
* *

Le problème de l'anesthésie provoqua une discussion. Aloba était déterminé à employer la méthode traditionnelle chez les siens : l'auto-hypnotisme. Mais Jeff ne croyait pas aux vertus de l'auto-hypnotisme. Par contre, l'Asona n'avait aucune confiance dans la lyrocaïne. Finalement, on décida sagement d'utiliser l'une et l'autre solutions. Aloba se coucha sur le côté, ferma les yeux et, un moment après, annonça qu'il était prêt. Aussitôt, Jeff fit une injection de cent centicubes de lyrocaïne dans la région de la racine. Appuyant le chicot sur un support qu'il avait imaginé la veille, il incisa la lèvre, y ouvrit un volet qu'il rabattit et arracha sans difficulté la racine de la défense endommagée. Puis il fixa à même l'os maxillaire un crochet métallique assuré par des vis de vitallium qui devaient être tolérées par le métabolisme asonien (il l'avait promis à Aloba). Lorsqu'il eut bouché la cavité laissée par l'extraction et suturé les incisions, il se releva.

— « Hum, » grommela Aloba quand le praticien l'eut averti que l'opération était terminée. Il se mit debout et se dirigea vers le miroir suspendu après un arbre et que Jeff avait pris soin de faire adjoindre à son matériel clinique.

— « Je suis dissymétrique, » s'écria l'Asona.

— « Attendez ! » Jeff s'approcha de lui, la fausse dent dans les bras. « On la mettra dans la nouvelle base. Seulement, il faut attendre un peu... »

— « Je ne veux pas attendre. »

— « L'implant n'est pas encore assez solide pour supporter le poids. »

— « Je veux voir ce que cela donnera. »

— « Non ! »

— « Si ! »

Après une discussion assez animée, Aloba gagna la partie. Levant à bout de bras la défense, Jeff engagea l'extrémité filetée de celle-ci dans le pas de vis du support intérieur et boulonna la prothèse.

— « Et voilà, » dit-il, soutenant la nouvelle défense tandis qu'Aloba s'examinait dans la glace.

— « C'est de guingois ! »

— « Je n'ai pas serré à bloc. Nous verrons cela plus tard. D'ailleurs, il reste encore quelques légers ajustements à faire, naturellement. Cependant... »

— « Bon. Enlevez-la. »

Jeff dévissa la défense artificielle et la posa un peu plus loin. Aloba poussa un soupir de soulagement.

« Parfait, docteur, » dit-il. « Evidemment, vous n'avez rien fait que je n'aurais *pu* faire moi-même (avec du temps, le matériel, l'expérience et... tout). Néanmoins, les faits sont là : je ne l'aurais pas fait. J'aurais été contraint de vivre à l'écart, sans nul doute, ce qui aurait déterminé une dépression nerveuse, un déclin rapide de mes pouvoirs spirituels et, pour finir, l'effondrement, la mort. Les Asona possèdent, entre autres qualités, la faculté de reconnaître leurs propres limites. Et, comme tous mes semblables, docteur, je suis un véritable bouillon de névroses. »

— « Voyons... »

— « Ne me contredisez pas ! Même par courtoisie ! Je sais de quoi je parle ! Pour en revenir à nos moutons, vous avez accompli une action d'éclat et m'avez rendu un service inestimable. Il va de soi qu'en récompense je soutiendrai au cours des conférences asoniennes le point de vue du libéralisme envers l'humanité. Mais c'est encore insuffisant pour vous témoigner ma reconnaissance. Je suis, en outre, décidé à engager des conversations directes avec votre capitaine aussi bien qu'avec toute autre autorité de votre race. Je crois que des échanges utiles peuvent s'instaurer entre nos deux espèces. »

— « Eh bien... »

— « Vous serez surpris de voir ce que nous autres Asona pouvons vous apporter. Maintenant, en ce qui concerne votre petit problème personnel... »

— « Lequel ? » balbutia Jeff.

— « Mais bien sûr ! Un problème de type tout à fait asonien, mais que nous avons résolu depuis longtemps. Vous autres, humains, vous avez besoin d'une multitude de mécaniques. Les Asona, plus perceptifs et capables que vous, se satisfont d'un unique instrument. Mais c'est un instrument universel. Il s'agit de chacun des membres de l'espèce à laquelle appartient Jjarja. L'un d'eux est affecté à chacun d'entre nous dès que nous venons au monde ; si vous saviez les services illimités qu'ils nous rendent, vous n'en reviendriez pas. Jjarja, bien sûr, est mon instrument *personnel*. Mais, pour vous exprimer toute ma gratitude après ce que vous avez fait pour moi, voici ce que je vous propose... »

*
* *

Pat Dirksen laissa échapper un soupir. Un soupir satisfait, venu du fond du cœur. Elle s'abandonna entre les bras de Jeff, laissant son regard errer sur le spectacle familier et amical des étoiles telles qu'on les voyait par le hublot de l'hélicoptère dans le ciel nocturne de l'été américain.

— « Qu'est-t-il arrivé ? » murmura-t-elle, un peu étourdie.

— « C'est moi qui suis arrivé, » répondit Jeff.

— « Je veux dire : qu'est-il arrivé pour que vous ayez tellement changé ? »

— « Oh ! vous savez ! L'espace... le contact avec d'autres créatures. L'expérience, en un mot ! »

— « Mais je ne comprends pas pourquoi vous êtes revenu si vite. Je sais que vous aviez souscrit un engagement, je sais que cet Asina... »

— « Asona. »

— « Asona, » corrigea-t-elle. « Mais je ne vois toujours pas... »

— « Cela fait partie de la récompense. Il s'est arrangé pour me faire quitter le Service. Comme l'officier recruteur m'avait seulement donné une affectation temporaire, cela n'a pas présenté de grosses difficultés. »

— « Une partie de la récompense ? Et quel en est le reste ? »

— « Rien de très important. »

— « Mais encore ? »

— « Eh bien... je ne sais pas si je pourrais vous l'expliquer. Il m'a laissé l'usage de quelque chose qui lui appartenait. Quelque chose d'une grande valeur. Naturellement, ce ne fut qu'un prêt temporaire. J'en ai joui pendant quinze jours avant de le lui rendre. »

— « Mais qu'est-ce que c'était ? »

— « Oh... un simple instrument indigène... »

— « Un instrument indigène ? »

— « Indigène ! »

— « Mais pourquoi passez-vous votre langue sur vos lèvres en disant cela ? »

(Traduit par Michel Deutsch.)



■ ***Le prix Jules Verne 1959.***

Le prix Jules Verne, remis en vigueur par la librairie Hachette, et destiné à couronner chaque année un roman de science fiction inédit, œuvre d'un jeune écrivain français, sera décerné dans la deuxième quinzaine de mai 1959 par un jury de personnalités scientifiques et littéraires présidé par MM. André Maurois et Jean Rostand.

Le montant du prix est de 100 000 F. Le manuscrit désigné sera en outre publié dans la collection du « Rayon Fantastique » (Hachette éditeur).

Les manuscrits doivent être adressés en double exemplaire avant le 31 décembre 1958, au Secrétariat du prix Jules Verne, 79, boulevard Saint-Germain, qui se tient à la disposition du public pour tout renseignement complémentaire.

■ ***Une opinion autorisée.***

Au sommaire de « New Scientist », revue scientifique ultra-sérieuse, nous avons relevé dans le numéro du 18 novembre, une étude sur la science-fiction où il est écrit notamment que la science-fiction est une des grandes forces qui préparent l'avenir et que même sur le plan littéraire, elle est supérieure à la plupart des autres genres.

Ce n'est pas la première fois que les savants soulignent l'importance qu'ils attachent à la science-fiction. Ne restera-t-il plus que les critiques soi-disant sérieux pour la mépriser ?

Les billes

par MICHEL EHRWEIN

Michel Ehrwein fait partie du contingent de jeunes auteurs français que « Fiction » suivra dans l'avenir. Vous avez lu pour la première fois un récit de lui : « La harpe », *dans notre numéro* 53.

A une période où la plupart des jeunes écrivains tentés par le fantastique le sont sous l'angle du merveilleux scientifique, Michel Ehrwein opte résolument pour un symbolisme poétique « hors du courant ».

Sa deuxième nouvelle nous semble aller plus loin que la précédente. Elle offre des dehors ordinaires et des implications étranges. S'il s'agit d'un thème de science-fiction, c'est un des plus vastes d'envergure qu'on ait conçus. Et tout est dit de façon feutrée et par allusions brèves. Ce conte qui ne fait que suggérer nous a laissés rêveurs...

> *« Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour accomplir les miracles d'une seule chose. »*
>
> La Table d'Emeraude.

DANS ma jeunesse, nous jouions aux billes. Nous y jouions dans la cour de l'école, avant le début des classes et aux récréations, avec la hâte fiévreuse de ne pas perdre une minute. Nous y jouions surtout le soir, à la sortie, et souvent au détriment de nos devoirs et de nos leçons. Même pour nos jeunes estomacs l'heure du dîner venait trop tôt mettre un terme à nos parties... l'heure du dîner, ou, parfois, l'arrivée de notre mère, annonciatrice de taloches. Mais les soirées d'été sont longues et elles laissaient encore aux plus acharnés la possibilité de se retrouver sur la place de l'église après la soupe. L'hiver amenait d'autres jeux, mais les billes gardaient toujours leur petit groupe de fanatiques, ignorant le froid et maudissant la neige.

Et ce fut un soir d'hiver...

Nous étions quatre ou cinq, peut-être, dont les visages sont encore présents à ma mémoire, mais dont les noms m'échappent à l'exception de celui de Rémi, vraisemblablement à cause du fait que ce fut lui le héros de l'aventure. La classe aussitôt finie, nous nous étions retrouvés dans notre coin favori, au pied d'un mur de l'église qui nous abritait un peu du vent. Il faisait nuit, bien sûr, à cette heure, mais un des lampadaires installés par la prévoyante municipalité nous éclairait suffisamment. Et la partie battait son plein.

Je n'avais pas de chance ce soir-là, ou peut-être était-ce le froid qui me rendait malhabile. Toujours est-il qu'au bout d'une demi-heure de jeu, je n'avais plus une seule bille dans ma poche. Chacun de nous portait en effet les siennes dans une poche de sa culotte ou de son manteau et n'en sortait qu'une à la fois pour laisser ignorer le plus longtemps possible l'état de son « trésor ». Poker enfantin !... Enfin, moi, j'avais perdu et restais là à regarder les autres.

Rémi était le plus acharné, mais aussi le plus calme. On aurait dit que chaque bille était pour lui un objet unique d'une valeur inestimable et que chaque coup avait une importance vitale. Pourtant lui aussi perdait. Si bien qu'ils ne restèrent bientôt plus qu'à deux joueurs. Le fait était assez surprenant, car nous étions tous de force à peu près égale, et il arrivait rarement que plusieurs d'entre nous fussent éliminés aussi rapidement. Rémi, moi, et un autre, je crois, restions donc à regarder les deux champions, quand j'aperçus pour la première fois le Monsieur.

Je dis un Monsieur, parce que ce n'était pas quelqu'un du village, mais plutôt un de la ville. Il était très bien habillé pour un jour de semaine, tout de noir, ou de bleu foncé, avec un grand pardessus, des gants, un cache-nez épais et un chapeau comme je n'en avais jamais vu — c'était un feutre à bords roulés. Il paraissait s'intéresser prodigieusement à la partie qui se déroulait, « aux parties » plutôt, car il devait être là depuis un bon moment.

Il s'était d'abord tenu assez loin, au pied d'un arbre qui se dressait à la limite du cercle éclairé. Puis, chaque fois que je portai les yeux sur lui, il paraissait s'être un peu plus rapproché. Si bien qu'il finit par être à côté de nous, tout près de Rémi. Et, à un moment, je vis qu'il lui parlait. J'aurais bien voulu être plus près d'eux, curieux comme tous les enfants à l'égard d'un étranger. Peut-être que le Monsieur avait besoin d'un renseignement que, moi, j'aurais pu lui donner... Surtout que Rémi ne répondait rien. Mais il me faisait un peu peur à moi, le Monsieur. Il était si grand, si gros et si noir...

Six heures sonnèrent. C'est l'heure à laquelle on mange chez nous, le soir, et mon père n'aimait pas qu'on fût en retard. D'ordinaire, je faisais une partie du chemin avec Rémi. Je l'observai : il paraissait regarder les deux autres qui ramassaient leurs billes, et pourtant je suis sûr qu'il ne les voyait pas. Le Monsieur se taisait maintenant.

— « Rémi ! Tu viens ? »

Il tourna la tête vers moi et fit même un pas dans ma direction. Il avait l'air tout drôle. Mais le Monsieur lui posa une main sur l'épaule, et il s'arrêta sur place.

Je partis. Deux, trois fois, je me retournai, et ils étaient toujours immobiles au même endroit, la grande silhouette et la petite. Je m'arrêtai au coin de la rue, m'attendant à voir Rémi échapper soudain à son compagnon et courir vers moi. Il n'en fit rien.

***

Cette nuit-là — et cela seul aurait suffi à en fixer le souvenir dans ma mémoire — mon père nous réveilla : une aurore boréale déployait en travers du ciel ses draperies somptueuses. Le fait n'est pas très rare dans nos régions du Nord, et j'avais déjà été témoin de deux ou trois phénomènes semblables, mais jamais d'une telle intensité : on eût dit que les cieux étaient en fête pour accueillir quelque hôte de choix. Cette fois, l'embrasement dura près d'une heure, après quoi nous retournâmes au lit, Encore tout excité, je restai un bon moment sans pouvoir me rendormir et, mon esprit vagabondant, je pensai à Rémi : l'avait-il vu, lui aussi ?

Mais... était-il rentré chez lui ?

Je fus un peu surpris de le trouver déjà dans la cour de l'école lorsque j'y arrivai le lendemain. Il paraissait déjà si *lointain* lorsque je l'avais vu sur la place pour la dernière fois, que je m'attendais à ce qu'il fût absent, à ce que son banc restât vide... Mais il était là. Plus calme, plus taciturne, mais bien vivant et apparemment en bonne santé. Je m'approchai de lui.

— « Tu es bien rentré hier soir ? »

— « Oui. »

— « Tu as vu l'aurore boréale ? »

Il parut effrayé, tendit la main comme pour arrêter les mots sur mes lèvres, puis :

— « Oui. »

La cloche sonna, à son grand soulagement, me sembla-t-il, et je ne pus rien tirer d'autre de lui aux récréations. Je jouai aux billes et lui aussi — avec comme un renouveau de passion, une ardeur appliquée que je ne lui connaissais pas.

La journée passa, puis d'autres. Je ne revis pas le Monsieur en noir. Le printemps vint, amenant avec lui tout un éventail de distractions nouvelles, et aussi d'émois : nous étions des hommes, ayant quatorze ans, certains quinze ! La mode des billes, pourtant — à l'inverse de tant d'autres qui, chez les jeunes, disparaissent aussi soudainement qu'elles sont nées — dura. Rémi fut pour beaucoup dans cette persistance : un pli sévère au front, quand il se concentrait, une bille aux doigts, il était à lui tout seul un véritable spectacle qui tenait en haleine adversaires et assistants — adversaires battus mais persévérants, assistants ébahis. Taciturne, mais prêchant par l'exemple, il entraînait dans son sillage un groupe de fidèles voués au même culte.

Et par un soir d'été, tiède et moite, l'orage ayant menacé tout le jour, amoncelant des nuages lourds dans le ciel tandis qu'un grondement sourd venu d'au-delà de la colline accentuait le malaise, il arriva ceci : dans une bataille pour rire — j'en étais ! — la poche du pantalon de Rémi, fort gonflée, céda. A nos yeux stupéfaits, ce fut à terre un ruissellement de *billes,* polies, brillantes comme du métal, et pourtant d'un éclat plus doux, plus *lointain :* nous restions figés devant cette cascade prodigieuse que Rémi s'efforçait d'endiguer.

... L'orage éclata avec fureur inhabituelle : les éclairs sillonnaient

le ciel en tous sens et le vacarme était assourdissant. La foudre, dans un grand craquement, tomba sur le clocher de l'église qui resplendit un court instant de mille aigrettes. Et, alors qu'ébahis nous restions sur la place, considérant avec un égal ahurissement Rémi et les cieux en furie, la pluie nous surpris, qui s'abattit soudain, noyant les ruisseaux et torturant les feuilles des arbres avec un crépitement rageur.

Le même auvent nous abrita, Rémi et moi, devant l'atelier du maréchal-ferrant : un vieux cheval blanc à la crinière jaunâtre renâclait en tendant le cou vers la porte, la patte maintenue pliée par l'apprenti. Dans ses deux mains jointes, Rémi contemplait son trésor, inquiet sans doute que quelque pièce n'y manquât. Ce n'était pas le cas, apparemment, car son visage se rasséréna. Je m'enhardis, hasardai des questions...

« *Ce qui est en haut est en bas* » : comme une leçon bien apprise, cette phrase revenait sans cesse dans son récit, au milieu de maint passage obscur. Abasourdi, j'écoutai le récit, haché, décousu, de sa marche à la suite du Monsieur dans les rues du village, où ils ne rencontrèrent personne, jusqu'au cercle de lumière au pied du lampadaire le plus éloigné de la place, au-delà duquel il n'y avait *rien,* qu'un grand froid, un mur de brume et un sol invisible et mouvant. J'essayai d'imaginer le spectacle dont il avait été, d'une sorte de balcon, le témoin, de sphères tournant en contrebas dans un silence qui, à force d'être parfait, était une musique douce à l'oreille. Je crus aux paroles du Monsieur à cette histoire étrange d'un enfant qui allait mourir, quelque part, très loin, qui jamais plus ne jouerait aux billes et que *lui, Rémi,* remplacerait. Et j'admis que, effectivement, c'était la chose la plus importante qui fût au monde.

La pluie cessa, aussi brusquement qu'elle avait débuté. Un double arc-en-ciel enjamba le ciel. Et Rémi, ayant rassemblé dans son mouchoir ces billes — les billes qui, sous leur surface, paraissaient briller de doux reflets à la fois laiteux et multiclores et qu'on lui avait données pour qu'il jouât, et jouât, et jouât encore... — partit, filant entre les flaques d'eau qui constellaient le chemin.

*
* *

A quelques mois de là, mes parents allèrent habiter la ville. Je quittai donc Rémi, et ne l'ai jamais revu depuis : quand je revins au village, trois ou quatre ans plus tard, il était parti...

J'ai trente ans maintenant. De mon enfance remontent vers moi de pâles images délavées, des scènes disjointes où des visages sans nom, des silhouettes sans visage se meuvent dans un décor confus. Mais Rémi est resté *vivant,* et tout ce qui se rattache à lui, au jeu de billes : je n'ai même pas à fermer les yeux. Et vivante cette phrase qui berçait son récit et qui maintenant me hante, me glace de la crainte rétrospective de l'abîme où mon regard a plongé un instant.

Ai-je rêvé cet après-midi, cet orage ? Les billes que portait Rémi étaient-elles de la plus banale espèce, auxquelles la lumière bizarre des jours d'orage conférait en éclat particulier, et l'histoire merveilleuse qu'il me

conta ne naquit-elle pas dans mon imagination. Le Monsieur en noir ne fut-il qu'un quelconque étranger, paré par moi d'une *aura* de mystère ?

Puis-je encore croire à ces mots arrachés à Rémi, chuchotés sous l'orage avec un regard fiévreux ? Tint-il vraiment ce rôle, y eut-il de nos jeux à une partie infiniment plus colossale quelque impensable rapport ? « *Ce qui est en haut est en bas.* » *:* cette phrase, Rémi ne l'a point inventée. Il a fallu qu'elle fût prononcée devant lui comme une explication nécessaire par quelqu'un lui donnant tout son sens, tout son poids — un poids énorme. Elle est devenue le moteur de son activité secrète, l'a pénétré de sa propre importance, du sérieux absolu de sa mission. Dois-je alors admettre que, pour quelque raison infiniment obscure mais primordiale, tout le poids de l'univers doit reposer entre les mains d'un enfant des hommes et qu'en fin de compte l'énergie qui l'anime n'est autre, incroyablement magnifiée dans un cycle immense après d'inconcevables détours, que celle que porte en elle l'humble bille roulant sur la terre battue ?

Rémi aussi doit avoir trente ans : j'ai peine à croire qu'il joue encore aux billes. Quand je traverse un jardin, quand je passe sur un trottoir où des enfants y jouent, parfois je m'arrête, les dévisageant — leurs yeux étonnés, soupçonneux, se lèvent vers moi — et je cherche chez l'un d'eux cette obstination, ce froncement de sourcil, la *marque* de celui qui, jouant, fait marcher l'univers.



Nettoyage par le vide

(*The last caper*)

par CHARLES BEAUMONT

Les lecteurs de « Fiction », s'ils lisent notre revue-sœur « Mystère-Magazine », connaissent certainement ce chef-d'œuvre du roman policier qu'est « Le faucon maltais », *de Dashiell Hammett. Ce livre, paru en* 1930, *créa le roman policier « dur » et lança toute une littérature policière réaliste. Après la guerre, sous la direction de Marcel Duhamel, la célèbre « Série Noire » (Gallimard) fit connaître en France ce genre qui détrôna le récit policier classique.*

Le détective privé « dur », du type Sam Spade, Callaghan ou Marlowe, n'a pas été inventé par les romanciers. Dashiell Hammett lui-même avait travaillé chez Pinkerton, avant d'écrire ses romans. Mais les outrances de ses successeurs ont abouti souvent à transformer ce personnage en un véritable robot, sorte de machine à tuer, incarné parfaitement par le Mike Hammer de Mickey Spillane.

Ayant abouti à des poncifs, le genre était mûr pour engendrer la parodie. La chose a déjà été faite, mais c'est la première fois — et c'est là l'originalité de ce récit — qu'elle l'est sous l'angle de la science-fiction.

Charles Beaumont se demande si, dans le monde interplanétaire de l'avenir, le « privé dur » existera encore.

Il répond à cette question avec l'humour qu'on lui connaît (1). *Il ne faut pas chercher un brin de sérieux dans l'histoire de son « Faucon Maltais en Chocolat » rempli d'explosif atomique. Une seule chose est certaine : ce mélange à la manière de la Série Noire et à la manière de la science-fiction est désopilant.*



« ALORS, c'est toi Mike Mallet, » que je lui dis ; du même coup, je lui fais goûter un peu mon poing. Il se ramasse, en vitesse ; et il se met à chialer.

Quand il se remet sur ses pinceaux, je lui expédie mon genou sous le menton, et ses dents se mettent à sauter comme les grains de maïs qu'on faisait rôtir en Octobre sur le porche quand j'étais môme, pendant que M'man et P'pa poussaient des oh ! et des ah ! de satisfaction en buvant de la limonade et en mangeant le maïs rôti et en respirant l'air de l'Illinois qui est comme du vin vieux.

---

(1) Voir notamment les parodies « *Claude l'invincible* » et « *Claude à travers le temps* » (« Fiction » n°s 33 et 34) et, le mois dernier, le récit « *Le Quadriopticon* ».

— « Allez, crache, Mallet, » je lui dis d'un ton hargneux, mais il a l'air de croire que je lui cause de raisiné, et c'est pas beau à voir.

Je lui caresse le front de la crosse en chromalliage de mon désintégrateur, mais juste pour m'amuser, et je lui fouille les profondes.

Y a pas grand-chose. Un pistolet à rayons camouflé en stylo à bille, un surin, une matraque, un coup de poing américain, un paralyseur, un jeu de Monopoly, huit plaques de Kohler, une bouteille de Bromo-Selzer, la photo d'une vieille mémé à l'air louche (avec un autographe suspect crayonné dessus : « *A Mickey, sa maman adorée* »,) un volume des « *Sonnets Portugais* » d'Elizabeth Barrett Browning, et une carte de Membre Honoraire de la Société Féminine pour la Préservation de la Rose « American Beauty ».

C'est tout !

S'il l'a, si Mallet a vraiment ce que je cherche (le Faucon Maltais en Chocolat), il l'a toujours pas sur lui. Je lui balance un coup de pied dans les gencives, et je me tape les plaques de Kohler : ça fait du bien, surtout après dix-sept jours d'un régime exclusif au whisky sec. Le reste du fatras, je le fous par la fenêtre.

— « Allez, mec, » je lui dis, mais il reste là à saigner sur le tapis. Ça me fout un peu en rogne et je suis pas joli à voir quand je suis en rogne. Je me propulse dans le bureau d'à côté. Sa secrétaire est là.

— « La prochaine fois, tâche à ouvrir la porte avant d'entrer, beau brun, » qu'elle crache.

Je réponds rien. Je suis en train de bigler sa carrosserie. Elle porte une robe dorée qu'à l'air d'être peinte sur elle, à même la peau, et elle est répandue sur un grand divan de cuir, à se tortiller tout ce qu'elle sait. Comme je suis toujours en rogne, je passe à l'action... en quatrième vitesse.

Faut dire que je suis vachement surpris quand j'entrave que la robe est *vraiment* peinte sur elle ; mais ça facilite les choses.

— « Le climat est chaud, par ici ? » je lui demande sèchement, pendant que mes yeux se baladent sur sa silhouette comme des billes sur une planche à laver.

— « Des fois oui, des fois non, » elle dit, évasive. « Ça va, ça vient. »

— « Sans blague ! » Elle est au poil : un vrai chat sauvage, et moi, je m'en ressens pour les chats sauvages. Elle m'envoie un coup de pied en vache vers le bas-ventre, mais je l'évite et je lui bloque la gambette. Puis je lui attrappe l'autre gambette. Puis je lui attrappe une troisième gambette. Je dois dire qu'elle est *vraiment* pas comme les autres. Mais c'est du nanan.

Quand j'en ai fini avec elle, je l'entasse dans le placard de la machine à écrire et je claque la porte. Ces souris !

Pourtant, je dois dire que je me sens regonflé maintenant. Comme quand y a du printemps dans l'air et que c'est la première fois qu'on aide cette voisine au nez semé de taches de rousseur à rapporter ses livres

chez elle. Je sais maintenant que je trouverai le Faucon Maltais en Chocolat malgré toute l'astuce avec laquelle Mike Mallet l'a planqué.

Je fais un retour en trombe dans le bureau. Il est en train de récupérer, agenouillé sur le parquet. Cette fois, je me sers du tisonnier.

Je me mets au boulot, en me répétant qu'il doit être là, il *faut* qu'il soit là. Je renverse la bibliothèque d'un coup de pied, je débite le bureau à la hache, j'empile les chaises dans la cheminée, je jette le coffre par la fenêtre, je transforme le tapis en bandes Velpeau, j'arrache les rayonnages des murs, j'inonde les lavabos et je griffonne au fusain deux ou trois choses sur les murs. Comme Mallet se remet à grogner un peu, je lui renverse la baignoire dessus ; alors il s'arrête de grogner.

Mais de Faucon Maltais en Chocolat, que dalle !

La crèche commence à être légèrement en désordre. Je me dis que je ferais mieux d'y aller un peu mollo, ou sans ça quelqu'un va aller imaginer qu'il y a eu du rififi.

C'est à ce moment-là que je sens quelque chose remuer, du coin de l'œil. Je me retourne d'un bond. Une grande blonde passe devant la fenêtre du bureau. Grande, c'est le cas de le dire : le bureau de Mallet est au neuvième étage. Elle me donne des idées de silos sous la pluie, de lacs clairs où grouille la truite. Je vais pour la rattrapper, et je suis déjà à moitié dehors, quand on frappe à la porte.

Je fonce pour ouvrir, mais je glisse dans une mare de sang et je vais au tapis, tout en me flanquant le citron dans une des statues de Brancusi que Mallet collectionne pour se distraire. Me voilà dans un lac d'encre noire qui m'inonde le cerveau et voilà que je me sens comme un mec qu'est couché sur le dos et sur le sommet d'une colline par une nuit noire où les étoiles scintillent. Pourtant, avant de faire le plongeon, je sens la crosse d'un désintégrateur qui prend contact avec ma poire. Après, c'est le rideau...

La voix traverse le brouillard dans ma tête comme un couteau coupe du beurre. Un million de pétards explosent dans ma tête.

— « C'est toi, Gunther Awl ? » une voix me dit.

Je crache quelques dents. « Ouais, » que je dis en toussant, « c'est moi Gunther Awl. » C'est un mensonge. Mon blaze, c'est pas Gunther Awl du tout. Mais il vaut mieux être prudent.

— « Allez, ramasse tes abattis, » ordonne la voix. Je me relève, un peu lentement, et je m'écroule sur une chaise.

Je cligne des yeux. C'est un gros mec, aux tifs bouclés, aux joues genre ballon, avec la « Naissance de Vénus » de Botticelli tatouée sur le front. Un faux frère. Une vraie tantouse.

— « T'as une idée qui te travaille, vilain garçon ? » je lui lançe d'une voix traînarde. Il remet ça avec la crosse de son désintégrateur, et me réexpédie dans ma descente en spirales dans un lac d'encre. Sauf que ce coup-là c'est comme l'intérieur d'un kaléidoscope, et le kaléidoscope tourne comme le Grand Tonneau du Luna Park et on essaye de se mettre debout, mais le Tonneau tourne trop vite, et on retombe à tous les coups, et chaque fois qu'on se casse la gueule on se retrouve un peu plus près

des fragments colorés au sommet du kaléidoscope, et la brillante lumière blanche qui le traverse ressemble à un grand bassin plein de poissons étincelants aux éclatantes dents blanches qui y nagent en rond. Puis tout à coup, on arrive au sommet... et on revient à soi.

— « Où est le faucon, Awl ? » dit le poussah. « Et pas de blagues, cette fois ! »

— « Ecoute, » que je lui dis, « je ne suis pas celui que tu crois. Gunther Awl, c'est pas moi. Mon vrai blaze, c'est Bartholomé Cornblossom. (1) »

— « Ouais, » qu'il dit en se marrant, « je sais. » Il prend le désintégrateur dans la pogne gauche, et il m'envoie un revers en pleine poire.

Quand je vois sa main se démancher et tomber par terre, je sais qu'il me réserve quelques surprises.

Il commence à se décomposer — à plein gaz — et en moins de temps qu'il ne faut pour écorcher un lapin, comme disent les péquenots, me voilà nez à nez avec une saloperie de Vénusien !

Dès le début, je peux pas le blairer, parce que j'y pige que dalle, et je peux jamais blairer ce que je pige pas. Y' a même des fois où je peux pas blairer ce que je pige bien.

Je cherche à gagner du temps.

— « Qu'est-ce que tu cherches, cousin ? » je lui demande. « Qu'est-ce qu'un Vénusien a à foutre du Faucon Maltais en Chocolat ? »

Le voilà qui se remet à rigoler d'une oreille. Je récapitule le passé pendant que cette boule de gelée verte se radine vers mézigue.

Comment tout a commencé...

....

Ce jour-là, je suis bien tranquillement assis dans mon bureau, à me taper une belote avec 1742-A, ma secrétaire. Je suis en train de dérouiller, et ça me met en rogne, parce que je peux pas blairer qu'on me dérouille, pas un robot, en tout cas. 1742-A est un robot. Qui peut se permettre une vraie secrétaire, à 50 crédits l'enquête ? Et puis les affaires sont un peu faiblardes, depuis quelque temps.

Je suis donc en train d'allonger le bras pour la désactiver, quand une rouquine se ramène comme si elle était la taulière ; ce qu'elle n'est pas : mon loyer va à une certaine Mrs. Murfreesboro, dans le New Jersey... une nana qu'a une grande gueule, mais qui m'a à la bonne.

— « Hello ! Bart, » qu'elle dit, la rouquine. Elle porte un manteau de fourrure. Je lui dis de s'asseoir, et elle dit merci et s'assied. Jusque-là ça a l'air logique.

Elle sort une bouteille de son sac et me la refile avant que j'aie le temps de dire : « Bouh ! » Je lui envoie un regard inquisiteur et je me tape le whisky. C'est du bon, du rye extra.

— « De quoi il s'agit ? » j'aboie.

Alors elle me raconte l'histoire de ce truc, ce Faucon Maltais en Cho-

(1) Cornblossom : littéralement, Fleurdemaïs.

colat. Elle dit que c'est un trésor de famille que son vieux lui a laissé en clabotant. Elle dit qu'il vaut pas mal d'oseille au marché officiel, mais elle insiste surtout sur la valeur sentimentale. Elle dit que les emmerdements ont commencé le jour où elle a engagé Mike Mallet comme garde. Le lendemain matin : plus de Mallet, plus de Faucon.

Mon boulot, c'est de retrouver Mallet et de ramener le Faucon.

Elle sort quelques pilules vitaminées de son sac et me dit :

— « Je suppose que vous êtes dans les affaires pour raison de santé... »

Les trucs qu'elle me fait avec ses yeux, c'est impressionnant.

— « Non, » je lui dis, « je ne suis pas dans les affaires pour raisons de santé. »

Elle boude un peu.

— « Très bien, » elle dit alors, « que diriez-vous d'une demi-brique, beau brun ? »

— « Ça m' botte, m'dame, » je lui réponds.

— « Et si vous réussissez, » elle roucoule, « peut-être, qui sait, peut-être y aura-t-il une petite rallonge ? »

— « Dans ce genre-là ? » Je la plante sur mes genoux, et je me mets à lui déguster un peu les lèvres. C'est au poil. Ça me fait penser à l'océan se brisant sur les rochers, et à de la « barbe-à-papa » et à la fête foraine où l'homme en veste multicolore vous crie : « Allons, pressons, pressons ! »

C'est alors qu'elle se taille. Sans laisser d'arrhes.

....

— « Vas-tu me céder le Faucon de plein gré, » demande le Vénusien verdâtre, « ou dois-je recourir à des mesures que nous pourrions qualifier de brutales ? »

Je lui rigole au nez. La crosse remet ça et me voilà reparti dans ma flaque d'encre noire... noire...

Quand je me réveille, mes bras sont attachés. Mes pinceaux sont attachés. Je suis assis sur un chaise au dossier droit. Ça serait pas si mal... si j'étais pas suspendu la tête en bas.

— « On va voir si le Terrien fait toujours autant le bravache sous la torture ! »

Le Vénusien se glisse vers le poste de radio. Je me demande : quel est son jeu ? Pourquoi est-il si intéressé par un trésor de famille ?

— « T'apprendras rien de moi, » que je grogne.

La radio chauffe.

— « Qu'est-ce que... » je commence à dire, tout malheureux.

Le Vénusien m'enfonce un bâillon dans la bouche.

— « Ecoute ! » qu'il dit.

J'écoute...

— « *Lundi... Lundi...* Lundi ! »

— « *Non, Robinson, ne me touchez pas, je vous en supplie... Je suis venue ce soir pour vous dire... adieu !* »

— « Adieu ? »

— « *Pour quelques heures aveugles, folles et merveilleuses, vous m'avez fait oublier que j'ai plus de trente-cinq ans, un mari et cinq enfants. Mais maintenant...*

— « *Maintenant ?* »

— « *... Lord Henri est de retour. Il a... ramené les enfants avec lui. Je... oh ! Robinson. Ne me touchez pas ! Serrez-moi fort !*

— « *Lundi !* »

— « *Robinson !* »

Alors, je comprends tout. Cette ordure de Vénusien au ventre flasque s'y connaît en tortures ! Un mélo à la radio !

J'essaye de ne pas entendre, mais rien à faire.

Lundi pourra-t-elle se faire entendre de Robinson ? Comment *lui expliquera-t-elle qu'elle reste fidèle à son mari,* non pas *par amour, mais parce qu'il est revenu de la Révolution Erosienne paralysé sans espoir ? Et que fera Robinson ? Comment dira-t-il à Lundi qu'en réalité son mari est mort, assassiné, et que c'est le frère jumeau dément de Lord Henri, Hugo Winthrop qui se fait passer pour le mari paralysé ? Comment Robinson pourra-t-il lui faire comprendre que le portail de son bonheur est grand-ouvert ? ... alors que Hugo le menace de révéler son passé agité, lui qui a été corsaire de l'espace, et a fait la contrebande de* tsi-tso *(pour le compte des Martiens ? ... et les enfants ! L'opération rendra-t-elle vraiment la vue à la petite Mardi ? Mercredi pourra-t-elle chasser le bandit uranien qui hante son esprit ? Vendredi retrouvera-telle la mémoire à temps pour stopper le plan criminel de Nick Branzetti ? ... Ecoutez demain à la même heure sur cette même chaîne ce que le Sort réserve à* « Robinson et Lundi », *le Roman Vécu qui Pose la Question : une jeune fille née dans un petit port de fusées de la Lune peut-elle trouver le bonheur avec un bel et riche Pronce de Jupiter ? Et voici maintenant le conseil quotidien de...* »

— « Avez-vous envie de me révéler la cachette du Faucon, maintenant, Mr. Cornblossom ? » demande sarcastiquement le Vénusien en m'enlevant mon bâillon.

— « Je sais pas où il est, » je crache. « Je sais pas ! Je sais pas ! »

— « Fort bien. »

Il augmente la puissance du poste. Moi, je me dis : « Seigneur, quand on pense que ça aurait pu être la télévision ! »

« *... vos plats et vos vaisselles éclatants, éblouissants de propreté, avec le nouveau détergent-miracle, qui opère sans rinçage, et, à dire vrai, sans eau :* FLOCONS D'ÉTOILES ! *Tout ce que vous avez à faire, c'est d'ouvrir la cage et de libérer quelques flocons que vous lâchez sur vos récipients et vos machtrucs graisseux : et voyez comment ils dévorent la saleté ! Les Flocons sont là, la crasse s'en va ! Et c'est tout. Il ne vous reste plus qu'à enfermer les flocons morts dans un récipient* ad hoc *et à les enterrer quelque part. Souvenez-vous en : les* FLOCONS D'ÉTOILES *sont* 99,44 % *vivants !!! ...* »

— « Où est le Faucon ? »

— « Je sais pas ! Je sais pas ! »

« ... *Ne quittez pas l'écoute : voici maintenant l'émission la plus populaire et la plus respectée du monde entier :* « LE COSMOS DE L'HOMME » : *la simple histoire de Gratch, le cultivateur de tentacules au cœur tendre de Bételgueuseville...* »

— « Assez, monstre au cœur de pierre ! » que je gueule. « Ça va, je vais tout te dire ! »

— « Ah... » Le Vénusien éteint la radio au moment précis où je me sentais lâcher les pédales. Il me remet sur mes guibolles.

— « Avant d'avouer, » je dis, « j'aimerais bien savoir pourquoi t'es si intéressé. Après tout, même si la statue était en joncaille, t'as pas besoin de... »

— « La statue ! » Le Vénusien se tortille et s'étrangle. « La statue ! » Je pense qu'il va éclater, mais aussitôt il se calme. « Cet oiseau au surnom humoristique, » il siffle, « se trouve tout simplement contenir assez de *D plus* 4 *sur X* pour faire exploser une planète ! »

Ça, ça m'en fout un coup.

Le gouvernement devient chèvre à force de chercher à découvrir qui a barboté la provision secrète de *D plus* 4 *sur X*. Mais moi je commence à y entraver un chouya. La rouquine. Ma jolie patronne. Une sale espionne, oui. Elle a piqué la bombe au gouvernement, et quelqu'un la lui a fauchée, à cézigue.

Charmant. Et qu'est-ce que je suis, moi, là-dedans ? Moi, Bartholomé Cornblossom ? Le roi des c..s, comme d'habitude.

— « Et la planète que j'ai mentionnée, » est en train de dire le Vénusien, « est, inutile de le préciser, la vôtre. »

— « Pas si ça dépend de moi, » quelqu'un dit.

C'est Mike Mallet qui vient d'apparaître, groggy, mais encore coriace. Il brandit son désintégrateur, et voilà le Vénusien rayé de l'histoire.

— « Salut, Bart, » il dit, Mallet ; mais tout à coup, les choses ont l'air de lui revenir, alors il continue : « espèce de fils de p... »

— « Du calme, Mallet, » dit une voix.

Mallet se retourne à temps pour déguster trois bonnes décharges dans le ventre. L'odeur flotte jusqu'à moi, à l'autre bout de la pièce.

C'est ma cliente, la rouquine, qui vient d'entrer.

— « Salut, poupée, » je grogne.

— « Salut, Bart, » elle fait. « Allons, sois mignon, et joue franc-jeu. Je sais que c'est toi qui as le Faucon. »

— « Viens me le prendre. »

Elle arrache ses vêtements, et vient se percher sur mes genoux. Je commence à penser au 14 juillet quand je m'aperçois qu'elle tremblote et se met à se transformer. C'est pas une rouquine... *c'est une Martienne* !

— « Mallet avait l'intention de restituer le Faucon à votre gouvernement, » qu'elle dit en me pignotant le blaze. « J'étais forcée d'agir. Tu comprends, n'est-ce pas ? »

— « Ouais, » je dis, « je comprends ça. »

— « Mais tu n'es pas comme lui, Bart. Tu es malin, je le sais.

Ecoute... » Et elle manœuvre ses antennes comme des castagnettes. « Tu m'as toujours fait un effet bœuf, tu sais... Depuis ce premier baiser. Je me fous des mésalliances : ce baiser, c'était du tonnerre ! Alors, écoute... avec le pognon que mon gouvernement va m'allonger pour le *D plus* 4 *sur X*, on va pouvoir se payer une vache de tranche de vie ! »

— « D'ac, poupée, » que je lui dis. « Mais je ne peux rien faire tant que je serai saucissonné sur cette chaise. »

Elle m'en plante un sur la tronche et ça m'évoque le mois de mai et les champs de blé mûr, et les pieds dans la boue tiède du ruisseau. Elle me désaucissonne.

— « Il faut faire vite, » elle murmure. « Le *D plus* 4 *sur X* explose, ou plutôt implose toutes les 36 heures : nous avons tout juste le temps de l'expédier. Mais d'abord, mon écureuil adoré, mon Bart chéri, nous allons être si heureux... »

Elle est bath, avec ses cheveux verts ou sans ses cheveux verts et je serre son corps contre moi et je respire son souffle et je me la représente près de moi toutes les nuits, et le fric...

Et puis tout d'un coup ça me débecte. J'en suis malade, au plus profond de moi, là où ça fait mal.

— « Chérie... »

Et je lui en mets un en plein bide. Elle s'étale. J'attrappe le désintégrateur, et bientôt il ne reste plus qu'un peu de mélasse sur le plancher, à la place de la poule.

— « Je suis désolé, poupée, » je chuchote aux débris gluants, « vraiment désolé. »

Et puis, je sais plus ; peut-être que je chiale, peut-être que je me marre. Je sais seulement que pendant un moment je suis complètement gâteux.

Alors, je me redresse et je me dis : voilà qui est fini. Fin de l'enquête. Retour au bureau, un verre ou deux et quelques saloperies de crédits.

Mais, minute, que je me dis ! Bonne mère ! Le Faucon. Si elle charriait pas, et que le *D plus* 4 *sur X* était vraiment dedans, prêt à exploser, je veux dire à imploser...

Soudain, je les entends venir. Des tas. Je cours à la fenêtre : ils sont énormes, armés, et aucun ne sourit. Des Vénusiens, des Martiens, des Jupitériens...

C'est à ce moment-là que quelqu'un se met à glousser. « Hi ! hi ! hi ! » Je traverse la porte.

Le gloussement vient du placard à machine à écrire. Je l'ouvre et j'y retrouve la secrétaire de Mallet, qui était restée enfermée. J'aurais bien dû me douter qu'il faut jamais faire de fleur à une poupée qu'a trois jambes. Celles qu'en ont que deux sont déjà empoisonnantes... mais celles qu'en ont trois...

— « Pourquoi tu te marres ? » je lui lance d'un ton sec.

Elle me le dit, mais je peux pas le croire.

Je lui fais répéter quatre fois.

Alors, la peur se met à faire des trucs dans mon estomac.

Mallet avait bien le Faucon Maltais en Chocolat. Mais il était malin. Ouais, *très* malin.

Il l'avait fait fondre sous forme de plaques de chocolat Kohler.

Et moi, qui avais faim, j'avais...

C'est pas facile à avaler. Tous les truands de la Galaxie cavalent après le Faucon Maltais en Chocolat. Ce qui veut dire qu'ils cavalent après moi. Parce que...

Maintenant, le Faucon Maltais en Chocolat, c'est *moi* !

Un Niagara de sueur dégouline sur mon blair. Le *D plus* 4 *sur X* est au large depuis... combien de temps ? Non, non, que je supplie. Tonnerre de Dieu !

J'envoie une bonne pichenette sur le blair de la julie et je l'écoute gueuler. C'est alors qu'on enfonce la porte. Un gros Jupitérien boitille dans ma direction, la haine brillant dans ses cinq petits yeux porcins.

Je presse la détente et transforme le Jupitérien en boudin au sang comme on en sert dans les bistrots chics.

Alors les Vénusiens prennent la relève et je pense que la seule vraie victoire est dans la fuite. Je fais feu trois ou quatre fois, et je me tire.

Je m'accroupis derrière le bureau de Mallet, je desserre ma cravate et je repousse mon chapeau en arrière. Je me dis : mon vieux Bart, v'là le mot Fin qui se ramène.

Ils se préparent. La porte va voler en éclats d'un instant à l'autre...

Et tout à coup, je sens quelque chose qui se passe dans mes boyaux. Ça gronde comme après un rye bien tassé. Et puis, ça commence à faire mal... vachement, et à l'instant même ou la lie de l'univers envahit le bureau, tout arrive en même temps...

A tout berzingue.

Et je ne suis plus Bart Cornblossom du tout... Je suis le jour de Noël, et l'odeur de la dinde rôtie, et les terrains vagues où l'on s'écorche les genoux, et le ciel vient juste de tomber, et tout tombe et tombe et combien de temps ça dure, l'Eternité ? Ça dure un sacré bout de temps, fiston, et pleure pas mon vieux, y a pire que d'exploser, bien pire, et l'on flotte, flotte là-bas, et le monde est votre jouet à jamais... à jamais... à jamais...

(*Traduit par Catherine.*)



■ ***La science-fiction sur les ondes.***

Les lecteurs de « Fiction » pourront écouter le 18 décembre, à 19 h 15, sur France III, une émission de la série « La science en marche », spécialement consacrée à la science-fiction. Le débat sur ce sujet réunira : François Le Lionnais, directeur de l'émission ; Pierre Auger, directeur du département de la Science à l'Unesco et Jacques Bergier, conseiller scientifique de « Fiction ».

Mission à Versailles

par MARCEL BATTIN

Avec un conte de deux pages : « Un jour comme les autres » *(n° 58), Marcel Battin s'est classé récemment, dans la liste des préférences de nos lecteurs, en quatrième position, immédiatement après trois auteurs consacrés : Heinlein, Anderson et Barjavel* (1). *Ce qui n'est pas mal pour un débutant !*

Nous estimons que Marcel Battin mérite sa chance ; ses histoires ne sont pas encore parfaites, mais il a, comme on dit, « *quelque chose dans le ventre* ». *C'est pourquoi nous lui ouvrons de nouveau nos pages.*

« Mission à Versailles » *fait pendant à* « Un jour comme les autres ». *Les deux contes pourraient composer une sorte de diptyque ayant comme toile de fond l'horreur de l'univers post-atomique. Dans l'un et l'autre, se manifeste le même refus des concessions, la même fuite de tout effet facile, la même sobriété saisissante du ton. Ce genre d'histoires heurte, et certains seront choqués. Faut-il pour cela refuser de les publier ?*

Nous laissons nos lecteurs libres de juger.



Rapport de l'Eclaireur Carlier Paul, daté du 4 juin 1977.

CONFORMÉMENT aux ordres que j'ai reçus du Conseil des Camps, je suis parti le 30 mai à destination du Camp Iroquois de Versailles, pour y enquêter sur la maladie qui vient de s'y déclarer et qui atteint un grand nombre d'individus, comme le dit le rapport que vient d'adresser au Conseil son commandant, Louis Santini.

J'ai mis cinq jours et demi pour arriver, obligé de faire un détour par derrière les ruines de Palaiseau à cause de la grande crevasse de Sèvres qu'on ne peut pas passer. Je suis arrivé devant le Camp Iroquois le matin du 4 juin, très fatigué à cause que les chemins sont difficiles, qu'il y a beaucoup de trous de bombes qu'il faut en faire le tour, et que j'ai dû rester presque un jour entier dans un arbre à cause d'une bande de chiens. En plus de ça j'avais oublié de prendre des chiffons de rechange et je suis arrivé avec les pieds enflés et pleins d'écorchures.

J'ai fait le geste de paix au garde qui me visait avec sa carabine. Il m'a laissé approcher et j'ai dessiné par terre les signes de reconnaissance. Alors il a sifflé, deux Iroquois sont sortis du poste de garde et je leur ai dit que j'étais envoyé par le Conseil et qu'ils me conduisent à leur commandant.

Le plus petit des deux avait un bras en écharpe, avec la main toute

(1) Voir notre numéro du mois dernier.

boursouflée, et la figure de l'autre était marquée de taches brunes. Ils avaient l'air fatigué tous les deux, les traits tirés et les yeux cernés. J'ai voulu leur donner mon pistolet mais ils m'ont dit que les envoyés du Conseil avaient le droit de garder leurs armes, ce qui est vrai mais je l'avais oublié. Je l'ai remis avec plaisir dans l'étui : j'y suis tellement habitué que je ne suis pas à l'aise quand je ne le sens pas contre ma jambe.

On a dépassé le poste de garde, tourné à gauche et longé le parc à adultes, qui sont encore plus déguenillés que ceux de mon camp. Ils étaient tous couchés ou assis, et nous ont regardé passer sans rien dire. J'ai estimé leur nombre à quarante. Beaucoup avaient aussi des taches brunes sur la figure et sur les mains, et de la pelade. Leur gardien était armé d'une carabine 22 L.R. qui avait l'air bien entretenue.

On a traversé la cour d'honneur, avec le drapeau iroquois au milieu, rouge et vert, et on est entré dans la baraque du commandant. On a longé un couloir qu'un adulte était en train de balayer avec un balai en branches, sous la surveillance d'un garde. Un des Iroquois qui m'accompagnaient a frappé à une porte et on a crié entrez.

Louis Santini a renvoyé les gardes et m'a fait asseoir sur une caisse. Il a beaucoup changé depuis que je l'ai connu comme commandant en second au Camp d'Argenteuil. Il doit avoir quatorze ans maintenant mais il paraît beaucoup plus vieux à cause des poches sous les yeux et des rides du front. On s'est regardé un moment sans rien dire. Son blouson est tout déchiré et n'a plus de manches, et il a regardé avec envie le mien qui est encore bon à part qu'il n'a plus de boutons et qu'il tient fermé avec des bouts de ficelle.

Il m'a montré un bout de papier où il y avait des dessins et des chiffres, et m'a expliqué qu'il calculait pour bâtir un baraquement en dehors des limites du camp pour y mettre les malades, parce qu'il croit que la maladie se passe de l'un à l'autre comme le rhume.

Mais voilà il n'a pas de planches à moins de démolir une partie de cette baraque-ci. Il pourrait à la rigueur bâtir avec des branches, mais ça va prendre un temps fou d'aller les couper, il n'a plus beaucoup d'adultes en état de travailler, et d'ici là tout le monde y sera passé.

Je lui ai demandé s'il avait eu beaucoup de morts depuis qu'il avait envoyé son rapport au Conseil, il m'a dit trois Iroquois et dix-sept adultes, des vieux, quarante ans et plus. Dans les Iroquois morts il y a Jean Caillet qui était du Conseil avant que la Commission de Discipline l'envoie aux Iroquois parce qu'il avait profité de sa place pour essayer de faire sortir sa mère du parc à adultes des Cheyennes.

Il m'a dit que la situation était grave aussi à cause de la récolte qui approche et qui sera la plus belle qu'on ait jamais vue. Et pas assez de monde pour faire le travail, même en faisant travailler les Iroquois valides, ils ne seraient que trente en tout. Ils ont des blés gros comme le poing et des cerises en quantité. Il m'en a fait goûter une énorme, mais elle n'a pas de goût c'est comme de l'eau.

Alors on s'est levé et on a été visiter les chambres où ça pue salement.

Il y a beaucoup d'Iroquois couchés avec la fièvre, c'est les filles qui résistent le plus et il n'y en a que dix de malades.

Puis on a visité la pouponnière où les Iroquois soignent les petits enfants. Le commandant m'en a fait voir un qui est de lui et il avait l'air fier. C'est une vieille adulte qui leur fait les accouchements, il m'a dit qu'elle était un peu simple et bien tranquille et qu'il n'y avait pas de danger. Je lui ai dit que c'était contraire au règlement et que je serais obligé de le signaler dans mon rapport. Il m'a dit qu'il s'en foutait, que depuis qu'ils l'avaient prise presque toutes les mères s'en tiraient, alors qu'avant il y en avait une sur deux qui mourait, et qu'ils n'en avaient pas autant de filles que nous autres aux Cheyennes, que c'était bien facile de donner des ordres sans tenir compte des situations particulières. Il m'a dit de dire au Conseil qu'ils n'avaient plus de morts-nés, sauf naturellement ceux qui n'étaient pas finis, sans pieds et sans mains ou avec la tête molle, et que ça valait bien la peine de tourner le règlement, et s'ils n'étaient pas contents qu'ils nomment un autre commandant. Je lui ai dit de ne pas se mettre en colère, et que le Conseil étudierait son cas en tenant compte de ce qu'il m'avait dit.

Ils ont trois vaches et un veau plus un taureau, et ne manquent pas de lait. Ça pourrait peut-être aller si on leur envoyait des médicaments de toute urgence, ils n'en ont absolument aucun.

Le commandant m'a dit qu'un Iroquois avait eu seize ans la semaine passée et que, conformément au règlement, ils l'avaient mis au parc. Naturellement les adultes l'ont mis en charpie dès qu'ils l'ont attrapé. Je lui ai conseillé de faire comme chez nous aux Cheyennes, de mettre les nouveaux adultes dans un parc à part. Il m'a répondu que c'était le même problème que pour les malades, qu'il n'avait rien pour construire et même pas un bout de grillage.

Quand on est repassé devant le parc pour aller manger, un adulte vieux, tout pelé, nous a crié jeunes cons où croyez-vous que ça va vous mener, vous crèverez tous comme nous, c'est pourri de « radioctivité », il faut descendre dans le sud, nom de Dieu relâchez-nous, et autres balivernes. Et puis il s'est mis à pleurer comme une femme, et plusieurs se sont levés et se sont mis à secouer le grillage mais pas trop fort, à cause des mitrailleuses.

On est passés sans même les regarder, et on est allés au réfectoire. A manger il y avait naturellement des galettes de farine, du lait et des cerises. Je me suis habitué depuis longtemps à manger sans sel et ça m'est égal si c'est fade. J'ai perdu une autre dent en mangeant, et pourtant les galettes n'étaient pas dures. C'est la deuxième en un mois. Le commandant m'a fait voir les siennes, il n'en avait presque plus sur le devant. Ça ne fait pas mal, elles tombent voilà tout. Ça a l'air d'un phénomène naturel. Après on a fumé un morceau de liane en parlant de choses et d'autres.

Après je lui ai dit que je voulais dormir, et que je partirais de bonne heure le lendemain. Il m'a demandé si je voulais qu'il m'envoie une Iroquoise, j'ai dit non que j'étais trop fatigué.

Le lendemain matin j'ai écrit mon rapport, et j'ai dit au commandant

que je devais m'en aller. En passant au poste de garde il m'a fait donner des galettes pour la route et des chiffons pour les pieds. Il m'a demandé si avant de partir je ne voulais pas voir leur stock d'armes, et j'ai dit oui.

Ils ont un gros stock, mais c'est surtout des fusils qui sont trop lourds. Il y a des mitrailleuses démontées, des caisses de chargeurs, des carabines 22 mais pas beaucoup, et des pistolets 38 et 45, et quelques pistolets-mitrailleurs. Ils ont aussi des caisses de grenades mais personne n'ose plus y toucher depuis un accident qu'ils ont eu et qui a tué deux Iroquois.

Je lui ai promis qu'on lui enverrait des médicaments dès mon arrivée, je lui ai dit au revoir et j'ai repris la route.

CARLIER PAUL.

*
* *

CONSEIL DES CAMPS

CAMP CHEYENNE

28 *juin* 1977

ORDRE DU CONSEIL

A afficher

Plusieurs cas de maladie se sont produits dans le camp cette semaine, avec apparition chez les sujets de plaques sur le corps et dans certains cas la perte des cheveux et des ongles.

Cette maladie semble la même que celle qui a atteint les Iroquois au début du mois. Mais s'ils sont tous morts c'est parce qu'ils n'avaient pas de médicaments, et qu'il était déjà trop tard quand ceux que nous leur avons envoyés leur sont parvenus. Les Cheyennes ne doivent pas s'inquiéter, nous avons un stock important d'aspirine, d'élixir parégorique et de talc, sans compter les autres remèdes qu'on continue d'essayer sur des volontaires. Il est recommandé à tous de se passer du talc sur la peau plusieurs fois par jour, ce qui est un bon remède préventif. Pour éviter la contagion, les malades seront groupés dans le camp annexe que l'on est en train d'achever.

Il nous est rapporté que des éléments cheyennes demandent que l'on prenne conseil des adultes, parmi eux il y a des médecins.

Le Conseil rappelle QU'IL EST FORMELLEMENT INTERDIT DE PARLER AUX ADULTES, SAUF POUR LEUR DONNER DES CONSIGNES DE TRAVAIL. *Tout individu surpris en conversation avec un adulte sera impitoyablement chassé du camp.*



Paternité

(*Rewrite man*)

par CHAD OLIVER

On a beaucoup parlé des mutants. L'homme après l'homme, dont le grand pathologiste anglais Sir Ernest Rock-Carling a solennellement annoncé la venue, préoccupe autant les savants sérieux que les auteurs de science-fiction. Le célèbre anthropologiste américain Loren Eiseley, dans son récent livre « The immense journey », *décrit ainsi ses émotions en voyant un crâne d'humanoïde préhistorique :* « Il n'avait jamais vu l'homme, et moi, qui est celui que je ne verrai jamais ? »

Mais si tout le monde s'est occupé des mutants, personne ou presque ne s'est penché sur leurs parents. Chad Oliver comble cette lacune dans une nouvelle où le paradoxe temporel et l'humour se mélangent agréablement (1).



« Il y a quelque chose de drôle dans ce canard, » dit John Dodson à sa femme en agitant le journal posé sur ses genoux.

— « Des dessins humoristiques? » s'enquit Barbara Dodson entre deux gorgées de café.

— « Tu ne comprends pas. Je veux dire que ce journal a quelque chose *d'anormal.* »

— « Il est possible qu'il y en ait de meilleurs, » approuva-t-elle. « Ces typos... »

John fronça les sourcils.

— « Ecoute, » dit-il. « Tu n'as pas remarqué qu'il n'y a jamais rien *d'intéressant* en première page comme autrefois ? Rien que l'O. N. U., la Russie, la politique et le temps qu'il fait. C'est pareil tous les soirs ; il n'y que la date qui change. »

— « Ton café refroidit, » dit Barbara, sentant que John allait encore s'embarquer dans des considérations oiseuses.

John ne fit même pas attention à sa remarque. Il étreignit plus fermement le journal, comme s'il était résolu à en exprimer la vérité.

— « Il n'y a donc plus d'amateurs pour s'attaquer aux records excentriques, comme rester assis en haut d'un mât ou avaler des poissons rouges ? Marilyn ne fait donc plus rien maintenant ? N'y a-t-il plus de soucoupes volantes ? Et que sont devenus tous les sadiques ? »

(1) Nouvelles déjà parues du même auteur dans « Fiction » : « *Le conseiller technique* » (n° 15) ; « *Les habitants de la ville-jouet* » (n° 23) ; « *L'objet* » (n° 29) ; « *Le vent du Nord* » (n° 36) ; « *Départ en beauté* » (n° 56).

— « Ça, mon chéri, tu m'en demandes trop, » dit Barbara d'un ton tranquille.

A ce moment, on gratta avec insistance à la porte.

— « Tiens, en voilà un, » dit-elle. « Fais-le entrer, veux-tu ? »

John allongea le bras et, en s'étirant au prix d'un effort héroïque, parvint à ouvrir la porte sans se lever tout à fait. Brutus, leur chien, un berger allemand monumental, fit sur ses pattes ouatées une entrée solennelle. Il traça avec grande précision une ligne d'empreintes boueuses sur toute la longueur du tapis du living-room, se coucha en rond aux pieds de Barbara et s'endormit, l'air satisfait.

John fit un geste pour repousser la porte.

— « Attends une minute, » dit Barbara. « Il y a quelqu'un qui vient. »

John prit une mine renfrognée. Une voiture fit crisser le gravier dans l'allée, s'arrêta, et des portières claquèrent. Des pas s'approchèrent.

Un visage éclairé d'un large sourire parut à la porte.

— « Occupés ? » questionna une grosse voix familière.

— « Tu plaisantes ? » fit John. « Entre donc, Bill, et amène-nous ta tendre épouse. »

Bill Wineburg s'élança dans la pièce en frottant ses mains gigantesques de plaisir anticipé. Sa femme, Sue, minuscule créature vaporeuse aux cheveux couleur de miel, suivait dans son sillage.

Après un quart d'heure environ consacré à des platitudes diverses, John et Bill s'installèrent pour poursuivre leur interminable tournoi de poker, tandis que les femmes prenaient le café tout en feuilletant des magazines abondamment illustrés d'utopiques projets de décoration domestique et en papotant à l'envie sur leurs amies et connaissances.

Brutus, le chien, manifestait son contentement par de petits frémissements des oreilles.

Sur le coup de onze heures, au moment où la partie allait prendre fin, Sue dit à Barbara :

— « Vous ne trouvez pas cela *ridicule*, cette histoire de Claudette ? »

— « Claudette ? »

— « Claudette Cruchette, vous savez bien, l'actrice ? Celle qui a une énorme... »

— « Ah ! oui, je vois. Qu'est-ce qui lui arrive ? »

— « Vous ne l'avez pas lu ? Elle est entrée au *couvent*. Est-ce que ce n'est pas... »

John pivota sur son fauteuil, bousculant du coude une pile de jetons rouges qui se répandirent sur le parquet.

— « Où avez-vous appris ça, Sue ? » demanda-t-il, pointant son index sur elle comme un pistolet.

Quelque peu décontenancée, Sue fit un geste vague de ses mains de poupée.

— « Dans le *journal*, bêta. Vous ne le lisez donc plus ? »

John saisit brusquement le journal froissé et le lui tendit.

— « Celui-ci ? »

Sue jeta un coup d'œil au titre : IKE DIT OUI A L'O. N. U. et fit un signe de tête affirmatif.

— « Quel autre voudriez-vous que ce soit ? C'est là en première page. »

— « Montrez-moi où. »

Elle prit le journal avec curiosité et examina la première page.

— « C'est drôle, » dit-elle au bout d'un moment. « J'ai beau regarder, je ne vois pas. »

— « C'était peut-être à une autre page, » suggéra Barbara.

Bill secoua la tête.

— « Non. Là, bien en évidence en première page. Je l'ai vu moi-même. »

— « Il y avait une photo et tout, » dit Sue. Elle feuilleta rapidement le reste du journal. « Je n'arrive pas à comprendre. Vous devez avoir une édition plus récente ou je ne sais quoi. »

— « Il n'y a qu'une édition du soir, » dit John.

— « Il y a quelqu'un qui censure votre journal, mon vieux, » dit Bill en riant. « Il coupe tous les articles légers. »

John ne trouvait pas cela amusant.

Après le départ de Bill et de Sue, il se remit dans son fauteuil et contempla le journal d'un œil morose. Barbara dut lui rappeler par deux fois l'heure à laquelle il devait se lever le lendemain avant qu'il voulût bien l'écouter.

Avant d'aller se coucher, il prit le journal, le plia soigneusement et le posa sur la planche dans le cabinet de débarras.

— « Il se passe quelque chose de louche, » dit-il en éteignant la lampe sur la table de chevet.

— « Allons, allons, » dit Barbara en lui souhaitant bonne nuit avec un baiser. « Je suis sûre qu'il y a une explication tout à fait simple. »

— « Par exemple ? »

Silence.

John eut un mal terrible à s'endormir et ses rêves furent peuplés de jolies filles.

*
* *

Le lendemain, l'esprit de John n'était pas à son travail. Mais comme c'était une période de calme et que le calculateur électronique avait peu de problèmes à mastiquer, il put s'acquitter de sa tâche sans trop avoir à se concentrer.

De nature imaginative, il avait toujours été très intrigué par certains écrits philosophiques de l'Inde, mais il était aussi mathématicien et ne cessait d'inventer des jeux captivants et aux règles si compliquées que personne n'était jamais capable de les assimiler suffisamment pour faire un adversaire convenable. Chaque fois que son travail était de pure routine — il faisait fonctionner une petite machine IBM pour une compagnie d'assurances — il laissait son esprit se porter sur des sujets plus intéressants.

Maintenant qu'il avait l'impression d'être mêlé à quelque chose sortant sans aucun doute de l'ordinaire, il se sentait étrangement stimulé.

Il observa attentivement ses collègues, mais ne remarqua rien d'anormal. Ils se comportaient à leur manière habituelle. Quand il sortit pour déjeuner, il s'arrêta plusieurs fois sur le trottoir, affectant de flâner aux devantures, pour s'assurer que personne, dans la foule, ne le suivait.

Personne ne s'occupait de lui.

Son déjeuner fut médiocre comme à l'ordinaire, avec un goût de graillon peut-être un peu plus prononcé, mais c'est tout.

Rien ne se passa dans l'après-midi.

Un autre que lui aurait pu chasser toute l'affaire de son esprit, mais pour John un fait était un fait. Il y avait quelque chose de suspect dans ce journal et il était bien décidé à en trouver le fin mot, dût-il y travailler toute sa vie.

De telles choses n'arrivaient pas, ne devaient pas arriver.

Il y avait une *raison* à tout.

Ou avait-il affaire à une exception ?

Il attendit avec impatience jusqu'à cinq heures et sortit en hâte de l'immeuble. C'était une belle soirée de septembre, saine et fraîche, et le soleil s'enfonçait lentement derrière le sommet des grands hôtels dans un flamboiement de rose et de pourpre. John s'approcha du vendeur de journaux au coin de la rue, le regarda d'un œil soupçonneux et poursuivit son chemin. Il sortit sa voiture du parc de stationnement et prit délibérément la direction opposée à celle de son domicile. Il se laissa absorber par le flot dense des véhicules et franchit le pont menant aux quartiers sud de la ville. Tout en roulant, il choisit mentalement un nombre au hasard, cinq, et continua jusqu'au cinquième drugstore. Celui-ci se trouvait à une distance appréciable. Il rangea sa voiture le long du trottoir, entra dans le magasin et tira le cinquième journal d'une pile à côté du comptoir à cigarettes. (La ville n'avait qu'un seul journal du soir.) Il lança à l'homme une pièce de cinq cents et regagna sa voiture.

Il ne perdit pas son temps à lire la première page. Il se contenta de tirer son stylo et d'écrire *Drugstore* dans le coin supérieur droit. Le papier absorba l'encre, mais le mot était lisible.

Puis il rentra chez lui.

Brutus lui mit ses pattes sur les épaules et essaya de lui lécher le visage. Il allait dire au chien d'aller chercher le journal qu'il apercevait dans la haie où le marchand l'avait lancé en faisant sa tournée, mais il se ravisa et alla le prendre lui-même.

Brutus baissa la tête, l'air penaud.

John entra à la maison d'un pas pesant et claqua la porte derrière lui.

— « B'soir, » fit Barbara, passant la tête à la porte de la cuisine.

John marmonna quelque chose d'inintelligible. Il déplia nerveusement son journal du soir et en étala la première page par terre. Puis il déplia l'exemplaire qu'il avait acheté au drugstore et fit de même pour celui-là.

— « Qu'est-ce que tu fabriques là ? »

— « Mmmmm... »

Le regard de John allait et venait rapidement d'une première page à l'autre. Il remarqua presque aussitôt l'anomalie. Il se leva, baissa tous les stores et ferma la porte à clé. Puis il alla d'un pas décidé dans la chambre d'amis et prit un crayon rouge à mine tendre dans un tiroir de son bureau. Il revint aux journaux et encadra deux articles, un dans chaque édition. Le tapis était mou et il eut quelque mal à crayonner, mais les traits étaient assez nets malgré tout.

— « Johnny, qu'est-ce qui se passe ? »

— « Regarde ça, mon chou. »

Barbara essuya ses mains à son tablier et s'agenouilla près de lui.

— « Mais c'est tout bonnement idiot, » dit-elle après un moment.

— « C'est bien mon avis. »

— « Je vais téléphoner au journal tout de suite. Je vais... »

— « Non. Ne fais pas ça. Voyons s'il n'y a pas moyen de trouver une explication. »

Barbara regarda longuement les journaux.

— « Qu'y a-t-il à expliquer ? »

— « Comme dit l'autre, « là est la question. »

Il n'y avait, dans ces deux pages du même journal, rien de menaçant ni de sinistre. On pouvait simplement y lire deux articles complètement différents, l'un dans le numéro qu'il avait acheté au drugstore et l'autre dans celui qu'il avait reçu par abonnement. A l'exception de cet article, en bas à gauche, dans chaque journal, la première page était exactement la même.

Le journal sur lequel il avait écrit *Drugstore* racontait une petite histoire dont le titre était : « UNE JOLIE BAIGNEUSE DE MIAMI MORDUE PAR UN REQUIN. » Il y avait une photographie représentant une belle brune au buste opulent, dans un costume de bain réduit à sa plus simple expression, qui regardait avec un brave sourire la carcasse d'un requin sur une plage de sable. L'histoire en elle-même n'avait rien de sensationnel et elle avait probablement germé dans le cerveau imaginatif d'un correspondant de presse. La fille était en train de nager, était-il dit, lorsqu'elle avait été attaquée par un requin. Le sauveteur breveté Bruce Bartholomew, un superbe gaillard, ancien combattant du Pacifique, s'était trouvé avoir par hasard sa carabine à portée de la main et il avait réglé son compte au requin. (Il n'y avait pas de photographie de Mr. Bartholomew.) La fille avait déclaré qu'elle continuerait de pratiquer la natation, « parce que nager me plaît plus que tout au monde et parce que je sais que papa et maman comptent sur moi. »

C'était là toute l'histoire.

Dans le journal que John avait récupéré dans sa haie, il n'y avait pas trace de l'histoire de la jolie baigneuse. Il y avait à la place une information parfaitement insignifiante sur la pêche dans le lac Travis, distant de quelques kilomètres. L'article n'avait rien à faire en première page et comme il

n'était pas assez long, on avait ajouté plusieurs lignes de remplissage. Le titre était : « LA PÊCHE A LA TRUITE EST TOUJOURS BONNE DANS LE LAC TRAVIS. »

L'information était ainsi présentée :

Austin, 5 Sept. (de notre correspondant particulier). Les pêcheurs de la région seront heureux d'apprendre que les truites sont toujours abondantes dans le lac Travis. C'est ce qu'a annoncé aujourd'hui Mr. Harold X. Rogers. Mr. Rogers a déclaré que plusieurs personnes lui avaient loué des bateaux pour la matinée ou l'après-midi et que chaque bateau était rentré avec trois ou quatre truites et plusieurs perches.

« Les pulvérisations faites récemment pour éliminer les poissons parasites n'ont pas nui à la pêche sportive, » a précisé Mr. Rogers. « Toute la journée, je vois les truites faire des bonds hors de l'eau et c'est réellement l'un des moments les plus favorables de l'année pour la pêche sur le lac. »

L'une des truites accusait un poids de trois livres et plusieurs autres étaient également de bonne taille. Les perches étaient petites.

* * *

L'ornithorynque est un mammifère, mais il pond des œufs comme une poule. On le trouve en Australie.

* * *

L'homme le plus gros qui ait jamais joué au football aux Etats-Unis est Jasper McGill, dit le « Caribou », qui pesait 220 kilos.

* * *

— « Alors ? » demanda John.

— « Je n'y comprends rien, » dit Barbara.

— « Moi non plus. Mais je trouverai, ça je te le promets. »

Barbara poussa un soupir.

— « On mange du poisson ce soir. J'espère que ça ne te fait rien. »

John ne lui répondit pas. Il se leva, alla dans la chambre et fourragea longuement dans les tiroirs de son bureau avant de mettre la main sur un album de souvenirs en partie vide. (Les douze premières pages étaient consacrées à sa collection de timbres, passe-temps qu'il avait abandonné.) Il prit des ciseaux et de la colle et revint aux journaux étalés sur le tapis du living-room.

— « Il se passe quelque chose de drôle ici, » annonça-t-il, et il se mit à découper avec une ardeur vengeresse.

Dehors, le vent tournait au nord et l'air commençait à fraîchir.

*
* *

— « Maintenant, écoute, » dit-il, quand il ne resta plus du poisson que les arêtes et qu'ils se furent installés pour boire leur première tasse de café du soir. « Nous sommes des gens intelligents et nous devrions être à même de tirer cette affaire au clair. »

Barbara, que le sujet n'intéressait pas outre mesure, sourit avec indulgence. C'était une grande blonde aux longues jambes et aux yeux bleus aimables, dont le doux sourire passait pour faire fondre des glaçons à vingt pas. Le sourire, cependant, n'eut pas d'effet perceptible sur John.

— « Quelqu'un ou quelque chose nous tripatouille notre journal, » dit-il, allumant une cigarette et tirant dessus avec l'air de sacrifier à une coutume plutôt qu'à une passion. « Tu es bien d'accord là-dessus ? »

— « Quelque *chose* ? Qu'entends-tu par là ? »

John fit un geste évasif de la main qui tenait sa cigarette.

— « Qu'en sais-je ? J'essaye simplement d'inclure toutes les possibilités. »

— « Bon. »

Barbara regarda nerveusement par-dessus son épaule. Le vent ne faisait plus entendre qu'un léger murmure et tout était calme au-dehors. En fermant les yeux, on aurait pu s'imaginer être seul au monde...

— « Parfait, » reprit John en fronçant les sourcils. « Nous sommes d'accord. Question suivante : *Pourquoi* ? Si quelqu'un fait sauter une histoire de jolie fille du journal d'une autre personne pour la remplacer par une histoire de pêche à la truite, qu'est-ce que ce quelqu'un manigance ? »

Barbara gémit intérieurement. *Pourquoi ne pas téléphoner au journal tout simplement* ? pensa-t-elle. Mais non, ce serait la dernière chose que Johnny ferait. Elle sentit une bouffée de chaleur l'envahir. Elle aimait son mari et n'aurait voulu pour rien au monde le changer pour un autre. Cependant...

— « C'est peut-être un mordu de la pêche, » suggéra-t-elle sans conviction. « Il mène une campagne personnelle pour décourager les baigneuses parce qu'elles font fuir le poisson. »

John lui lança un regard de mépris poli.

— « Posons le problème d'une façon plus générale. Si quelqu'un enlève du journal d'une autre personne une histoire *quelconque* pour en mettre une autre à la place, qu'est-ce que ce quelqu'un manigance ? »

Barbara vida sa tasse de café et attendit.

John écrasa sa cigarette dans le cendrier.

— « C'est juste, » dit-il, comme si elle avait répondu à sa question. « Il n'y avait que deux possibilités fondamentales. Ou bien c'est pour dissimuler quelque chose à la personne en cause, en lui supprimant une histoire qu'il ne faut pas qu'elle lise, ou bien c'est pour essayer de lui dire quelque chose... en insérant une histoire quellle *doit* lire. Maintenant est-ce le premier cas ou le second ? »

— « Ma foi, » dit Barbara, déterminée à poursuivre le jeu, « peut-être est-ce quelqu'un qui essaye de te cacher toutes les histoires excitantes. Il ne veut pas éveiller ta libido ou quelque chose comme ça. »

John considéra cette hypothèse avec le plus grand sérieux.

— « C'est possible, » dit-il, souriant intérieurement. « Mais voyons cela sous un autre angle encore. »

Il aura oublié tout ça dans une semaine, pensa-t-elle. *Mais quelle semaine !*

— « Pourquoi moi ? » demanda John. « Pourquoi me choisir, moi ? Qu'est-ce que j'ai d'extraordinaire ? »

— « Tu es différent des autres, mon chéri. »

— « Chacun est différent des autres à sa manière. Je ne suis pas un personnage important. Je fais marcher un petit calculateur électronique, mais il n'y a rien de secret là-dedans. J'ai vingt-six ans, je n'ai jamais rien fait de malhonnête, je n'ai pas accès à des renseignements confidentiels. J'ai étudié la psychologie au collège jusqu'au moment où j'en ai eu assez de faire passer des souris dans des labyrinthes. Pourquoi moi ? »

— « La réserve de la marine ? Le radar ? »

— « Hmmmm. Ce serait possible. Mais je ne suis pas un spécialiste. Non, décidément ça ne colle pas. »

Barbara versa de nouveau du café dans les tasses et empila la vaisselle sur l'évier. *Et s'il y avait vraiment quelque chose dans tout cela ? Si quelque chose cherchait à nuire à mon Johnny ?* Elle frissonna.

— « Tout ça ne nous avance pas. Il n'y a qu'une solution, » dit-il.

— « Laquelle ? »

— « Je vais continuer à collectionner deux numéros du journal chaque soir et j'étudierai les différences entre les deux. Si ces interventions sont systématiques, on ne tardera pas à voir apparaître le plan auquel elles obéissent. Et n'en dis rien à personne, mon chou. »

— « Non, » lui assura-t-elle avec sincérité. « Où vas-tu ? »

— « Je vais écouter les nouvelles à la radio. Voir si on la censure aussi. » Il s'interrompit. « Encore heureux que nous n'ayons pas la télévision. Ça compliquerait bougrement les choses. »

Barbara se tourna vers ses assiettes.

John prit un calepin et un crayon et mit la radio en marche. L'appareil était sur la table de la cuisine, où ils pouvaient l'écouter tout en prenant leur petit déjeuner, et il était d'ordinaire plutôt capricieux. Ce soir-là, cependant, il fonctionna parfaitement.

« *... et les savants continuent d'appeler l'attention sur ce problème au moment où reprend la campagne politique,* » clàmait la radio. « *Les retombées radio-actives qui suivent l'explosion d'une bombe à hydrogène constituent un péril génétique des plus sérieux pour les futures générations, et les savants font ressortir le fait que...* »

John griffonnait consciencieusement.

Barbara lavait les assiettes avec une éponge en loques, s'efforçant de faire le moins de bruit possible. Et elle avait beau se raisonner, elle ne pouvait vaincre l'étrange sentiment de malaise, presque de peur, qui l'avait saisie.

Il se passait sans aucun doute quelque chose d'anormal.

Si quelqu'un cherche à nuire à mon Johnny...

Elle cassa une assiette en l'essuyant, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des années.

*
* *

Deux semaines passèrent. Le paysage verdoyant et l'air sec de septembre firent place aux colorations jaunes et à l'humidité d'octobre.

John avait eu la satisfaction de pouvoir établir les faits suivants :

Premièrement : il était indiscutable que quelqu'un (ou quelque chose) modifiait systématiquement la première page de son journal.

Deuxièmement : il résultait de questions habilement formulées qu'aucun de ses amis ne connaissait de problème semblable.

Troisièmement : ces interventions ne s'appliquaient pas à d'autres moyens d'information ; sa radio était normale.

Quatrièmement : on ne discernait pas de plan d'ensemble à ces interventions.

Les articles supprimés dans son journal avaient une importance toute relative ; ils visaient généralement à satisfaire la curiosité de l'homme pour ses semblables, mais c'était là leur seul trait commun. Les articles de remplacement, ceux qui lui étaient personnellement destinés, étaient d'une insignifiance difficile à imaginer.

Ce fut le 4 octobre, enfin, alors qu'il collait les deux coupures habituelles dans son album, qu'il vit sa persévérance récompensée.

— « Regarde ça ! » cria-t-il triomphalement.

— « Je ne vois rien, » dit Barbara, étonnée.

— « Regarde bien. Tu ne *vois* pas ? »

Barbara relut obligeamment les deux articles.

La première histoire, celle qui se trouvait dans le journal que John avait acheté presque en cachette dans un magasin à libre service de l'autre côté de la ville, portait un titre : ARRESTATION D'UN HOMME LOUP. L'article relatait le curieux accès de folie sanguinaire d'un certain David Elmer Toney qui chassait le daim dans la partie vallonnée du Texas, près de Kerrville. Mr. Toney n'avait pas eu grande chance jusqu'au moment où ses pas l'avaient conduit à un champ bien clos et tout blanc de moutons en train de paître. Mr. Toney avait éprouvé des démangeaisons dans l'index droit et pressé la détente de sa carabine. L'intrépide tireur avait abattu seize moutons avant d'être désarmé par un fermier sur le point de succomber à une apoplexie. « Je ne sais pas ce qui m'a pris, » avait dit Mr. Toney. « Je crois que je n'aime pas les moutons, c'est tout. »

Il y avait une photographie de Mr. Toney, un homme normal à s'en tenir aux apparences.

Le second article, découpé dans le journal que John considérait maintenant comme une édition à son usage exclusif, portait ce titre : UN HABITANT D'AUSTIN QUI AIME LES BONBONS ACIDULÉS.

On pouvait lire le texte suivant :

Austin, 4 oct. (de notre correspondant particulier). Les Texans mangent peut-être du bœuf à chaque repas et certains d'entre eux peuvent même trouver agréable de boire quelques bons coups entre amis, mais Mr. Harold X. Rogers, d'Austin, vit pratiquement de bonbons acidulés. « Je ne sais pas au juste ce qu'ils ont, » a déclaré Mr. Rogers, « mais ce qu'il y a de certain, c'est que je les adore. La plupart du temps, je me passe d'autre nourriture pour pouvoir en manger davantage. »

Selon Mr. Rogers, cette habitude remonte à son enfance, alors qu'il emportait toujours un sac de bonbons dans la fonte de sa selle pour aller garder le bétail sur le ranch de son père, dans l'ouest du Texas. « Les bonbons ne vous rendent pas poussif à la longue, comme le tabac, » nous a-t-il fait remarquer, « et il était difficile de rouler des cigarettes dans la poussière et le vent. »

Mr. Rogers est convaincu que les bonbons sont un aliment particulièrement énergétique, mais il avoue qu'il en mange en réalité « simplement parce que c'est amusant. » Il estime qu'il en consomme cinq livres par jour.

* * *

Le phascolome ne mange pas ses petits vivants, nous apprennent les naturalistes.

* * *

Friedrich Gottlieb Klopstock est un poète allemand du XVIIIe *siècle.*

* * *

John interrogea du regard le visage de sa femme. Puis, remarquant son expression vide, il leva les bras au ciel en signe de désespoir.

— « Le nom, ma chérie ! Le nom ! »

— « Klopstock ? »

— « Pas Klopstock ! *Rogers.* Harold X. Rogers ! »

— « Et alors, qui est Harold X. Rogers ? »

— « Je n'en sais rien. Mais tiens, regarde. »

John feuilleta les pages antérieures de l'album jusqu'à celle où était collée la première coupure de journal qui avait trait à la pêche à la truite dans le lac Travis.

— « Tu vois ? Le même nom : Harold X. Rogers. Cette fois-là, il était loueur de bateaux sur le lac et maintenant il mange des bonbons acidulés. »

— « Ça signifie peut-être quelque chose pour *toi,* mon chéri, mais... »

— « C'est la première indication d'un plan, voilà pourquoi c'est important. Aucun autre nom ne se trouve répété dans toutes ces histoires. C'est le premier exemple d'un point commun. Suppose que ce Rogers, quel qu'il soit, cherche à entrer en communication avec moi... »

— « Alors pourquoi ne pas mettre son nom dans *tous* les articles. »

John fronça les sourcils.

— « Bien raisonné, » murmura-t-il en regardant sa femme avec

quelque surprise. « Mais suppose qu'il ne veuille pas rendre la chose trop facile. »

— « Pourquoi ? »

— « Est-ce que je sais ? C'est peut-être un concours d'un genre ou d'un autre, ou un jeu, ou un test. La question qui se pose maintenant est : qui est Harold X. Rogers ? »

Barbara soupira.

— Avant de penser à un moyen détourné, pourquoi ne pas essayer l'annuaire des téléphones ? »

John fit claquer ses doigts et s'élança dans le vestibule. Il prit l'annuaire, l'ouvrit et promena son index du haut en bas d'une colonne. « Rogers, Rogers, » dit-il. « Il n'en manque pas. Ah ! »

— « Tu le trouves ? »

— « Oui. Harold X. Rogers. Une adresse dans la Sixième Rue — sans doute une adresse commerciale. GReenwood 2-5059. »

— « Il vaudrait peut-être mieux que tu ne l'appelles pas, Johnny. C'est-à-dire pas avant qu'on ait découvert quelque chose... »

— « Jamais de la vie ! » dit John, brûlant de se lancer sur la piste. « C'est le jour J, l'heure H. »

Il composa le numéro, écouta un moment, puis raccrocha.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Occupé. »

Il attendit cinq minutes, arpentant le vestibule avec Brutus sur les talons, puis il fit un nouvel essai.

— « Toujours occupé. »

Il refit le numéro sans se lasser jusqu'à plus de minuit, mais la ligne était toujours occupée.

— « Il reste une seule chose à faire, » annonça-t-il.

— « Voyons, Johnny, il n'y a pas de Harold X. Rogers qui tienne, tu ne vas pas y aller en plein milieu de la nuit. »

John hésita, puis approuva de la tête.

— « Bien sûr que non, mon chou. Je ferai un saut chez lui demain pendant l'heure du déjeuner ; c'est à quelques pâtés de maisons seulement du bureau. »

Barbara, qui savait qu'un tremblement de terre ne pourrait empêcher son mari de se rendre là-bas le lendemain, se contenta de faire des vœux pour qu'il ne lui arrive rien.

— « Tu feras bien attention, n'est-ce pas ? »

— « Bien sûr, ma chérie. Je suis capable de prendre soin de moi. »

Brutus regarda son maître d'un air peu convaincu.

John et Barbara ne dormirent guère cette nuit-là et il leur sembla que l'aube ne viendrait jamais.

*
* *

Pour John Dodson, la matinée suivante s'écoula avec la rapidité d'une tortue traversant laborieusement un champ de boue. Il travailla impatiemment, jetant un coup d'œil à sa montre toutes les quelques minutes. « *C'est*

inimaginable, » pensait-il, « *ce qu'on peut être esclave de la routine. Même quand il vous arrive quelque chose comme ça, on pointe à l'heure au travail et on met l'aventure de côté pour l'heure du déjeuner* ! »

Il n'éprouvait aucune angoisse, pas même une légère inquiétude. Après tout, qu'y avait-il à craindre ? Sa seule émotion était une impatience comparable à celle d'un enfant le matin de Noël.

John avait toujours été attiré par l'inhabituel et le romanesque. Tout jeune, il lui suffisait de trouver une pointe de flèche ou un vieil éperon rouillé pour se mettre à rêver d'aventures tout le long de la journée. Maintenant, à se voir mêlé pour de bon à quelque chose d'insolite, il se sentait littéralement frémir d'allégresse.

Allez-y, amenez vos pilotes de soucoupes volantes et vos Martiens ! Amenez-nous votre sinistre bande de monstres assoiffés de sang ! Tout ce que vous voudrez pour mettre un peu de piment dans la vie !

Bien entendu, il n'attendait en réalité rien de la sorte. Dans sa jeunesse, il avait recherché toutes les maisons hantées à des kilomètres à la ronde et les avait explorées de la cave au grenier, mais la dernière chose qu'il se serait attendu à trouver était un fantôme garanti authentique.

Pour l'instant, il s'agissait de savoir qui était Harold X. Rogers et ce qu'il voulait.

John inclinait à penser que toute l'affaire était une sorte de test, faisant partie d'un concours et ayant probablement un rapport plus ou moins lointain avec la télévision. Peut-être lui donnerait-on cinquante mille dollars et alors il pourrait laisser tomber son emploi et aller prospecter l'uranium dans l'Utah...

Une sonnerie retentit.

Midi. L'heure du déjeuner.

Pour une fois, John était loin de penser à se restaurer. Il prit son pardessus et sortit précipitamment. C'était un jour frais et gris, avec une fine bruine en suspension dans l'air.

Quatre blocs d'immeubles dans Congress Avenue, puis cinq autres après avoir tourné à gauche dans la Sixième Rue...

Là.

Une vieille et sordide bâtisse en pierre, prise en sandwich entre une taverne bruyante et une boutique de vêtements de confection au rabais. Il s'arrêta un instant et jaugea la bâtisse du regard. Le pick-up automatique de la taverne déversait sa musique dans la rue mouillée :

A Dallas j'avais une fille du tonnerre,
Mais un autre lui a dit « je t'aime, »
Et maintenant mon cœur désespère,
Elle a filé avec un troisième...

Avec un léger frisson, John pénétra sous le porche et poussa la porte récalcitrante. Il se trouva dans un vestibule crasseux aboutissant à un escalier en bois. Il monta les marches, s'attendant presque à les sentir s'effondrer sous son poids et, au palier du premier étage, il arriva devant une autre porte.

C'était une porte en bois des plus ordinaires sur le côté de laquelle il y avait un bouton de sonnette. Sous le bouton, une carte de visite était fixée par une punaise. Sur la carte, il lut : HAROLD X. ROGERS.

John éprouva une sensation de triomphe immodérée.

Il retint sa respiration et écouta, mais l'endroit était silencieux comme la tombe. Le seul bruit venait de la taverne d'à côté, où le cow-boy continuait de se lamenter sur la perfidie de sa belle.

Il appuya sur le bouton.

Aucun son de timbre ou de vibreur ne lui parvint, mais un rai de lumière apparut soudain sous la porte. Il crut entendre un bourdonnement croissant, comme celui d'une dynamo mise en marche, mais le bruit cessa rapidement.

— « Entrez ! » cria une voix excitée.

John ouvrit la porte et entra. Il était dans une grande pièce à peu près nue. Le seul meuble digne d'être mentionné était un antique bureau américain derrière lequel se tenait debout un homme de taille médiocre, au visage rouge et aux cheveux clairsemés. L'homme était tout en rondeurs, ce qui donnait à penser qu'il ne vivait pas exclusivement de bonbons acidulés.

— « Etes-vous Mr. Rogers ? Harold X. Rogers ? »

L'homme l'examina et alors la lueur accueillante qui avait flambé dans ses yeux s'éteignit et son regard refléta une déception qu'il essaya bravement, mais vainement, de dissimuler.

— « Je suis Rogers, » dit-il d'une voix posée et précise. « Et vous, qui êtes-vous ? »

— « Je m'appelle Dodson. »

Il n'y eut aucune réaction de la part de Rogers.

— « *John* Dodson. »

Le gros homme s'assit dans le fauteuil pivotant derrière son bureau. Il ne fit aucun geste pour serrer la main de John.

— « J'ai découvert votre petite combine du journal, » poursuivit John avec fermeté.

— Oh ! » dit l'homme, « *ça.* »

Il fit un geste vague d'une main grassouillette et soignée, comme si l'affaire n'avait pas la moindre importance.

— « Oui, *ça,* » dit John, qui commençait à s'irriter. « Vous ne croyez pas que j'ai droit à une explication ? »

— « Pas nécessairement. »

Mr. Rogers joignit ses mains et se renversa dans son fauteuil. Il faisait de grands efforts pour donner l'impression qu'il s'ennuyait, et il aurait pu y réussir si ses mains n'avaient été agitées d'un violent tremblement...

John prit un air renfrogné. Il ne voyait aucun moyen de forcer l'homme à parler. Il envisagea un instant l'idée de le menacer d'un recours à la justice, mais Rogers ne lui avait rien promis, il n'y avait pas d'intention manifeste de fraude...

— « Hum, » dit Mr. Rogers, s'efforçant de prendre un air d'indiffé-

rence. « Vous... euh... vous y êtes arrivé tout seul, n'est-ce pas ? »

John fit oui de la tête.

— « Pas de... d'aide de personne, vraiment ? »

La diction de l'homme était étrangement appliquée, comme s'il s'était exprimé dans une langue étrangère.

John haussa les épaules.

— « J'en ai discuté avec ma femme. »

— « Elle a fait des suggestions, peut-être ? »

— « Une ou deux, oui, » dit John, se souvenant de l'annuaire des téléphones. « Mais c'est *moi* qui ai des questions à poser. »

— « Impossible, » déclara avec force Mr. Rogers. « Tout à fait impossible. »

Il jeta un coup d'œil dans le coin de la pièce, presque comme s'il s'était attendu à y voir quelque chose qui n'y était pas l'instant d'avant. Son front rose était luisant de sueur.

John suivit la direction de son regard.

Il n'y avait rien dans ce coin-là.

— « Bon ! » dit Mr. Rogers, se levant brusquement. « Il faut que je m'en aille ! »

— « Attendez un instant, bon Dieu ! Vous ne pouvez pas... »

Mr. Harold X. Rogers ne l'entendit même pas. Il se dirigea rapidement vers une porte latérale, l'ouvrit et en franchit le seuil. Juste avant que la porte se fût refermée derrière lui, John aperçut une grosse sphère de métal d'un gris terne à la surface de laquelle pétillaient de minuscules flammes qui lui firent penser à de petits éclairs de chaleur.

— « Hep ! Dites donc... »

Trop tard. La porte était fermée. Il y eut un ronflement aigu, comme le bruit d'une dynamo qu'il avait déjà entendu, puis ce fut le silence.

Les lumières s'éteignirent.

Dans l'obscurité, John avança à tâtons et essaya la porte. Elle ne voulait pas bouger. Il fouilla dans sa poche et sortit son briquet. Il en fit jouer le mécanisme et, à la cinquième tentative, la mèche s'enflamma.

Intrigué, il s'approcha du bureau et le regarda attentivement. Il n'y avait rien dessus. Il ouvrit les tiroirs un à un. Dans celui du bas, à droite, il y avait une feuille de bloc-notes. Il l'étala sur le dessus du bureau et en approcha son briquet pour pouvoir l'examiner.

Elle était couverte de marques. Ce n'était pas de l'écriture, il s'en rendit compte aussitôt. Une espèce de formule...

Il la regarda de plus près. Il y avait des tas de parenthèses et de signes d'égalité, et un certain nombre de figures à l'apparence vaguement familière. L'une était un petit cercle orné d'une flèche, une autre un cercle avec le signe plus...

Bien sûr ! C'étaient les symboles astronomiques de Mars et de Vénus. Il ressentit aussitôt une curieuse et violente agitation. Son esprit s'emballa et se mit à émettre des conjectures et des postulats comme des étincelles. Mars et Vénus. Les planètes les plus proches de la Terre. La Terre était au milieu.

— « Que diable... » murmura-t-il.

Il décida de prendre une copie de ce papier, mais avant d'avoir pu tirer son crayon, son briquet s'éteignit. Il actionna la molette sans résultat, cogna à coups répétés le perfide instrument contre la paume de sa main sans résultat, et l'abreuva d'injures sans résultat non plus.

Il se dirigea à l'aveuglette vers la porte par où il était entré et palpa le mur. Il trouva un commutateur et le manœuvra, mais il n'obtint pas de lumière.

Et il commençait à se faire tard.

Il aurait pu, évidemment, prendre la feuille de papier et l'emporter. Mais John était profondément respectueux de la loi et il n'avait assurément pas le droit de dévaliser le bureau de Mr. Rogers. Il traversa la pièce en trébuchant, replaça le papier dans le tiroir et sortit.

Dans la buvette, le phono automatique continuait de clamer sa philosophie de la détresse. John consulta sa montre et vit qu'il ne lui restait plus que deux minutes sur son heure de déjeuner. Il regagna son bureau en courant à perdre haleine.

Il était trempé par la pluie.

Il avait faim.

Il était plongé dans la plus complète perplexité.

Qui était Harold X. Rogers ? Pourquoi avait-il pris le mal de truquer le journal de quelqu'un, pour montrer ensuite une telle déception quand l'intéressé était venu le voir ? De quoi Mr. Rogers avait-il eu peur au cours de cette entrevue ? Qu'était cette étrange sphère métallique aperçue dans la pièce voisine ? Ce n'était pas une presse typographique, aucun doute là-dessus.

Et au fait, où était parti Mr. Rogers ?

Et *comment* était-il parti ?

Et ces figures, ces signes représentant Mars et Vénus...

John essaya de dédaigner les grognements de son estomac vide et l'agitation de son cerveau également vide. Il fit son travail méthodiquement jusque vers quatre heures.

Alors, subitement, il abandonna ce qu'il était en train de faire.

— « Dis au patron que je me suis senti mal fichu, » cria-t-il à un de ses camarades.

Il empoigna son pardessus, s'élança hors de l'immeuble, sortit sa voiture du parc de stationnement, et prit la direction de son domicile.

Et, tout citoyen respectueux de la loi qu'il était, il enfreignit quelques règlements de limitation de vitesse en chemin.

*
* *

Quand il arriva chez lui, une voiture était déjà arrêtée dans son allée. C'était une conduite intérieure tout à fait ordinaire et il ne l'avait jamais vue auparavant. Elle n'appartenait à aucun de ses amis et elle n'avait rien à faire dans son allée.

Cependant, il savait qui elle avait transporté là.

John s'arrêta en douceur le long du trottoir et descendit. Il laissa la portière à demi ouverte, attentif à ne pas faire de bruit, puis il traversa la pelouse détrempée et s'arrêta devant sa porte.

La porte était entrebâillée.

Il entendait des voix dans le living-room.

L'une de ces voix était celle de Barbara, sa femme.

L'autre était celle de Harold X. Rogers.

Naturellement, pensa-t-il. *Ça n'a jamais été à moi qu'en voulait Mr. Rogers. C'était à Barbara. Voilà pourquoi il a été si déçu quand je suis entré dans son bureau. C'est Barbara qu'il mettait à l'épreuve depuis le début. Il m'a demandé si elle m'avait aidé à trouver la solution et je n'ai pas dit non. C'est ma femme qui l'intéresse. Pourquoi ?* »

Il prêta l'oreille.

— « Vous ne paraissez pas comprendre, Mrs. Dodson, » disait le nommé Rogers sur un ton exaspéré. Sa diction n'était pas soignée cette fois ; il articulait confusément tout en s'énervant. « Je suis un homme du *futur,* j'ai remonté le cours du *temps* pour prendre contact avec vous. »

Le futur ? Le temps ? Qu'est-ce que...

— « C'est vraiment gentil, » dit Barbara. Il y eut le choc d'une tasse à café contre une soucoupe. « Je vous en suis reconnaissante, mais vous devriez vous entretenir de ces choses avec Johnny. Il s'est toujours passionné pour les théories extravagantes et je... »

— « Non, non, *non.* Vous êtes *impossible* ! Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je vous en prie, il faut m'excuser. »

— « Il n'y a pas de quoi. Johnny dit toujours des choses comme ça. »

— « Imbécile ! Je veux dire, attendez. Ecoutez. Prêtez-moi votre attention ! Je vais essayer de vous expliquer la chose une fois encore. »

— « Au sujet de cet Edgard Vincent Winans, de New York ? Vraiment, Mr. Rogers, je me trouve très heureuse comme je suis... »

— « Non ! *La question n'est pas là.* Vous ne vous souciez donc aucunement de la race humaine ? »

Il y eut un silence, tandis que Barbara s'efforçait de décider ce qu'elle devait faire.

— « Attendez ! Ecoutez ! Faites attention ! Vous avez entendu parler de la bombe à hydrogène, j'imagine. »

— « Oh ! oui. »

— « Bien ! Les retombées radio-actives de ces bombes ont certains effets très néfastes sur le plasma germinatif, sur les gènes. Il en résulte une fréquence accélérée des mutations... »

Gènes. Mutations. Ces symboles : des cercles astronomiques de Mars et de Vénus, certes. Mais aussi les symboles mâle et femelle dans un calcul génétique. Ces parenthèses et ces signes d'égalité. Barbara et Edgar Vincent Winans... »

— « Mr. Rogers, je ne discute jamais politique. »

Mr. Rogers dit quelque chose dans une langue étrangère, s'interrompit et essaya de nouveau.

— « Ma chère Mrs. Dodson. A quelques centaines d'années d'ici, à

mon époque, ces mutations ont eu de graves conséquences pour la race humaine telle que vous la connaissez aujourd'hui. En fait, nous sommes menacés d'*extinction* ! Une nouvelle race d'hommes est née... »

— « Ah ! oui, ces surhommes dont vous me parliez. »

— « Ce ne sont pas des surhommes ! » hurla Mr. Harold X. Rogers. Il bredouilla un moment, puis poursuivit d'une voix relativement normale : « Ce ne sont pas des surhommes, mais seulement des hommes différents. Ils sont forts, ils sont puissants. Et ils veulent isoler les hommes normaux, les gens comme nous, pour le bien de la race ! Cette *arrogance*, ce toupet... »

— « Voyons, Mr. Rogers, ne vous énervez pas ainsi. »

— « Soit ! Nous sommes obligés de nous défendre, nous les hommes normaux. Comment ? allez-vous me demander. Je vais vous le dire. Il nous faut remonter le temps, empêcher certaines unions avant qu'il naisse des enfants, en assurer d'autres qui produiront des êtres *humains* supérieurs pour nous aider dans notre lutte ! Si nous échouons, notre race est condamnée. Vous, Mrs. Dodson, vous avez une contribution génétique cruciale à apporter à l'avenir ! Il est *essentiel* que vous n'ayez pas d'enfants de votre mari actuel. En revanche, nos calculs montrent que vous et un certain Edgar Vincent Winans, de New York... »

— « Je vous en prie, Mr. Rogers ! J'essaye d'être large d'esprit et tout, mais vous me rendez les choses très difficiles. »

— « Bah ! Ces tabous sexuels ridicules. Attendez ! Ecoutez ! Prêtez-moi votre attention. C'est une question de *science*, une affaire d'associations fortuites et de recombinaisons ; cela n'a rien à voir avec vos idées puériles sur le problème sexuel ! »

— « Je crains de ne pas voir les choses sous cet angle. »

— « Ainsi vous refusez ? »

— « Ma foi, cela m'ennuie de vous dire non. J'ai toujours du mal à dire non pour les bonnes œuvres et tout ça... »

— « Mrs. Dodson, songez un peu ! Votre décision peut signifier l'anéantissement de la race humaine ! »

— « Eh bien ! je regrette terriblement, Mr. Rogers, mais je ne pourrais vraiment pas. Je ne demanderais pas mieux que de vous aider, je vous assure, mais j'aime mon Johnny et votre Edgar Winans ne m'intéresse pas le moins du monde. »

— « Aimer ! Vous parlez d'amour en un moment comme celui-ci ! Mrs. Dodson, vous êtes sotte, colossalement, prodigieusement, incroyablement *sotte* ! »

— « C'en est trop ! Ecoutez, Mr. Rogers ! Vous allez me laisser tranquille ! Je vais appeler Brutus... »

John décida que le moment était venu de faire son entrée. Il respira profondément et franchit la porte.

— « Ça suffit, Rogers ! » dit-il.

Le petit homme rondouillard au visage rouge fit volte-face. Son teint s'empourpra encore davantage. Il pointa sur John un doigt qui tremblait.

— « Assassin ! Destructeur de la race ! Procréateur de mutants ! »

John étendit les mains en signe d'impatience.

— « Je ne vous veux pas de mal, Rogers. Ce que vous disiez était peut-être la vérité, jusqu'à preuve du contraire. Mais vous n'avez pas le droit de parler sur ce ton à ma femme. Sortez de chez moi avant que je vous flanque dehors. »

Harold X. Rogers hésita.

John serra un poing de dimensions propres à faire réfléchir.

Mr. Rogers lança une exclamation dans son langage. John ne put la comprendre, mais il ne la prit pas pour un compliment. Puis l'homme du futur s'élança dehors, fou de rage.

— « Johnny ! » fit Barbara dans un souffle.

Johnny reçut la récompense de son acte d'héroïsme, puis se dégagea.

— « Ma chérie, il faut que je sorte encore, » dit-il. « Tu vas fermer toutes les portes et ne laisser entrer personne avant mon retour. »

— « Mais, Johnny... »

— « Je ne serai pas longtemps, mon chou. Mais il *faut* que je trouve l'explication. Tu comprends, si cet homme a dit la vérité... »

Il la laissa dans le living-room, sortit en courant et remonta dans sa voiture.

Il se joignit au flot de véhicules, intense à cinq heures, et se dirigea vers le centre de la ville aussi vite qu'il le put.

*
* *

La Sixième Rue était un ruban humide qui reflétait en flaques froides et argentées la lumière blanche des phares des voitures ramenant leurs propriétaires chez eux. John fit trois fois le tour du pâté de maisons avant de trouver une place où se garer.

L'immeuble de pierre crasseux était toujours là, encore un peu plus sinistre dans le crépuscule humide. La boutique de vêtements de confection était égayée par une chaude lumière jaune et les clients s'y pressaient après la sortie des usines et des bureaux. La taverne était pleine du sourd murmure des hommes en train de boire et le pick-up automatique se lamentait :

« *Donne-moi ton amour, ô toi que j'adore,*
« *J'ai soif de ton sourire et d'autres choses encore...* »

John poussa la porte rebelle et entra dans le vestibule non balayé. Il gravit deux par deux les marches de bois et s'arrêta sur le palier du premier étage.

La carte de visite maintenue avec une punaise était toujours là : HAROLD X. ROGERS.

Arrivait-il trop tard ?

Non... il entendait des bruits à l'intérieur et apercevait de la lumière sous la porte. Il appuya sur le bouton de sonnette.

Il n'y eut pas de réponse, mais, de l'autre côté de la porte, les bruits

augmentèrent de volume. Deux voix, parlant dans une langue bizarre, et comme un frottement de semelles sur le plancher.

John ouvrit la porte et entra dans la pièce nue.

Il s'arrêta et écarquilla les yeux.

Harold X. Rogers était bien là, mais il se préparait à partir. En fait, le gros rougeaud était suspendu au milieu de la pièce, tenu dans les bras d'un individu qui avait toutes les apparences d'un géant aux proportions parfaites.

— « Vous ! » s'écria Mr. Rogers en agitant vainement les jambes.

Le géant leva un sourcil en guise de salut et fit un sourire affable. Il devait mesurer plus de deux mètres dix et il était tout cuivré. Il *resplendissait,* c'était le seul mot qui convînt.

Le géant ne dit rien à John. Il se contenta de passer la porte latérale en transportant Harold X. Rogers comme il eût fait d'un sac de sciure.

— « Ils ont gagné ! » cria Mr. Rogers en disparaissant dans l'autre pièce. « Assassin ! Idiot ! »

John regardait, mais restait prudemment à distance. Le géant hissa Mr. Rogers dans la sphère de métal gris et y grimpa après lui, adressant un cordial salut de la main à John avant de disparaître. La trappe de la sphère se referma en claquant. De petites flammes étincelèrent à la surface du métal.

Puis un bourdonnement aigu s'éleva, comme celui d'une dynamo.

La sphère... *n'était plus là.*

La pièce était vide.

John frissonna dans le silence soudain. Il lui semblait qu'il se trouvait dans une cave, loin sous terre, séparé par des tonnes de roc des bruits de la vie. Puis le silence cessa. Il entendit le phono automatique, le crissement des pneus dans la rue, le cri d'un vendeur de journaux.

Il fit demi-tour et quitta la pièce.

John avait trouvé ce qu'il voulait. L'homme avait dit la stricte vérité. Il était venu du futur pour remplir sa mission qui était de sauver la race humaine telle qu'il la connaissait. Il avait monté ce test du journal pour vérifier l'intelligence de Barbara... la génétique peut, elle aussi, être source d'erreurs, et il voulait être sûr. Il avait sans aucun doute emporté le journal avec lui dans le futur pour le faire modifier, ou peut-être même les avait-il emportés tous à la fois. Tant de choses étaient possibles avec les voyages dans le temps...

Et il avait échoué.

Barbara l'avait repoussé.

La balance délicatement équilibrée avait penché de l'autre côté.

John remonta dans sa voiture et prit le chemin du retour. Il n'était nullement découragé. En fait, il se sentait tout joyeux. Il comptait vraiment pour quelque chose ! Il était véritablement un homme très important.

De quoi Rogers l'avait-il traité ?

De « *procréateurs de mutants* ».

Eh bien, Barbara et lui allaient devenir deux des parents les plus importants de l'histoire !

Evidemment, ce vieil Homo sapiens allait faire le saut par-dessus bord dans l'affaire.

Soit, pensa-t-il, *mais de quel droit m'opposerais-je à l'évolution ?*

Il arriva devant chez lui et arrêta sa voiture dans l'allée. Il ouvrit la porte avec sa clé. Il se sentait en pleine forme.

Quand ils eurent fini de dîner, Barbara bâilla en le regardant, l'air heureuse de vivre.

— « Je suis bougrement contente de savoir que personne ne nous jouera plus de tours avec le journal, » dit-elle en tournant les pages pour trouver les bandes dessinées. « Ce drôle de bonhomme m'a fait une peur bleue. »

John fit oui de la tête et se tourna vers le chien, couché en boule près du feu.

— « Eh bien, Brutus, » dit-il d'une voix caressante, « est-ce que ça ne te plairait pas d'avoir un petit compagnon de jeux *exceptionnellement* intéressant d'ici un an environ ? »

Barbara leva de son journal des yeux brillants de plaisir.

Brutus frétilla de la queue.

(*Traduit par Roger Durand.*)

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

LE LIVRE DU MOIS
par PHILIPPE CURVAL

L'EMPLOYÉ, par Jacques Sternberg (Editions de Minuit).

Jacques Sternberg n'est pas Kafka, heureusement ! Nous ne voudrions jamais reprocher à Lautréamont d'avoir plagié Buffon jusqu'à introduire des pages entières de son histoire naturelle dans les « *Chants de Maldoror* », de même nous ne saurions tenir rigueur à Sternberg d'avoir épinglé les papillons mort-nés de l'histoire naturelle bureaucratique de Kafka dans son dernier roman « *L'employé* ». Il s'agit d'un décor, et seulement d'un décor.

Sous un titre anodin, fort heureusement lardé de sous-entendus et ce sous la forme d'un inquiétant dessin de Siné, Sternberg libère les mille tentacules d'un chapeau melon ; car, entre ce chapeau melon qui surplombe un journal attentivement tenu et les tentacules qui jaillissent des soubassements dudit journal, on ne nous donne que peu d'indications sur la physionomie, le visage, la couleur des yeux, les contours du nez de cet « employé ». Dire qu'on se l'imagine aisément sous les traits de Sternberg lui-même ne serait que rendre publics les soupçons qui nous viennent à l'esprit.

Donc, dans un grand hangar de briques rouges, au cœur des banlieues hallucinées, fils de pères multiples et d'une mère nymphomane, naquit Sternberg. Si l'on sait que les hurlements de la mère sous les étreintes, que les cris de rage des pères repoussés après un premier usage hantent les premières pages du roman, et si l'on dit que les frères et les sœurs crèvent comme des mouches, que la loterie de la mort tourne inlassablement, que les pères se dissolvent facilement sous la pluie qui tombait abondamment cette année-là, on comprendra déjà aisément que « *L'employé* » est un roman inénarrable (au sens propre du terme). Et c'est justement parce que ce roman échappe à l'analyse que j'ai voulu en parler.

La vie de bureau n'est pas drôle tous les jours. Mais que faire de ses journées puisque le monde n'est qu'un gigantesque bureau ? Ainsi, sans que nous le soupçonnions, nous introduisons-nous dans cet univers où chaque immeuble est le siège social de sociétés à responsabilités illimités, chaque appartement truffé de bureaux, hérissé de machines à écrire, de secrétaires, de fonctionnaires, de circulaires.

Une seule ressource s'offre à l'individu né mort dans cet univers mort-né : s'engager comme employé dans la première de ces entreprises. Quitte à s'enfuir dès qu'un événement favorable lui permettra de se libérer. Car cette société permet encore certaines initiatives et notre employé ne se fera pas faute de profiter de ces alternatives bureaucratiques ; il conserve son souci de l'individualité et de la liberté



Par l'incomparable choix de ses auteurs, la COLLECTION "ANTICIPATION" est maintenant lue par plus de 100.000 personnes chaque mois. Faite d'un mélange de science, de suspense, d'aventure et d'action, elle intéresse tous.
Instructive et distrayante, son succès est le gage de sa qualité.
EXIGEZ BIEN CHEZ VOTRE LIBRAIRE
COLLECTION
ANTICIPATION
FLEUVE NOIR
2 NOUVEAUX TITRES CHAQUE MOIS
120 VOLUMES PUBLIÉS
VIENT DE PARAITRE :
125. Kenneth Bulmer. VERTE DESTINÉE
126. F. Richard Bessière. ZONE SPACIALE INTERDITE
Quelques titres parus :
LES TRANSFORMÉS - MENACE D'OUTRE-TERRE
EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 250
ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel
PARIS-13e

et, si perdu par hasard, il se retrouve dans la vitrine d'un antiquaire, il se libérera, sou par sou, en se rachetant lui-même.

Faut-il en conclure que sa vie n'est pas vouée à la faillite, que les contraintes sociales laissent une échappatoire ? Non.

L'employé peut se révolter, partir soudain, sans ordre de mission, dans le premier train en partance, mais il lui arrivera fatalement d'oublier son titre de transport et, lorsqu'il voudra descendre au premier square venu, les fonctionnaires des chemins de fer ne pourront le rendre à la vie civile que sous forme d'un colis non réclamé et avec promesse de se faire pointer tous les dimanches. En effet, dans un square qui n'ouvre que le dimanche, il ne peut y avoir de jours de semaine !

Cet employé n'est pas comptable, ses jours ne sont pas comptés ; il y a des années dont les jeudis sont sacrifiés par décision ministérielle, des semaines où il est interdit d'exister entre trois heures et seize heures, et il est permis de renaître plusieurs fois sans que l'état-civil vous inquiète. Mais, que l'on naisse plusieurs fois ou que l'on tente de s'échapper par les multiples voies temporelles qui s'offrent au cœur des heures creuses, le premier départ a été connu, l'employé est poinçonné une fois pour toutes et ses tours de Frégoli n'impressionnent pas la puissante organisation de la compagnie du gaz qui lui réclamera sous tous les déguisements une facture impayée, ni son directeur qu'il retrouve derrière chaque porte et qui lui confie les responsabilités de la dernière circulaire.

Faillite d'un monde pétrifié, toute-puissance d'une organisation sociale sans but défini, inutilité de la liberté individuelle, vanité de l'argent pourtant indispensable, tels sont les thèmes fondamentaux du roman de Sternberg. Pourtant, l'homme est vivace, il croit en lui ; sûr de son self-control, passionné par la mission qui lui a été confiée à sa naissance, ébloui par les univers qui s'offrent à lui sous les couleurs de l'imagination, il va tenter de faire exploser ce monde qui l'étreint, qui sabote ses moindres velléités sous le couvert de l'anonymat. Mais les pétards sont mouillés, ils foirent dans le silence moite des bureaux.

Alors, nous assistons au frénétique déploiement des faits divers absurdes soldant les tentatives par lesquelles l'employé tente de s'évader. Nous subissons passivement les heures minutieusement contées de la vie de bureau, la toute-puissance de la lettre au personnage inconnu, de la circulaire insolitement vide de sens qu'il faut adresser, sous peine de renvoi à une date ultérieure, à n'importe qui.

Sternberg ne laisse aucun message. C'est avec un profond égoïsme qu'il observe ce monde qui ne veut pas éclater sous ses coups. Pas de message ; seulement le cri d'un homme qui se débat à travers les traquenards burlesques, qui lutte contre les pièges les plus évidents que lui posent ses adversaires : les présidents secrétaires directeurs généraux. Car dans la hiérarchie qui lui fait face, chacun est le secrétaire d'un autre.

Cependant, le roman n'est pas seulement le récit de cet assassinat silencieux ; il déploie aussi les milles artifices de l'imagination et nous y retrouvons avec plaisir Jacques Sternberg écrivain fantastique.

Sous les débordements d'un style passionné, aux images percutantes, nous découvrons presque toujours une réussite, rarement un échec ; d'ailleurs,

qui lui reprochera, dans ce roman de l'explosion, alors qu'il se libère pour la première fois du cadre assujettissant de la science-fiction, de la dure perfection de la nouvelle, de la rigueur du conte bref, quelques pages faibles ou inutiles, quelques calembours audacieux (et que pour ma part j'apprécie), alors qu'il nous livre un mélange savant de contes insolites, d'anecdotes absurdes, brodés sur la trame éperdue d'un roman résolument nouveau ou peut-être issues d'un film des Marx Brothers ? C'est alors autant de titres de bandes comiques qui nous viennent à l'esprit : L'employé cinéaste, L'employé et le dentiste, L'employé dans sa famille, L'employé amoureux.

Les gags abondent, la démence monte lentement et fouette de ses vagues le parquet du bureau fréquenté depuis toujours. Les premières mouettes sont signalées dans le désert qui borde la salle à manger, le fils de l'employé qui revient de l'école sort des égouts avec un cerf sur l'épaule !

C'est ainsi que nous pénétrons dans la vie de Sternberg, car ce roman a le bon goût d'être autobiographique.

Pour avoir lu ce livre jadis, à l'état d'une ébauche de huit cents pages qui fut réduite à deux cents seize (et ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur d'avoir eu le courage d'abattre des chapitres entiers), je puis sous-entendre que le roman est avant tout le fruit de deux plaquettes que Sternberg fit paraître dans la clandestinité relative de librairies spécialisées et qui se nommaient (si j'en crois ma mémoire) : « *Précis d'autobiographie* » et « *Petite histoire du futur* ». De l'accouplement de ces deux productions naquit « *L'employé* ». Le mixage semble parfait. Mais si je crois avoir parlé longuement de l'histoire générale de « son humanité », telle que l'a vu Sternberg à travers le miroir bureaucratique dans lequel il a trempé soit comme emballeur, soit comme directeur, il est un point plus délicat, plus intime, que l'on ne doit pas passer sous silence :

Les petits matins blêmes, les « mois d'avraout dont on a supprimé le jeudi », ne se passent pas de petits déjeuners ; et, si l'employé disparaît durant des mois, des années ou même des siècles au cours de ses avatars, il n'en revient pas moins à la maison.

Or, c'est là que l'attend Mygale : sa femme.

S'il se souvient de Myrne, de Diurne, Colcide, Adragase, femmes qu'il aima, s'il revit ses aventures amoureuses avec Druse la frigide, Fyctige nocturne comme une chauve-souris, Calène qui rajeunit jusqu'à rejoindre le ventre de sa mère, Ybillia qui ne cessait de tricoter et qui se débobina un jour par mégarde, le soir, un soir venu, il retrouve Mygale à son foyer ; Mygale indifférente et quiète et leur fils qui revient de l'école. Images d'une sérénité trouble, intersection de deux univers : le bureau, la mort.

Car, après avoir tant vécu, après avoir tenté de secouer, de déchirer cette bizarre carcasse d'homme qui l'enserre, connu les habitants des galaxies lointaines qui semblent se débattre dans les mêmes affres, déjoué les pièges que le temps pose, l'employé persiste à se morfondre devant le même problème : il faut vivre pour mourir un jour.

Pourquoi vivre ?

« *Une pendule marque dix heures six...*

Devant moi une porte s'ouvre.

Naturellement, j'ouvre la porte ; naturellement, il est derrière.

— Ah ! c'est vous Sternberg ? En-

core en retard, naturellement ! Je vous avais prévenu qu'il fallait absolument *être à l'heure aujourd'hui. Mais vous ne pensez jamais à rien...* »

En effet : que les guerres éclatent, que les tremblements de terre grondent sur tous les points de notre planète, que les étoiles deviennent autre chose qu'un point scintillant et précisent leurs intentions, il faut *absolument* être à l'heure pour mourir comme pour naître et vice versa.

SCIENCE-FICTION

par IGOR B. MASLOWSKI

LE MAITRE DU TEMPS (The man who mastered time), **par Ray Cummings** (Rayon Fantastique, Hachette).

Ecrivain de S. F. très connu du public anglo-saxon, Ray Cummings n'avait pas encore eu de roman publié en France. Celui qui paraît aujourd'hui est mis entre les mains des lecteurs français quelques mois après la mort de l'auteur. Bien que non dénué d'intérêt, je ne pense pas qu'il puisse donner à nos amateurs d'A. S. une idée très nette du talent à multiples facettes de Cummings.

Un savant, Rogers, et son fils, Ludo, ont découvert par accident un moyen de voyager dans le temps. Ils ont vu dans l'écran de leur téléviseur spécial une scène de l'avenir : à la place de New York il n'y a plus qu'un désert couvert de neige et une cabane dans laquelle un homme bizarrement vêtu détient captive une ravissante jeune fille.

Preux chevalier des temps modernes, Ludo décide d'aller délivrer la prisonnière dont il est tombé amoureux et, n'y parvenant pas tout seul, fait appel à son ami George qui le rejoint au 31ᵉ siècle. A ce moment-là, il ne reste plus grand-chose de l'humanité décimée par les guerres et les épidémies, sinon un groupe d'humains groupés dans ce qui semble être le sud des Etats-Unis. Ceux-ci sont sur le point d'être attaqués par des barbares venus du nord, les Noths, lesquels s'étaient emparés de la jeune fille, fille d'un grand savant, pour la détenir comme otage. Bien entendu, George et Ludo prennent parti pour les concitoyens de la captive, Azeela, encore que ces derniers fassent partie d'une civilisation décadente. Finalement, après que les Noths auront été vaincus, Azeela et sa sœur Diane reviendront au 20ᵉ siècle pour épouser leurs chevaliers servants, Ludo et George.

« Space opera » plutôt que véritable roman de S. F., « *Le maître du temps* » se laisse lire facilement, mais ne saurait en aucun cas être comparé aux chefs-d'œuvre du genre, signés Van Vogt, Heinlein ou Asimov. La philosophie de l'auteur est typiquement américaine, c'est-à-dire qu'elle nous paraît enfantine. Les péripéties sont nombreuses, mais l'ensemble a l'air préfabriqué, comme un scénario destiné à Hollywood.

•

RELAIS MINOS III, de F. Richard-Bessière (Fleuve Noir).

Nous sommes dans les temps futurs. L'humanité a atteint un degré de civilisation avancé, mais un fléau s'est abattu sur elle — notre race est devenue stérile, aussi les responsables

ont-ils envoyé des expéditions dans les galaxies, pour trouver un monde où la population pourrait émigrer, afin de prévenir une extinction de la race. Une de ces expéditions, qui séjourne depuis quelques mois sur un planétoïde, Minos III, est faite prisonnière par des Hyperanthropes, robots conçus par l'homme, mais qui ont proclamé leur indépendance et ont déclaré la guerre à leurs créateurs. Mais eux aussi ont un ennemi, des monstres venus d'un monde inconnu, si bien que, pour faire face à ceux-ci, les Hyperanthropes sont obligés de s'allier à leurs prisonniers de la veille. Finalement, Hyperanthropes et monstres seront vaincus et, par là, disparaîtra la cause de la stérilité humaine, stérilité artificiellement provoquée par ceux qui voulaient s'emparer de la Terre.

Le nouveau roman de F. Richard Bessière est, comme d'habitude bien écrit et se lit avec intérêt. Il y a, bien sûr, l'inévitable histoire d'amour entre une jeune fille et un des membres de l'expédition galactique, d'une part, entre la même jeune fille et un robot humanoïde, d'autre part, mais la partie scientifique est intelligemment traitée bien que mise au service du grand public. Un roman honnête, mais dépassant quand même la production standard de S. F.

FANTASTIQUE

par ALAIN DORÉMIEUX et GÉRARD KLEIN

LE PLUS JEUNE FILS DE L'ÉCUREUIL, par Michel Calonne (Laffont).

Ce recueil de six nouvelles comporte au moins un très beau récit de science-fiction, intitulé « *Les gémeaux* ». Il est basé sur le thème classique du vaisseau de l'espace où se succèdent des générations au cours d'un voyage qui dure des siècles, thème que l'auteur a choisi de traiter sur le ton d'une chronique mi-historique mi-légendaire. Le reste de l'ouvrage est de facture inégale. Deux autres histoires, d'inspiration nettement fantastique, ne sont pas dénuées d'intérêt : « *Une coupe verticale* », qui se termine par un étrange paradoxe temporel, et « *Tullio* », qui roule sur le même sujet qu'une nouvelle de Bradbury d'ailleurs plus réussie, qu'on a pu lire dans « *Les pommes d'or du Soleil* » sous le titre « *Adieu et bon voyage* ». Il y a aussi une nouvelle purement psychologique et réaliste : celle qui donne son titre au recueil. Sa présence détonne dans un volume déjà assez disparate. Au total, Michel Calonne, dont ce sont les débuts littéraires, ne marque pas un grand coup, mais son livre est honnête et bien écrit, ce qui n'est déjà pas si mal.

A. D.

•

LE SEUIL DU JARDIN, par André **Hardellet** (Julliard).

Une modeste pension de famille et quelques pensionnaires insolites, dont un peintre qui cherche à exprimer dans ses toiles le monde au-delà du réel et un vieux professeur qui a inventé une machine à matérialiser les rêves. L'un et l'autre suivent la même voie, l'avatar type de la littérature fantastique : le passage de la frontière invisible, du seuil interdit, de la lisière entre l'univers connu et celui « de l'autre côté ». On ne peut dire que l'auteur ait traité avec un grand relief ni une grande richesse d'évocation ce thème. Son roman est fluet, coulant, un peu douceâtre. Sur la route vers la frontière en question, on a trop l'impression de rester en chemin.

A. D.

UN NOMMÉ SONGE, par Robert Soulat (Gallimard).

Le mélange historique est à la mode. Ou le terme pouvant paraître péjoratif, faut-il lui préférer celui des possibles de l'histoire, des histoires parallèles à la nôtre ? De nombreux écrivains s'inquiètent aujourd'hui de catapulter quelques siècles dans le nôtre ou encore de savoir ce que ce dernier serait si quelque événement grave et ancien ne s'était point déroulé comme les manuels nous le disent. Voici peu de temps, j'ai eu l'occasion de dire le bien que je pensais des nouvelles de R. M. Albérès qui se fondent sur ce thème. Il est peut-être bon de rappeler que René de Obaldia joua un peu le rôle de novateur en ce sens avec son étrange roman « *Tamerlan des cœurs* », au moment même où paraît « *Un nommé Songe* ».

Le nommé Songe s'attire de gros ennuis. Il se souvient, en effet, d'avoir été Bazaine, vous savez, le Maréchal, ou plutôt, par le jeu de la métempsychose, la personnalité de Bazaine émigre dans le corps de Songe. Bazaine aux prises avec les problèmes politiques modernes, notamment avec les partis d'épiciers, ce n'est pas rien. Mais Songe ne s'en tient pas là. Sa mémoire s'égare plus profondément. Et bientôt, il est en notre siècle Paul de Gondi de Retz, spécialiste du complot, amateur d'émeute, cardinal aussi, quelquefois. Quelle est la morale de l'histoire ? Eh bien, qu'il ne faut pas s'appeler Songe probablement, sous peine de se perdre au pays des cauchemars.

Au total, un livre assez étrange, plaisant, mais souvent lourd. Un argument intéressant, mais de peu de poids. Un roman drôle, à coup sûr, mais qui, on le sent, méritait mieux que ce qualificatif. De bonnes pages. De la vulgarité parfois, entrelardée d'un lyrisme un peu creux. Un écrivain, sûrement. C'est déjà bien. Ça ne se rencontre pas tous les jours.

G. K.

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

par JACQUES BERGIER, ALAIN DORÉMIEUX et GÉRARD KLEIN

UNIVERS GÉANT, par Samivel (Arthaud).

Ce luxueux album illustré de plus de 70 photos nous emmène à la découverte d'un univers inexploré : celui d'une prairie à l'échelle du centimètre — une jungle en miniature, une forêt vierge de brins d'herbe, un pays en dehors du temps et de l'espace. Par le truchement d'un objectif photographique jouant à l'extrême le rôle de lentille grossissante, nous devenons nous-mêmes « l'homme qui rétrécit » cher à Renard ou Matheson, et nous nous heurtons à chaque page, comme égarés dans une fantastique promenade, à ces visions disproportionnées d'un monde en proie au gigantisme. Ce rhinocéros au milieu des lianes est un variété de scarabée, et ce monstre galactique aux yeux pédonculés un vulgaire escargot. Une inquiétante créature rôde dans les bois ; c'est une mante religieuse ; et cet affreux saurien est un criquet. Quant à cette métropolis grouillante, c'est une fourmilière.

C'est à la fois le « monde perdu de Conan Doyle et la sylve d'une planète lointaine. Cette faune inouïe,

cette flore exubérante, nous les foulons aux pieds d'ordinaire sans les voir. L'ouvrage de Samivel nous force à les regarder, en nous mettant à leur niveau, en nous y intégrant. Et ce monde de cauchemar est aussi un monde de beauté, où une toile d'araignée au soleil est une fantastique construction dans le vide, où des gouttes d'eau éparpillées sur un brin d'herbe sont des sphères de cristal en suspension au bord d'un abîme, et où le fond d'une mare est une forêt sous-marine aux somptueux déploiements de végétation. Il faut louer l'auteur pour ce tour de force photographique renouvelé, étayé par des commentaires à la fois scientifiques et amusés sur la vie étrange qui commence aux frontières du monde des insectes. Pour toutes ces raisons, les amateurs d'insolite aussi bien que ceux des merveilles de la nature se doivent de faire l'acquisition de ce livre.

A. D.

•

NIEHANS, L'HOMME QUI FAIT RECULER LA VIEILLESSE, par Gilles Lambert (Arthème Fayard).

Le mystérieux chirurgien Niehans, qui inaugura la thérapeuthique par les cellules vivantes et dont on a dit qu'il avait prolongé la vie du Pape Pie XII, est un véritable personnage de science-fiction. Il est entouré d'incroyables légendes, il a des adversaires véhéments et des défenseurs passionnés. Gilles Lambert essaie de faire le point dans ce livre passionnant et bien documenté. Il ne conclut pas, et il faudrait d'ailleurs un comité de médecins pour conclure. Et qui garantit d'ailleurs que ce comité ne se tromperait pas ? En tout cas, considéré simplement comme récit fantastique, mais rigoureusement exact, le livre de Gilles Lambert est autrement passionnant que la plupart des romans de science-fiction qu'on nous propose cette année.

J. B.

•

L'HUMANISME TECHNIQUE, par Gabriel Veraldi (La Table Ronde).

Ce remarquable essai étudie l'œuvre d'un des rares économistes réellement scientifique de notre temps, Raymond Villadier. Ce qu'il y a d'intéressant dans les idées de Villadier et de Gabriel Veraldi, c'est que d'après eux l'ère de l'abondance est d'ores et déjà arrivée, et une distribution intelligente de nos ressources, sans inventions nouvelles, permettrait déjà d'améliorer notre sort. A titre d'exemple, l'auteur cite un nouveau tarif de l'Electricité de France qui à lui tout seul permet déjà des économies s'élevant à un pourcentage non négligeable du budget de la France. Ouvrage intelligent, sérieux, chaudement recommandé.

J. B.

•

L'HYPNOTISME, SCIENCE EXACTE, par Jean Dauven (Nouvelles Editions latines).

Il était temps de faire le point sur l'hypnotisme. C'est un phénomène qui existe réellement et qui n'a rien de surnaturel. Si le mécanisme exact de l'action hypnotique n'est pas élucidé, le fait même qu'on puisse obtenir cet effet d'une façon tout à fait automatique montre bien que l'hypnotisme n'a rien d'occulte. Avec beaucoup de clarté et une parfaite bonne foi, Jean Dauven fait l'historique du sujet, résume les derniers développements et donne quelques conseils pratiques.

J. B.



LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

L'inconvénient majeur de la critique est d'offrir l'opinion d'un seul — opinion qui ne peut **a priori** être partagée par tous. Cette rubrique a pour but de passer à un crible plus objectif les livres que nous « désintégrons ». Vous y trouverez une vue d'ensemble de l'avis de divers spécialistes sur tous les ouvrages de S. F. récemment parus.

Le barême des cotations employées est le suivant :

Mauvais ...... •
Médiocre ...... *
Moyen/assez bon. **
Bon .... ***
Excellent ...... ****
Blanc : pas lu ou abstention.

(Les cotes *, **, ***, sont subdivisibles en *½, **½, ***½.)

	JACQUES BERGIER	HERVÉ CALIXTE	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DORÉMIEUX	GÉRARD KLEIN	IGOR B. MASLOWS	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS
L'AUTRE PLANÈTE .... par R. M. Albérès.	**	**	**½	*½	***		**½	***	•
LA FORCE SANS VISAGE. par Jimmy Guieu.	•	*	•			**			•
L'HOMME QUI VENDIT LA LUNE .... par Robert Heinlein.	**	*	**	*½	*½	**	**	***	***½
DOUBLE ÉTOILE...... par Robert Heinlein.	***	**	***	**	**	***	*	***	***
OPÉRATION ESPACE... par Murray Leinster.	***	*	**		*	**	**	**	*
RELAIS MINOS III..... par F. Richard Bessière.	•	•	•			**		*	•
LA CITÉ DU GRAND JUGE .... par A. E. Van Vogt.	*	****	*½	*	**½	****	*½		
DEMAIN A POMPÉI .... par Guy Verdot.	•	***	*½	**			*		
PIÈGE SUR ZARKASS... par Stefan Wul.	***	**½	*	**		***		***	**

Revue des Films

L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS

HOMMES GIGANTESQUES

par F. HODA

Les producteurs de films de S. F. font preuve d'une touchante détermination pour lier leurs fictions à la réalité. Un film d'une brûlante actualité ! Une histoire fantastique mais vraie ! A chaque nouveau film ce genre de slogan publicitaire ressort. « *Le redoutable homme des neiges* » (The abominable snow man) n'échappe pas à la règle. Les distributeurs soulignent dans leur matériel publicitaire : « *Aujourd'hui des missions américaines, soviétiques, anglaises cherchent encore à percer le mystère concernant l'Homme monstre. Des milliers de pages ont été noircies dans le monde entier, des hypothèses les plus ahurissantes établies pour savoir qui était le redoutable Homme des Neiges.* « Paris-Match », *il y a encore quelque temps, lui consacrait un grand article de fond. Voilà enfin le film qui cherche à percer le mystère.* »

Mais si poser le problème c'est un peu déjà le résoudre, chercher n'aboutit pas nécessairement à trouver. A voir le film de Val Guest, non seulement le secret reste entier, mais il ne nous sollicite même pas un instant. Ne possédant pas les éléments d'un dossier déjà volumineux concernant le géant de l'Himalaya, je ne pourrais vous dire s'il existe ou non. Ce qui est certain, c'est qu'avec les soucoupes volantes, il tend à remplacer l'antique monstre de Loch-Ness. Périodiquement, il reparaît pour alimenter la plume de quelque journaliste en mal de copie, ou la pellicule de quelque cinéaste en mal de scénario. La S. F. ayant fort bien réussi à Val Guest (« *Le monstre* » et « *La marque* »), voilà que ce quadragénaire du cinéma anglais se jette sur n'importe quel sujet. Mal lui en prend, car si les monstres de l'Himalaya peuvent prétendre à une certaine nouveauté par rapport à leurs prédécesseurs en S. F., le scénario, par contre, suit servilement les canevas de jadis.

Un aventurier américain se lance à la recherche de l'Homme des Neiges. Des savants se trouvant sur les lieux se joignent à l'expédition. Au moment où la plupart des membres de l'expédition doutent de l'existence du géant, un lama révèle qu'il existe réellement et qu'il appartient à une race supérieurement intelligente appelée à dominer l'humanité après les destructions de la prochaine guerre (atomique). Au moment où les anglo-saxons découvrent l'empreinte du pied du monstre, des querelles intestines éclatent entre eux. Sur quoi, les monstres attaqués traitreusement pensent à se venger. Le seul vrai savant de l'expédition qui est aussi le seul survivant perdu dans les cimes enneigées sera sauvé par sa femme et son assistant. Ainsi l'histoire d'amour conventionnelle reparaît et tout est bien qui finit bien.

Comme dans « *La marque* », la mise en scène est inexistante et se cache derrière un suspense sans intérêt et surtout sans génie (1). Mais alors que le scénario du précédent film de Guest ne manquait pas d'intérêt, ici on ne peut s'empêcher de pousser des soupirs d'ennui. Tout ceci en fait ne serait pas

---

(1) « *Fiction* » n° 55.

tellement grave si l'équipe du film ne s'était transportée sur place ! Val Guest a raté sa « science-fiction » et, malheureusement pour lui, le merveilleux documentaire qu'il aurait pu faire sur l'Himalaya. C'est dommage. Car les imposants paysages du nord indien auraient pu compenser l'inanité de l'histoire qu'on nous conte.

*
**

Toujours dans le domaine du gigantisme humain, « *Le fantastique homme colosse* » (The amazing colossal man) vient souligner une fois de plus l'impuissance des scénaristes de S. F. Le film de Bert Gordon constitue un curieux amalgame de « *King-Kong* » et du « *Redoutable homme des neiges* ». Gordon, aidé de Mark Hanna, a fait pour ainsi dire le contraire de « *L'homme qui rétrécit* ». Un colonel de l'armée américaine se trouve exposé aux effets d'une bombe au plutonium. Il se met à grandir à raison de plus de trois mètres par jour ! Mais si tout son organisme suit le mouvement, le cœur, lui, garde ses proportions habituelles. D'où un déséquilibre dangereux qui perturbe la raison du pauvre colonel. Il s'échappe au moment même où les médecins ont enfin trouvé... un sérum rétrécissant. Il devient fou furieux et l'armée se trouve obligée de l'abattre. Outre que le truquage est moins bon que dans « *King-Kong* » ou « *L'homme qui rétrécit* », le film m'a semblé complètement raté. J'ai déjà expliqué mes réserves en ce qui concerne « *L'homme qui rétrécit* », et je crois qu'elles s'appliquent également ici. Car l'auteur tombe à côté du vrai sujet : le drame de l'homme qui se trouve soudain inadapté à son milieu. Il abandonne complètement, ou presque, l'insolite psychologique au profit d'un insolite visuel assez douteux. Certes, dans le dialogue, il essaie de toucher aux problèmes humains de son héros, mais cela paraît tellement factice... On ne peut aussi s'empêcher de penser à propos de ce film au sympathique ouvrage de Gordon Douglas : « *Des monstres attaquent la ville* ». Inutile de dire qu'ici, la morale de l'histoire de Douglas est complètement absente. Pourtant, Bert Gordon ne manque pas de talent ni d'humour. A preuve : l'introduction d'un commentateur de télévision suggestivement appelé H. Wells ! Ou encore les premières rencontres du monstre avec des gens ordinaires. Mais pour le reste il se contente de suivre les canevas habituels sans même essayer de les parfaire. A la fois auteur du scénario, des effets photographiques et de la mise en scène, Gordon semble se perdre entre ces nombreuses directions. A vouloir trop faire il ne fait en somme pas grand-chose. En somme, un autre film de S. F. qui ne tient pas ses promesses. Espérons, sans d'ailleurs trop y croire, que l'ère des géants humains est révolue !

TRIBUNE LIBRE

Voici une rubrique nouvelle, dont le titre est suffisamment classique et explicite pour se passer de commentaires. Elle sera ouverte à tous, c'est-à-dire à nos collaborateurs, mais aussi et surtout à nos lecteurs. Nous souhaitons que les uns et les autres s'y rencontrent pour échanger des vues, mais nous insistons particulièrement auprès de tous nos lecteurs, et spécialement de nos correspondants fidèles : nous leur ouvrons ici nos colonnes pour qu'ils expriment librement leur opinion sur les récits que nous publions, sur la formule de notre revue, ou sur tous les problèmes intéressant la science-fiction ou le fantastique, ceci dans un cadre plus large que celui de nôtre traditionnel « Courrier des Lecteurs » (ce dernier restera réservé aux questions d'ordre matériel : demande de renseignements, énoncé de points de détail, etc.).

Les questions traitées dans la Tribune Libre pourront ressortir aussi bien au domaine de la critique qu'à ceux de l'exégèse ou de la polémique. Nos correspondants pourront y mettre en discussion le contenu de nos numéros, répondre à nos critiques des livres et des films s'ils ne sont pas d'accord avec eux ; ils pourront bien sûr se répondre les uns aux autres ; les auteurs attaqués par nous pourront eux aussi, s'ils le jugent bon, répondre à nos critiques pour se justifier. Nous tenons simplement, une fois pour toutes, à ce que trois conditions soient respectées dans cette Tribune Libre :

1° Que les sujets traités soient d'un intérêt suffisamment général pour être abordés dans la revue.

2° Que le ton, même s'il est celui de la polémique, ne soit pas partial et partisan.

3° Que les points de vue exposés reposent sur des arguments valables.

Bien entendu, la rédaction de « Fiction » se réserve le droit de couper court à toute éventuelle polémique s'engageant dans une impasse ou risquant de tourner à l'aigre...

Cette rubrique étant lancée, reste à savoir si elle vivra. Notre rôle aura été de jeter le ballon d'essai. A nos correspondants maintenant de parler. Il nous semble que nos « grands électeurs » (autrement dit ceux qui s'intéressent à notre référendum mensuel) seraient **les** mieux placés au départ pour y participer.

Et pour inaugurer la rubrique, nous avons choisi un sujet nettement polémique. Les résultats de notre référendum d'octobre ont accordé une majorité écrasante à la nouvelle de R. M. Albérès **« L'autre planète »** (voir page III de couverture) et vous avez en outre pu lire le mois dernier dans « Fiction » une critique élogieuse du recueil portant le même titre. Dans ce concert de louanges, il s'est élevé néanmoins quelques sons de cloches contraires. Parmi ceux-ci, nous avons choisi deux lettres qui nous sont parvenues lors de notre référendum et qui mettent en accusation de façon impartiale le récit de R. M. Albérès. La parole est donc aujourd'hui aux opposants... qui susciteront peut-être eux aussi des contradicteurs !



DEUX OPINIONS CONTRE « L'AUTRE PLANÈTE »

A côté de la vraie science-fiction

par A. BEAUCARNE

(lecteur de « Fiction »).

La nouvelle de M. Albérès n'est qu'un exercice de style qui se situe dans la ligne de la polémique de l'auteur contre les œuvres de S. F.

Cette nouvelle est à peine de la S. F. Rien d'original ne la marque, si ce n'est peut-être l'idée des conséquences possibles d'un dépassement de la vitesse de la lumière. Le style coule doucement, il ronronne, il est un peu plat et trop léché.

M. Albérès ne passe-t-il pas juste à côté de ce qui fait la nouvelle de S. F. ?

Le caractère de S. F. n'est-il pas donné à une œuvre beaucoup moins par les faits rapportés et les mots employés à cet effet que par l'esprit avec lequel l'écrivain aborde le sujet qu'il a choisi ?

Je réponds, pour ma part, en refusant à *« L'autre planète »* le caractère de S. F. comme on l'entend quand on dit (du moins est-ce là mon sentiment) que *« Quand le dormeur s'éveillera », « L'Eve future »* ou *« Le péril vient de la mer »* sont des œuvres de science-fiction.

Certes la nouvelle de M. Albérès se lit facilement, avec plaisir ; mais le lecteur reste trop en dehors de l'histoire contée. J'aurais, je l'avoue, tendance à être sévère à l'égard de cet auteur, d'abord parce qu'il est un écrivain déjà situé, ensuite parce qu'il a beaucoup à se faire pardonner tant à cause de sa notoriété et par conséquent de l'influence qu'il peut avoir sur autrui, qu'en raison de ses attaques contre la science-fiction en novembre 1957.

Le souvenir de cette polémique m'amène à faire remarquer que, dans sa réponse (« Fiction » n° 52, p. 124) M. Albérès se déclarait d'accord avec l'article de M. Gérard Klein, lequel écrivait que « la conquête de l'espace s'accomplit effectivement dans un grand nombre de romans avec une facilité qui trahit la puérilité ». Et M. Albérès d'ajouter : « La fiction scientifique, qui pourrait avoir comme matière les difficultés de la conquête de l'espace, matière pathétique et dramatique, les suppose trop souvent résolues : on se trouve dans un monde de l'an 2500 où un voyage inter-galactique ressemble à la traversée Paris-New York. Le roman est vidé de ce qui pourrait être sa matière, l'Espace n'est plus qu'un *décor* et non une aventure. Neuf sur dix des auteurs ne trouvent plus que des histoires de gangsters, dans des étoiles de carton-pâte. »

Cette opinion de M. Albérès, ne pourrait-on pas la retourner contre son *« Autre planète » ?* L'histoire de gangsters dont il parle étant simplement

remplacée par le mythe usé et fatigant de la société secrète qui fait fonctionner les rouages administratifs et sociaux d'un monde clos, achevé, fini.

M. Albérès est roussillonnais, et son nom n'est, si je ne me trompe, qu'un pseudonyme tiré du nom d'un massif montagneux des Pyrénées Orientales. Et l'on peut alors se demander si la S. F., la compréhension de ce genre, le goût pour ce genre, ne participe pas d'une certaine mentalité, ne répond pas à certaines structures mentales et sociales ? Le Méditerranéen, le Roussillonnais, le Catalan sont peut-être impuissants à appréhender, dans leur intégralité, les mérites et les qualités — et les astuces de métier — de ce genre littéraire. N'y a-t-il pas certaines œuvres très appréciées outre-Atlantique et qui ne rencontrent aucun écho en France ? Voyez par comparaison le roman français *« L'adieu aux astres »* : je l'ai aimé (ou apprécié), mais est-ce de la S. F. ? J'en doute. Il y a dans les récits de S. F. qui nous viennent d'Amérique des éléments typiquement S. F. et qui échappent partiellement aux lecteurs français. Une personne de ma connaissance qui lit comme moi le numéro mensuel de « Fiction » a un goût encore plus prononcé que le mien pour la littérature anglo-saxonne en général : est-ce pour cela que certaines nouvelles que je n'aime pas sont mieux comprises par cette personne ? Laquelle est d'ailleurs obligée de m'expliquer tout le sel de certaines conclusions de récit, sel qu'elle goûte plus que moi.

Je m'en voudrais de généraliser, mais je crois que le genre littéraire dit science-fiction est lié à certaines tournures d'esprit et ne peut être produit, dans sa plénitude, que par des gens issus d'un certain milieu sociologiquement déterminé.

Un sujet classique mal traité

par MICHEL EHRWEIN

(auteur de « Fiction »).

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et sans idées préconçues la nouvelle de M. Albérès. Après ses attaques contre la S. F., on pouvait s'attendre à ce qu'il nous donne une œuvre sincère et pleine de ce qu'il se plaignait de ne pas trouver dans ses lectures : cet impondérable qui fait que la S. F. cesse d'être « un genre littéraire » pour être « de la Littérature ». Hélas ! Non seulement il n'a pas surpassé ceux qu'il accablait de reproches plus ou moins fondés, mais encore (et ceci est mon opinion personnelle) il a fait beaucoup moins bien.

Je passe sur la première partie de son récit, relative au voyage, quoiqu'elle soit imprégnée de ce pédantisme dont il fait preuve de la première à la dernière ligne. Tout au plus lui demanderai-je comment il conçoit un « gyroscope électromagnétique » capable de fournir « l'exacte sensation de pesanteur ». Cela me paraît assez peu scientifique : il ne faut pas que le parti pris de « littérature » fasse oublier le souci d'un minimum de vraisemblance... Quant à la « vitesse négative », c'est une bien curieuse théorie, quoiqu'elle se révèle fort utile pour expliquer la découverte de la deuxième terre : c'est pourquoi je ne lui en ferai pas trop grief.

Ce qui me chiffonne profondément, c'est la disparition de l'astronef après son atterrissage. Il est immobile, et puis après ? Même le fait de se remettre en mouvement ne l'empêche pas de disparaître et de retrouver (pourquoi ? comment ?) sa terre d'origine : alors comment se fait-il que Malleville ne subisse pas le même sort ?

Et puis il y a tout le reste... Jeanne d'Arc n'a pas entendu de voix, soit. Mais parmi tous les univers possibles, il doit y en avoir un certain nombre (une infinité !) où elle les a entendues, mais où elle n'a pas délivré Orléans, n'a pas été brûlée à Rouen, etc. Je ne vois pas pourquoi il existerait des « moments cruciaux » où Dieu « épuiserait les possibilités de la création » en « détachant deux terres ». Pourquoi ces moments-là plutôt que d'autres ? Le moment crucial pour un univers cesse de l'être pour l'autre univers (ici, celui qui n'a pas connu Jeanne d'Arc) ! N'est-ce pas à chaque année, à chaque minute que se façonne l'avenir de chacun de nous et de la terre entière ? Et les possibilités de la création peuvent-elles être épuisées quand elles n'ont l'occasion de se manifester que dans deux directions diamétralement opposées ?

La couleur de la chlorophylle et le rôle joué par Jeanne d'Arc n'ont aucune commune mesure : le fait même que les continents sont de forme identique, que les mêmes langues sont parlées suppose une série de coïncidences entre les caractéristiques des deux terres incompatible avec la notion de possibilités infinies telle qu'elle nous est présentée. Ce qui est surprenant, ce n'est pas que la langue française ait subi quelques modifications par rapport à la nôtre, c'est qu'elle existe et que Malleville puisse se faire comprendre.

Quant à la possibilité que Mauvezit soit l'homologue de Malleville, non ! Ils ne peuvent pas avoir les mêmes ancêtres, le même nombre d'ancêtres, puisque sur la terre de Mauvezit on ne se marie pas avant quarante ans : les générations y sont donc moins nombreuses. A partir de la seconde génération, tout le raisonnement est faussé : les enfants nés environ dix ans plus tard (au moins) ne seront pas les mêmes que ceux de la lignée de Malleville. En fin de compte, la composition de celui-ci comprendra beaucoup plus de caractères fondamentaux que celle de Mauvezit.

Et, touche finale à ce monument d'illogisme : pas un mot des difficultés qu'a dû rencontrer Malleville pour jouer le rôle de Mauvezit.

Je m'excuse de m'être étendu si longuement sur le sujet, mais j'ai été profondément déçu par cette nouvelle. Je m'attendais à un effort de rénovation, je n'ai trouvé qu'un sujet classique et mal traité (en un et deux mots). Après la prise de position de Monsieur Albérès précédant la parution de sa nouvelle, on avait le droit d'être exigeant ; quand on a lu celle-ci, on a l'impression d'avoir été roulé.



AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE

par JACQUES BERGIER et ALAIN DORÉMIEUX

Plusieurs des échos de cette rubrique avaient précédemment paru, sous le titre « **Nouvelles de nulle part** », dans « **Ailleurs** », bulletin du club Futopia. Nous devons à l'amabilité du président du club, Pierre Versins, d'avoir pu les reproduire dans « **Fiction** ».

PROTÉGEONS LA LUNE

Un Comité de Protection de la Lune vient d'être créé, non par des amateurs de science-fiction, mais par des savants français, anglais, américains, russes, allemands, suédois et suisses. Son titre officiel est « Comité sur la Contamination par l'Exploration Extra-terrestre » (Comittee on Contamination by Extra-terrestrial Exploration).

Pourquoi protéger la Lune ? Parce qu'il est de la plus haute importance scientifique que, lorsqu'une véritable exploration de notre satellite sera possible, elle s'attaque à un astre représentatif de l' « extra-terrestre pur ». Si par exemple on envoie sur la Lune une fusée à tête atomique, ce sera intéressant car on sera sûr qu'elle est arrivée, mais cela ruinera les recherches sur la radio-activité propre du satellite. Et les premières fusées qui se poseront sur son sol, si elles ne sont pas stériles, risquent de fausser d'avance toute recherche sur de possibles formes de vie lunaire. De plus, l'âge de la Lune ne pourra être calculé que par sa radio-activité naturelle, ce qui sera impossible si une ou plusieurs bombes à hydrogène y ont déjà explosé. Enfin, l'origine même de la Lune pourra être découverte par l'examen des métaux et des corps qui la composent. Tout apport inconsidéré de matière terrestre fausserait les résultats.

MUTATION CHEZ LES ÉCUREUILS

Dans le recueil « **New World in Science** », publié par Dell Books et préfacé par le docteur James R. Killian, dictateur scientifique aux Etats-Unis, le professeur Loren C. Eiseley écrit que depuis quelque temps il observe des écureuils qui agissent de façon intelligente et concertée. L'estimable anthropologiste n'en dort plus : il pense que voici la mutation qui nous remplacera. Nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais vu prédire des écureuils intelligents en science-fiction !

LE TEMPS EN CONSERVE

L'Association universitaire américaine MURA vient de publier un projet réellement fantastique de « stockage hors du temps » réalisable à l'aide des nouveaux synchro-cyclotrons. Il suffirait d'équiper ceux-ci d'un « anneau » de stockage, dans lequel les particules continueraient à tourner à une vitesse telle que le temps, pour elles, serait pratiquement supprimé !

C'est là un nouveau paradoxe de la relativité, que nous voyons du reste se manifester spontanément chez une particule naturelle, le « méson mu »,

contenu dans les rayons cosmiques. Ces mésons mu naissent du choc des rayons cosmiques contre les molécules de la haute atmosphère et sont lancés vers nous à près de 300 000 kilomètres par seconde. Or, ils ne « vivent » que pendant 2 millionièmes de seconde, en sorte qu'ils devraient cesser d'exister au bout de 600 mètres... tandis qu'ils parcourent une bonne dizaine de kilomètres : preuve qu'ils n'existent pas dans notre temps à nous, mais dans un temps relativiste, beaucoup plus lent que le nôtre.

L'anneau de « mise en conserve » permettra de stocker, **hors du temps,** des particules fugitives, normalement évanescentes... en attendant que nous réussissions à appliquer le principe à une cabine close, contenant des êtres humains. Ce jour-là, nous aurons réalisé, sur le plan pratique, le paradoxe célèbre du « boulet de Langevin », dont les occupants vieilliront 100 fois moins vite que le commun des mortels !

(Réf. : article de Pierre Devaux dans « **Le Figaro** » du 9 août.)



COURRIER DES LECTEURS

Appel aux cinéphiles belges.

M. A. DE GROOTE, rue Gachard, 59, Bruxelles 5.

J'ai constaté que les rares films de science-fiction que l'on donne à Bruxelles sont presque toujours passés dans des cinémas de deuxième catégorie, sans publicité et pour une durée éclair.

Je viens de revenir d'Angleterre, où le public raffole de ces films; j'ai eu la bonne fortune de voir une quinzaine de films de science-fiction en douze jours.

La seule façon, me semble-t-il, d'arriver à voir une partie de ces films qui nous intéressent serait la création d'un Ciné-Club.

Il suffirait que nous soyons suffisamment nombreux et fidèles pour pouvoir louer une salle de deuxième ou troisième catégorie, plusieurs fois par mois, à l'heure où la salle n'est pas en exploitation.

Prière aux lecteurs belges de « *Fiction* » qui seraient disposés à m'aider dans mon projet et éventuellement permettre la réalisation de celui-ci de bien vouloir me faire signe.

●

Erreur technique.

M. PHAM-NGOC-TRI, Saigon (*Viet-nam*).

Lecteur assidu de votre revue dont j'ai conservé presque tous les numéros depuis le premier, je prends aujourd'hui la liberté d'attirer votre attention sur un petit anachronisme que j'ai relevé dans « *Le Vaisseau Fantôme* » (n° 49) : il s'agissait des moteurs à hélices qui faisaient figure de pièces de musée au milieu de tous ces appareils perfectionnés qui se mettaient en marche sous l'action d'impulsions électroniques. Cet anachronisme ne serait pas grave si, quelque temps après, le bombardier à hélices ne volait plus haut que la mince enveloppe de l'atmosphère. C'était vraiment dommage car l'histoire était intéressante.

TABLE DES RECITS PARUS DANS « FICTION »

(Sixième année.) — Deuxième semestre 1958. (Nos 56 à 61.)

Dépôt légal : 4e trimestre 1958. — *Le Gérant* : M. Renault.

Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.